

ASSOCIATION
BRETONNE

CLASSE D'AGRICULTURE

Vingt-troisième session, tenue à Quintin en 1880

COMPTES-RENDUS, PROCÈS-VERBAUX
MÉMOIRES

PUBLIÉS

PAR LES SOINS DE LA DIRECTION



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE DE L. PRUD'HOMME
Place de la Préfecture

ASSOCIATION BRETONNE

ASSOCIATION
BRETONNE

AGRICULTURE

Vingt-troisième Session, tenue à Quintin en 1880.

COMPTES-RENDUS ET PROCÈS-VERBAUX

PUBLIÉS

PAR LES SOINS DE LA DIRECTION

SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L. PRUD'HOMME
PLACE DE LA PRÉFECTURE, 1.

—
1881

ASSOCIATION BRETONNE

SESSION DE QUINTIN

MESSE DU SAINT-ESPRIT

Bien que, depuis sa fondation, l'Association Bretonne ait toujours commencé ses travaux par une messe du Saint-Esprit, nous n'avions jamais vu une telle affluence de population que dans la ville de Quintin.

Monseigneur David, Evêque de Saint-Brieuc, avait promis de venir dire cette messe lui-même, et il a rempli sa promesse avec toutes les splendeurs du culte.

C'était le lundi, 6 septembre 1880. L'excellent maire de Quintin, M. Garnier-Bodéléac, nous a réunis à la mairie à 8 heures du matin; et, peu après, le cortège s'est formé pour se rendre à l'Eglise.

Après la messe, Monseigneur se tournant vers

les membres de l'Association Bretonne, réunis aux pieds de l'autel, a prononcé l'allocution ci-après.

De là on s'est rendu processionnellement au champ de foire où Monseigneur a béni une magnifique croix neuve. Pendant tout le trajet, nous étions accompagnés d'un flot immense de peuple qui vint se prosterner devant la croix. Jamais Session n'a été inaugurée d'une manière aussi splendide.

ALLOCUTION DE MONSEIGNEUR :

MESSIEURS,

• L'homme isolé est impuissant. Il peut concevoir de grandes choses ; il a besoin des autres pour les réaliser.

Qu'une idée nouvelle et féconde jaillisse d'un cerveau puissant, il faudra que l'idée elle-même soit recueillie, réchauffée, développée, étendue, complétée par la pensée d'autrui, pour qu'elle puisse agir sur le monde et le transformer.

En un mot, tout appelle l'association des forces humaines pour conquérir les vastes résultats.

Tel est aussi par excellence l'esprit chrétien, esprit d'union, d'association, de solidarité.

Réunir les fils de Dieu dispersés à travers le monde, c'est le but de la rédemption, dit S. Jean, moriturus non tantum pro gente, sed ut filios Dei qui dispersi erant in mundo congregaret in unum (Joan. II. 52.)

Et au moment de monter au calvaire, promenant un de ses derniers regards sur la pauvre humanité exilée du ciel, et obligée de le reconquérir par le sacrifice, il laissa tomber de ses entrailles ce cri d'amour : O Père, qu'ils

soient un comme nous, qu'ils soient consommés en un !
Ut sint unum, ut sint consummati in unum !

Un seul cœur et une seule âme, cette parole immortelle qui ne pouvait tomber que des lèvres d'un Dieu, a créé un monde de merveilles, qui s'est traduit par l'unité chrétienne, cette grande chose que Joseph de Maistre a si bien comprise et admirée, et qui, à travers les siècles, malgré les dissidences, malgré les défections, malgré les maux immenses inséparables de l'humanité, a fait de l'Occident le foyer de la lumière et de la civilisation, jusque-là privilège de l'Orient.

Aussi dès que le christianisme apparaît, à l'instant se développe le principe de l'association, et c'est par lui en réalité que la société a été sauvée.

Qu'est-ce que le sacerdoce, sinon l'organisation de toutes les forces de l'âme, pour éclairer le genre humain, lui apprendre la vertu, la liberté morale, le progrès incessant dans le vrai et dans le bien ?

Ce fut en réalité une conspiration nouée dans l'ombre des Catacombes par toutes les nobles âmes, prêtres et fidèles, tous pénétrés de la même flamme, tous avides de souffrir et de mourir pour aider à la régénération universelle, conspiration sacrée de la vertu et de l'amour contre la haine et le vice. Elle affichait à haute voix ses projets. Ecoutez S. Pierre : *Omnes unanimes, compatientes, fraternitatis amatores, misericordes, modesti, humiles*. « Soyons tous unanimes, compatissant à tous les maux, amis de la fraternité, miséricordieux, modérés, humbles, » (Petr. ch. 3.) c'est-à-dire, chacun de nous travaillant au bien de tous, ouvrant son cœur à tous, se donnant sans partage au salut de tous. O divines paroles, tombant sur nos âmes comme une rosée de charité et de paix ! Ne guériraient-elles pas nos blessures profondes, si elles redevenaient la règle de notre vie ?

Tel était le programme de cette association héroïque qui a sauvé le monde.

Qui le croirait ? Aujourd'hui de vastes associations s'agitent dans l'ombre, et que veulent-elles ? Elles méditent la ruine de toute religion et par conséquent de toute société ; elles veulent replonger le monde dans la barbarie, en arrachant Dieu de la conscience humaine. Serions-nous, hélas ! descendus plus bas que le paganisme ? Il n'a jamais du moins proclamé pour son Dieu le NÉANT.

C'est le principe d'union, ce principe profondément chrétien, qui a créé votre œuvre, et qui vous réunit en ce moment au pied de cet autel.

Vous êtes venus des points les plus divers de notre chère Bretagne, le pays de la fraternité chrétienne, le seul qui ait conservé une physionomie, la langue antique des aïeux, et sa fière volonté, empreinte tout à la fois d'énergie et de bonté.

Où sont aujourd'hui les caractères ? La seconde moitié de la vie des hommes les plus illustres se passe à démentir la première. Les croyances sont à la merci des intérêts. Le roseau qui obéit au moindre vent, dont parle l'Evangile, n'est pas plus mobile que les convictions.

Nous du moins, nous sommes encore le pays de la fidélité et de la foi. Ce qui outrage Dieu nous outrage. L'Eglise est encore la mère de nos âmes, et quelles que soient les menaces, les défaillances, les tristesses de l'heure présente, même au milieu de nous, c'est encore là qu'il faut chercher l'honneur, la dignité, la fierté de la conscience, la constance dans les affections, le culte désintéressé du souvenir.

Vous avez donc, Messieurs, associé vos études, vos lumières, vos forces intellectuelles et morales dans l'intérêt du pays, et vous l'avez fait sous l'empire d'une pensée religieuse. Cette cérémonie n'en est-elle pas la preuve ?

Rien en effet ne peut se faire sans Dieu. Il n'y a de lien possible entre les âmes, et par conséquent de patriotisme, que par l'idée de Dieu. Hors de là, c'est la nuit profonde, c'est l'égoïsme honteux, c'est le règne des appétits inférieurs ; c'est le cahos.

Et chaque jour cet esprit religieux et patriotique, vous le manifestez par vos œuvres.

Les uns fouillent dans nos vieilles annales avec un courage infatigable. Les origines si obscures de notre antique Armorique s'éclairent peu à peu, et, j'aime à le dire bien haut, peu de travaux plus sérieux, plus consciencieux, ont mieux honoré notre histoire que ceux publiés depuis les vingt dernières années seulement. (MM. de Laborderie, de Kerdrel, du Laurens de la Barre, de Rorthays, Robert Oheix, etc.)

D'autres ont ressuscité la littérature bretonne, ses chants si pleins de poésie et quelquefois de grandeur, ses mélodies qui ont traversé les siècles, empreintes de la tristesse inhérente à l'âme humaine qui du fond de ses luttes douloureuses et de ses espérances toujours déçues, aspire éternellement au bonheur.

Quelques-uns écrivent en prose ou en vers dans cette langue que j'appellerai la langue sacrée, qui a traversé trois mille ans peut-être, que l'ignorance dédaigne, que nous-mêmes n'étudions pas assez, tour à tour naïve, forte, concise, toujours originale, toujours traduisant fidèlement les mœurs antiques qu'on ne peut étudier que là.

Chacun de vous cite un nom glorieux entre tous les noms de notre Bretagne. (M. de la Villemarqué.)

Parlerai-je de votre amour intelligent pour le sol breton, ce sol qui va s'améliorant chaque jour sous l'action d'un travail raisonné dont plusieurs d'entre vous donnent le précepte et l'exemple. Nos landes se changent en moissons

dorées ; nos races animales se perfectionnent, et par là s'augmente incessamment la richesse du pays. (MM. Rieffel, de la Rochemacé, Abadie, Kersanté, Vicomte de Champigny, Comte de Carcouët, etc.)

Que Dieu donc bénisse la session de l'Association Bretonne !

Elle s'ouvre dans notre chère ville de Quintin qui offre tant de choses dignes d'être étudiées par les historiens et les archéologues, dont les alentours sont si riches en monuments préhistoriques ; mais surtout où chacun de vous, Messieurs, est assuré de trouver toutes les délicatesses de l'hospitalité.

A deux heures de l'après-midi, avait lieu, dans la salle de la mairie, la séance d'ouverture du Congrès. M. Jules Rieffel, Directeur général de l'Association, ayant déclaré la séance ouverte, M. Garnier-Bodéléac, maire de Quintin, prend la parole en ces termes :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESSIEURS,

Soyez les bienvenus parmi nous, parce que vous avez préféré Quintin à beaucoup de villes qui nous disputaient l'honneur de vous recevoir et parce que les cultivateurs de ce canton et des cantons voisins trouveront ici des leçons dont ils profiteront, des exemples qu'ils s'efforceront d'imiter.

Ce n'est point, en effet, je le sais, Messieurs, mince honneur ni petite utilité pour un pays d'être choisi pour

siège des assises de cette grande Association Bretonne, qui compte à sa tête un Rieffel, dont la vie toute entière consacrée à l'agriculture, s'est passée à former des essaims de jeunes élèves chargés de porter en tous lieux ses méthodes pratiques et progressives ; des érudits comme les de La Villemarqué, les de La Borderie, et tant d'autres, dont les savants travaux sont une des gloires de notre Bretagne, et qui, en des récits du plus puissant intérêt, nous font revivre pendant quelques instants, trop courts, hélas ! au sein de ces générations à jamais évanouies, parmi ces hommes aux croyances profondes, mais pleins de sève, pleins de vigueur, d'où sortirent ceux qui, plus tard, firent notre belle et chère patrie.

Et cependant, Messieurs, permettez-moi de vous le dire, il y a en mon âme une pensée triste et amère. Un de vous, grand par sa personnalité dans l'Association Bretonne, grand aussi par les affections vives et fortes qu'il faisait naître dans tous les cœurs, m'avait donné rendez-vous ici, il y a six mois à peine, et il n'y est pas... il n'y viendra plus !

C'était un causeur charmant, pétillant d'esprit, jetant au milieu des conférences les plus graves, des questions les plus sérieuses, un mot piquant, une anecdote pleine d'humour, qui déridait les foules suspendues à ses lèvres, attentives toujours, jamais fatiguées.

Nature ardente, incapable de mesurer l'effort et apportant à la défense de ses principes et des œuvres qu'il patronait une vaillance et une activité sans pareilles, les luttes de la tribune ont promptement dévoré cette existence précieuse à laquelle de longs jours semblaient encore promis. Déplorons donc sa perte, Messieurs, nous ses amis, plaignons-nous, ne le plaignons pas : Louis de Kerjégu est mort comme chacun de nous voudrait mourir,

il est mort le corps sain, l'intelligence haute et l'âme prête à répondre à l'appel rapide que Dieu lui adressait.

La Bretagne, Messieurs, a souvent été divisée en deux fractions, le littoral et l'intérieur; on a même dit la zone dorée et le désert.

Et le désert cependant, Messieurs, c'est le pays des grands pâturages, des prairies fertiles, luxuriantes, des troupeaux presque innombrables; et lorsque la France, cette folle enfant, fatiguée d'un trop long bonheur, agite autour de sa tête le terrible grelot des Révolutions, lorsque la zone dorée a donné son dernier écu, le désert trouve encore au fond de son escarcelle la pièce d'or qui lui permet de faire honneur à ses engagements; car, comme l'a dit un grand ministre d'un grand roi, si le labourage est une des-mamelles de l'Etat, il a dit aussi que le pastourage était sa sœur jumelle, sœur moins brillante, il est vrai, mais plus robuste, plus vivace, plus résistante.

Le canton de Quintin, Messieurs, est placé sur la ligne de séparation de ces deux zones; c'est encore sans doute un des motifs qui ont fait l'Association Bretonne le prendre cette année pour siège de son congrès. Peut-être votre Section d'Agriculture voudra-t-elle examiner l'un et l'autre système, nous en faire voir les avantages, les inconvénients, les moyens de les améliorer.

Permettez-moi, messieurs les archéologues, de ne point chercher à pénétrer sur un terrain dont vous connaissez les plis les plus secrets. Une voix plus autorisée que la mienne vous parlera de ces hauts et puissants barons de Quintin, dont l'un, le sire Geoffroi, nous a légué le précieux fragment d'une ceinture de la Vierge renfermé dans un splendide reliquaire donné par la piété généreuse des habitants de Quintin, et déposé en ce moment dans l'antique chapelle de Notre-Dame de la Porte.

D'autres encore pourront vous parler de ce vieux château de Beaumanoir où naissait vers 1573 le terrible Guy Eder, sire de Fontenelle; d'où il sortait à l'âge de 16 ans pour dévaster la Cornouaille et la Basse-Bretagne et s'y livrer à tous les forfaits auxquels peut s'abandonner une âme profondément cruelle et corrompue qui ne trouve point d'obstacles devant elle.

Vous pourrez visiter, Messieurs, les nombreux menhirs qui jalonnent la partie occidentale de ce canton et dont le plus remarquable se trouve presque ici sous vos yeux, dans la ville de Quintin.

Mais il est un droit, Messieurs, qui m'appartient comme Maire, un droit que je ne veux céder à personne parce qu'il est aussi pour moi un suprême plaisir, celui de vous ouvrir les portes de cette salle, et en terminant par les paroles que j'ai eu l'honneur de vous adresser, de vous dire :

Au nom de la ville de Quintin, Messieurs de l'Association Bretonne, soyez les bienvenus! (Applaudissements.)

M. Rieffel s'exprime ensuite ainsi :

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Tous les ans, à l'ouverture de nos travaux, j'ai l'honneur de traiter devant vous quelque sujet d'Agriculture pratique. J'ai le douloureux devoir, aujourd'hui, de vous retracer la vie laborieuse de notre éminent collègue, M. Louis de Kerjégu.

Vous n'entendrez plus cette parole facile, éloquente et sympathique, ces accents convaincus qui prenaient toute

votre attention. Le grand luttteur est mort, après avoir combattu toute sa vie pour le triomphe de l'agriculture et le bien-être de l'homme des champs.

C'est en 1841 que Louis de Kerjégu a commencé sa vie agricole active par la création et l'exploitation de la ferme de *Ker-ar-Goff*, en Plabennec, près Brest, d'une contenance de 43 hectares. Ce pays du Léon, m'a dit un de ses anciens élèves, M. Cudennec, comme quelques années plus tard la Cornouaille, n'a pas tardé à éprouver l'influence bienfaisante de Louis de Kerjégu.

Quoique débutant, il a révélé, immédiatement, ses rares qualités. Les améliorations ont marché vite à *Ker-ar-Goff*. Les bâtiments d'exploitation ont d'abord été mis en bon état; puis, les terres ont été arrondies, défoncées et drainées. Des marécages ont été assainis et convertis en prés de premier ordre, parfaitement irrigués. Cette ferme, depuis lors, n'a cessé d'être conduite avec habileté et succès, et a donné l'exemple des procédés rationnels de la culture et de la propagation des plantes fourragères. Des animaux d'élite ont été entretenus sur la ferme par le propriétaire, qui faisait bénéficier des résultats son métayer associé.

Bientôt son esprit d'initiative lui commande un plus vaste théâtre et des créations nouvelles. Il achète, en 1845, de moitié avec son frère aîné, le domaine de *Trévarez* d'une contenance de 3,000 hectares, et le 22 décembre 1847, un arrêté de M. Cunin-Gridaine, ministre de l'Agriculture et du Commerce, institue la Ferme-Ecole de *Kerwazek-Trévarez*. Des études constantes et de grands travaux agricoles ont signalé cette seconde période de la vie de Louis de Kerjégu.

C'est dans cette phase de son existence, en 1852, que notre Collègue a déployé un grand zèle pour obtenir le

transport économique de la chaux pour servir à l'amendement du sol granitique de la Bretagne.

Le 20 septembre 1875, l'âge venant et les fatigues se faisant sentir, M. de Kerjégu demanda au Ministre de le relever de la responsabilité de la direction de la Ferme-Ecole. La réponse du Ministre mérite d'être conservée; elle témoigne de la haute estime de l'Administration supérieure pour notre regretté Collègue. Voici cette lettre :

Paris, le 21 Octobre 1875.

« Monsieur le Directeur, M. le Préfet du Finistère vient de me faire parvenir la lettre par laquelle vous me manifestez votre intention de vous démettre des fonctions de Directeur de la Ferme-Ecole de *Kerwazek*.

Cette détermination est, malheureusement, si irrévocable que je ne puis qu'accepter votre démission, mais c'est avec le sincère regret que me cause le souvenir des services incontestables que vous avez rendus dans le Finistère à la cause du progrès agricole.

Mon Administration, Monsieur le Directeur, gardera toujours le souvenir des relations courtoises qui s'étaient établies depuis tant d'années entre vous et elle et qui se terminent par une résolution que votre activité ne permettait pas de croire si prochaine.

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée. »

Le Ministre de l'Agriculture et du Commerce.

C. DE MEAUX.

Maintenant, Messieurs, nous avons deux documents encore plus précieux à vous faire connaître, c'est le discours d'adieu adressé aux élèves de la *Ferme-Ecole*, par M. Rabot, président de la Commission de surveillance, le 20 octobre 1875, et une allocution de M. le chanoine Téphany, tous deux témoins des faits qu'ils rapportent :

« En vous adressant aujourd'hui la parole, mes jeunes amis, je ne puis me défendre d'une réelle émotion. Cette émotion, elle est, j'en suis sûr, partagée, et par mes collègues de la Commission et par vous-mêmes. C'est que ce jour est le jour des adieux, et que le jour des adieux est toujours mêlé de beaucoup de tristesse.

Il y a 27 ans, j'assistais à l'installation de la *Ferme-Ecole*. Un homme honorable, ardent ami du progrès agricole, et qui cherchait le meilleur moyen de dépenser utilement son intelligente activité, avait consenti à en prendre la direction.

Accueillie avec faveur à ses débuts, l'institution a-t-elle réalisé toutes les espérances qu'elle avait fait concevoir ? Nous n'hésitons pas à dire : Oui, l'institution était l'expression d'une pensée heureuse et féconde ; oui elle répondait à un véritable besoin du pays.

Sans doute la *Ferme-Ecole* a rencontré sur son chemin plus d'un obstacle ; sans doute d'injustes préventions, des attaques malveillantes, de sourdes hostilités peut-être ont plus d'une fois entravé son développement et embarrassé sa marche : c'est le sort des meilleures choses d'être méconnues, quand elles ne sont pas outragées, et de ne réussir qu'à force de persévérance et de dévouement.

Ce dévouement entier, absolu, la *Ferme-Ecole* de

Kerwazek a eu la bonne fortune de le rencontrer dans son honorable et habile Directeur. Nous avons été témoins de ses soins incessants et éclairés, de sa sollicitude de tous les instants ; nous avons admiré l'ardeur de son zèle se portant avec une égale vigilance sur toutes les parties de son œuvre si difficile et si délicate. En un mot, et c'est un plaisir et un devoir pour la Commission d'en renouveler aujourd'hui le témoignage, M. Louis de Kerjégu a compris et accompli sa tâche en homme de bien et en homme de cœur.

Les résultats ont-ils répondu à ses efforts ?

Parcourez le Finistère, et vous trouverez partout la démonstration éloquentes que son dévouement a porté ses fruits. Partout où vous verrez des champs mieux cultivés, des fermes mieux tenues, des pratiques plus perfectionnées, une culture enfin plus intelligente et plus fructueuse, vous pouvez vous dire le plus souvent sans crainte de vous tromper : un élève de *Kerwazek* a passé par là ! Il y a plus : vous n'assisterez pas à une fête de Comice, à un concours agricole, sans entendre proclamer les noms de lauréats sortis de ce précieux établissement.

Mais, M. de Kerjégu n'a pas fait seulement de bons chefs de ferme, d'habiles contre-maîtres agricoles, il a fait, ce qui vaut mieux encore, par ses conseils comme par son exemple, d'honnêtes gens, aux habitudes morales et religieuses, de bons citoyens, de braves pères de famille. Dans quelque situation qu'ils se trouvent placés, ses anciens élèves donnent autour d'eux l'exemple des bonnes mœurs, de la sobriété, de la sagesse ; ils sont aussi bien les soldats du progrès moral que du progrès matériel.

Quant à vous, mes jeunes amis, qui allez quitter cet asile où quelques-uns n'ont pas eu l'enviable avantage de compléter leurs études, vous tiendrez à honneur, je ne

crains pas de m'en porter garant, de marcher sur les traces de vos devanciers.

Redisons-le donc bien haut : M. Louis de Kerjégu a fait ce que la société, les familles, le Gouvernement attendaient de lui; il a bien mérité de son pays.

Après un labeur de 27 ans, il croit devoir se retirer et déposer le fardeau qu'il portait si vaillamment. Tout en reconnaissant qu'il a bien conquis le droit au repos, il nous est permis de regretter cette résolution.

Oui, nous la regrettons, Monsieur de Kerjégu, pour le département, pour le pays.

Mais, avant de nous séparer, laissez-moi vous dire que vous emportez dans votre honorable retraite, avec la conscience d'un devoir noblement rempli, la gratitude (ils ne sont pas tous ingrats, n'est-ce pas, mes amis? J'en appelle à votre cœur) la gratitude de ceux à qui vous avez enseigné la supériorité morale et la dignité du travail agricole; que vous avez initiés aux saines notions de l'Economie rurale et à qui vous avez prodigué les leçons et les conseils pour la bonne direction et le meilleur emploi de leur vie.

Laissez-moi vous dire que la Commission n'oubliera pas le spectacle consolant et fortifiant que vous lui offriez ici : l'ordre et l'harmonie en tout et partout, et qu'elle se souviendra toujours de la flatteuse et douce mission qui la ramenait, chaque année, à *Kerwazek*.

Laissez-moi vous dire, enfin, au nom de l'Administration que je représente plus particulièrement, combien elle est affligée de votre détermination, et vous renouveler l'expression de sa plus profonde estime, de ses plus vives sympathies. »

Kerwazek, le 20 octobre 1875.

Allocution adressée aux Elèves de la Ferme-Ecole de *Kerwazek* le 20 octobre 1875, par M. Téphany chanoine.

« MESSIEURS,

En ma qualité de Ministre de la Religion, je ne puis pas ne point vous adresser quelques paroles, dans cette circonstance : aussi bien, ma présence dans cette commission est un hommage rendu à la Religion que je représente ici.

Vous allez quitter cet établissement où vous avez reçu le bienfait de l'instruction agricole. Vous répandrez tout autour de vous, dans vos paroisses respectives, les connaissances que vous y avez acquises. Vous apprendrez à ceux qui dépendront de vous ce que c'est que travailler la terre avec intelligence, à l'aide des éléments de la science que l'on vous a inculqués ici. . . . c'est bien !

Mais vous suffira-t-il pour être heureux ici-bas et surtout dans l'autre monde, d'être d'habiles cultivateurs, de faire produire à vos champs de belles récoltes qui, en remplissant vos greniers, apporteront l'aisance et peut-être la fortune dans vos maisons? Non cela ne suffira pas; notre spirituel et judicieux fabuliste l'a dit : « ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux. »

On vous a enseigné à *Kerwazek* les principes de l'agriculture; on vous a appris à les appliquer : mais le Directeur aussi chrétien qu'habile de cet établissement vous a enseigné autre chose. Il vous a dit et redit, avec l'autorité de sa parole paternelle et de sa longue expérience : Mes enfants, aimez la Religion; pratiquez-en les devoirs; soyez de bons cultivateurs; mais aussi, et avant tout, soyez de bons chrétiens ! Sans cela, vous ne serez pas heureux. . .

Laissez-moi vous rappeler cet enseignement de votre digne Directeur. Vous allez quitter pour rentrer dans vos familles, la Ferme-Ecole de *Kerwazek*; n'oubliez jamais les leçons et les exemples chrétiens que vous y avez reçus. Donnez dans vos paroisses l'exemple des pratiques religieuses. N'oubliez pas un seul jour d'élever votre cœur vers celui qui fait croître et mûrir les moissons que sème et cultive la main de l'agriculteur. Saint-Isidore, le laboureur, s'agenouillait, de temps en temps, pendant la journée, au milieu des champs qu'il arrosait de ses sueurs, pour offrir son travail à Dieu et le prier de le rendre fécond. Toujours en face des merveilles de la création, en présence de cette nature si belle et si riche, son âme s'élevait sans cesse vers l'auteur de toutes ces merveilles, pour l'adorer et le bénir. . . .

Aimez la vie des champs; attachez-vous y . . . qu'y a-t-il de plus beau que le spectacle de la campagne où se passera votre vie? Qu'y a-t-il de plus calme, de plus tranquille que la vie qu'on y mène? Ne vous laissez pas vite éblouir par l'espérance d'être mieux dans les villes. Ne quittez pas facilement l'état de vos pères, pour aller chercher dans l'industrie des grands centres plus d'aisance et de bien être.

Avec les connaissances agricoles que vous avez acquises ici; avec de l'ordre et de la bonne conduite, vous pouvez améliorer votre situation; vous pouvez procurer aux champs de vos pères un rendement plus considérable.

Aimez et estimez votre profession de cultivateurs: c'est la plus noble des professions. Les anciens patriarches furent tous cultivateurs et bergers. Chez le peuple romain, le peuple le plus fier du monde, l'agriculture était honorée à l'égal du métier des armes; et l'on voyait les plus grands guerriers et les plus grands hommes d'Etat, manier

tour à tour l'épée, le sceptre du commandement et la charrue. . . .

Notre Seigneur dans l'Evangile se compare à la vigne, et il dit que son père est agriculteur « *Ego sum vitis vera, et pater meus agricola est* » (St-Jean chap. 13. V. 1.)

Dans sa première épître aux Corinthiens, (chap. 3. V. 9.) l'apôtre Saint Paul dit que nous sommes *l'agriculture de Dieu*. « *Dei agricultura estis*. » Dieu donc est le cultivateur de nos âmes. . . .

Et maintenant, n'êtes vous pas fiers d'appartenir à un état qui est celui de Dieu lui-même, dans un autre sens, il est vrai, puisque vous cultivez la terre matérielle que vous foulez sous vos pieds, tandis que le champ de Dieu ce sont les âmes qu'il a créées à son image et à sa ressemblance divine.

Le chantre par excellence de l'agriculture, le poète Virgile, proclame bien heureux les agriculteurs qui, appréciant leur condition, savent s'en contenter.

« *O fortunatos nimium sua si bona norint, Agricolas. . . !* »

Il félicite un vieillard qu'il appelle également heureux, parcequ'il a le bonheur de conserver ses champs qu'il était menacé de perdre :

« *Fortunate senex, ergo tua rura manebunt.* »

Ces champs sont exigus, le sol en est pierreux et marécageux; peu importe: il vit à la campagne, Virgile le dit heureux :

« *Et tibi magna satis, quamvis lapis omnia nudus, Limoso que palus obducatur pascua junco.* »

Laissez-moi vous appliquer à vous qui êtes jeunes; à

vous qui, pour employer la gracieuse image d'un poète français (1), avez à peine passé les premiers ormeaux qui bordent le chemin de la vie : laissez-moi vous appliquer ces vers qui contiennent un profond enseignement.

Soyez heureux, jeunes gens, de retourner à vos champs ; bien plus heureux encore serez-vous, si vous y restez. « *Ergo tua rura manebunt.* »

Peut-être ces champs sont-ils exigus ; pas aussi grands que vous le désirez ; peut-être, comme ceux du vieillard de la première églogue de Virgile, ont-ils été peu fertiles jusqu'à ce jour ; peut-être le sol en est-il pierveux ;

Quamvis lapis omnia nudus :

Peut-être vos pâturages sont-ils couverts de jonc : *limoso que palus obducatur pascua junco* : si vous le voulez, malgré cela vos champs seront assez grands :

Et tibi magna satis ; ils seront assez fertiles. Vous savez comment on améliore une terre peu fertile ; comment d'un pré marécageux on fait une excellente prairie ; comment en un mot on double, on triple, on quadruple la valeur d'une terre. Pour arriver à ce résultat, vous n'avez qu'à appliquer sagement sur vos propriétés les connaissances que vous avez puisées à la Ferme-Ecole de *Kerwasek*. Que de prodiges de ce genre n'avez-vous pas vu s'opérer ici ! Que n'ont pas vu surtout vos anciens, vos devanciers à l'Ecole ? Des terrains incultes sont devenus, grâce à une intelligente culture, des terrains productifs et d'une grande richesse. . . .

En terminant, je ne puis pas me défendre d'une pensée pleine de tristesse et m'empêcher d'exprimer un immense

(1) Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine.

(André CHÉNIER) (*La jeune captive.*)

regret. C'est la pensée, que je parle, en ce moment, aux derniers élèves de la Ferme-Ecole de *Kerwasek*, c'est le regret de voir l'homme profondément chrétien et dévoué qui a dirigé, pendant 27 ans, cet établissement avec autant d'intelligence que d'abnégation ; qui a donné au pays tant d'agriculteurs capables : c'est de le voir obligé, pour prendre un repos justement mérité, de quitter une œuvre, à lui, car c'est lui-même qui a créé cette Ecole, si belle, son œuvre, qui l'a développée et perfectionnée. Ah ! pour lui aussi, nous le savons, c'est un grand chagrin de laisser derrière lui l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie ; et c'est le cœur brisé, qu'il a pris cette détermination.

La reconnaissance du pays tout entier le suivra dans sa retraite, avec l'affection respectueuse de tous ses élèves pour lesquels il sera toujours un conseil et un appui.

Pour nous qui venions annuellement examiner vos progrès et vous décerner le prix de vos travaux, et qui recevions sous son toit si largement et si gracieusement hospitalier ce cordial accueil qui fait, chaque fois, regretter de le quitter ; pour nous, nous n'en perdrons jamais le précieux souvenir, et nous compterons au nombre de nos bons jours ceux qu'il nous a été donné de passer près de lui, au milieu de son aimable et sympathique famille. »

Telle a été, Messieurs, la vie active de Louis de Kerjégu au point de vue de la pratique agricole. Mais cette existence, si remplie, se présente encore sous d'autres aspects.

Nous allons le voir Président de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Brest ; Président

de la Section d'Agriculture de l'Association Bretonne ; enfin membre de la Chambre des Députés. Et toujours, et partout, nous trouverons la même ardeur, le même dévouement aux grands intérêts de la vie rurale, et de l'homme des champs.

Pour juger Louis de Kerjégu, comme Président de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Brest, nous avons un admirable travail de M. Mauriès, secrétaire perpétuel adjoint de cette Société. M. Mauriès a rédigé le Procès-verbal de la nouvelle nomination de M. de Kerjégu, cette séance qui fut, hélas ! la dernière à laquelle assista notre Collègue. Il faut entendre la voix émue de M. Mauriès, et voici ce qu'il dit :

« Nous arrivons à un incident amené par la nouvelle nomination de M. Louis de Kerjégu à la présidence de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Brest, incident qui a rempli le reste de la séance et en a fait le charme. Notre sympathique concitoyen, sous l'émotion si douce que lui faisait éprouver ce nouveau témoignage de notre estime et de notre confiance, a prononcé les paroles suivantes dont nous nous efforçons de traduire et le fond et la forme ; trop heureux si notre mémoire n'est pas trop infidèle : « Messieurs, a-t-il dit, c'est en 1835, que mon nom a eu l'honneur d'être inscrit parmi ceux des membres de la Société d'Agriculture de l'arrondissement de Brest.

» En 1838, la société voulut bien m'appeler dans son Comité.

» A partir de 1848 elle a daigné me permettre, à titre de son président, de la seconder dans ses travaux si importants et si bienfaisants.

» Depuis 1835, 1838, 1848, beaucoup de nos sociétaires ont disparu, mais ils ont laissé le souvenir, l'exemple, la tradition de services intelligents, dévoués et considérables, et vous êtes leurs dignes continuateurs ; c'est vous dire, Messieurs, combien je suis flatté et touché de l'honneur si grand d'être maintenant votre Président.

» Je dois et je veux vous exprimer debout, avec respect et l'émotion la plus sentie, ma reconnaissance pour ce nouveau témoignage de votre estime et de votre cordiale et fidèle amitié.

» En toutes choses le bien est lent et difficile en raison de l'ampleur des bases sur lesquelles l'on opère.

» Est-il une entreprise, une fonction, une mission qui se développe sur des bases aussi étendues et qui nécessite des efforts aussi soutenus et aussi élevés que l'Agriculture.

» La terre avec ses éléments organiques, avec l'atmosphère qui lui envoie l'air, la chaleur et l'humidité. — Voilà la base de l'Agriculture.

» Les sueurs qui mettent les éléments de production en œuvre, et l'instruction qui dirige nos efforts, voilà ses moyens.

» Tout au point de vue matériel vient de la terre qui vient de Dieu. Ce qui est le plus essentiel à la vie matérielle, avant de retourner à la terre et à Dieu, passe par les mains du cultivateur qui n'est pas créateur, mais le premier lieutenant du Créateur. — Voilà, Messieurs, notre mission au point de vue humanitaire. »

» Cette allocution où passe le souffle de la conviction religieuse jointe à la ferme croyance au progrès, est sympathiquement accueillie par l'auditoire tout entier dont les votes unanimes en faveur de la présidence nouvelle de M. Louis de Kerjégu sont les preuves les plus certaines

qu'il a toujours bien mérité de l'Agriculture de l'arrondissement de Brest ; nous pourrions même dire et sans employer l'hyperbole, de l'Agriculture toute entière, car dans une autre enceinte dont les puissants échos nous ont été presque chaque jour envoyés, n'a-t-il pas tenu haut et ferme le drapeau de cette Agriculture, et n'en a-t-il pas été l'un des plus illustres représentants ?

» Après cette allocution dont les effets se faisaient encore sentir lors même qu'il avait cessé de la prononcer, M. Louis de Kerjégu aborde un sujet tout palpitant d'actualité et auquel ne peut rester indifférent aucun de ceux qui s'occupent d'agriculture, la question du libre-échange, surtout en ce qui concerne les céréales et les bestiaux servant à l'alimentation, etc. . . . Il trace à grands traits l'histoire de cette Agriculture, l'*Alma parens* du genre humain, esquisse le tableau de ses souffrances et de ses luttes, et nous fait entrevoir un coin de la misérable situation où la France serait réduite, si nos braves populations des campagnes qui cultivent les blés et élèvent des bestiaux, ne voyant plus des prix rémunérateurs les récompenser de leurs efforts et de leurs travaux, étaient obligées d'interrompre et même de cesser totalement leurs trop ingrats labeurs.

» Il puise aux meilleures sources historiques tous les documents importants, qui, grâce à lui, passent sous nos yeux, et fait l'énumération des efforts tentés par des hommes énergiques et convaincus, pour faire rentrer l'agriculture non dans la jouissance d'un monopole odieux, mais dans celle du droit commun. Les considérations dont il accompagne les faits et les chiffres qui s'accumulent sous sa main, la peinture des fâcheux et terribles résultats qui pèseraient sur la France, si on laissait périr l'industrie

agricole, si on ne la protégeait pas contre les envahissements des produits de l'étranger, tout cela est tracé de main de maître, et est écouté avec la plus religieuse attention. »

Nous voici arrivés à l'Association Bretonne ; Louis de Kerjégu fut un des plus zélés promoteurs de la réorganisation de notre Société en 1873. Il allait partout, et son éloquence persuadait les plus indifférents. Nommé Président de notre Section d'Agriculture, il animait nos séances. Il a assisté à nos sept Congrès de Quimper, Vannes, Guingamp, Vitré, Auray, Savenay et Landerneau, toujours sur la brèche. Son absence se fera vivement sentir, et ce sera un grand regret pour nous.

Vous parlerai-je du Député ? Sa vie était à tous. D'une bienveillance inaltérable, il rendait tous les services qui lui étaient demandés. Quant à ses discours, vous les connaissez ; la presse les a reproduits. Ils respirent tous le plus pur patriotisme ; Dieu, la Patrie et l'Agriculture reviennent sans cesse et sous toutes les formes à sa pensée et sur ses lèvres.

Ses lèvres hélas ! la mort les a fermées pour toujours, et la véhémence de ses derniers discours y a peut-être contribué. Un ancien Préfet du Finistère, son ami, n'en a fait aucun doute : Je l'ai vu et entendu, m'a-t-il dit, à la Chambre et dans les Commissions, son ardeur l'a tué. Mais la mort ne l'a pas surpris, il était prêt. Pour nous, Messieurs,

nous nous joindrons aux excellentes populations de la Bretagne pour conserver la mémoire honorée et respectée de cet homme de bien et de ce grand citoyen. (Applaudissements.)

JULES RIEFFEL.

M. de Chateaufvieux, président de la Section d'Agriculture, prend ensuite la parole en ces termes :

MONSEIGNEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'Association Bretonne vient pour la seconde fois depuis quelques années tenir son Congrès dans votre beau département. Elle se souvient de la sympathie et du bon accueil qu'elle a trouvés à Guingamp, du brillant concours de chevaux qui eut lieu en 1875, grâce aux subventions des Sociétés et des Comices des Côtes-du-Nord, qui voulurent tous sans exception contribuer pour leur part au succès de ce concours.

Aussi arrivons-nous aujourd'hui avec confiance dans cette charmante ville de Quintin, attirés par la gracieuse invitation qui nous a été faite de venir y fixer notre réunion, reconnaissants de la cordiale hospitalité que ses habitants veulent bien nous offrir, et sûrs d'y trouver la bienveillance nécessaire à nos travaux.

Que Monsieur le maire de Quintin, Messieurs les membres du conseil municipal, M. Limon, président du Comice, et tous ceux qui se sont occupés de l'organisation reçoivent donc nos plus sincères remerciements de leur bon accueil et de l'excellente installation que nous rencontrons à notre arrivée.

Messieurs, lorsqu'en 1878, l'Association Bretonne se réunit à Auray, son bureau venait d'être renouvelé, et j'étais alors l'interprète de vos justes regrets, quand je déplorais devant vous la résolution par laquelle M. Louis de Kerjégu se refusait à présider plus longtemps la Section d'Agriculture ; pourtant ses conseils nous restaient encore, nous pouvions compter sur son inépuisable bienveillance. — Les trésors de sa judicieuse expérience nous étaient toujours acquis et dans chacun de nos Congrès, nous étions heureux d'entendre cette parole animée, pleine de charme et d'encouragements.

Aujourd'hui nous l'avons perdu cet homme excellent, dont le zèle infatigable ranimait les courages. Son cœur généreux toujours ouvert au dévouement a cessé de battre, et quelques instants ont suffi pour l'enlever à une famille déjà si cruellement éprouvée par la perte de l'Amiral de Kerjégu.

Notre très respectable Directeur vient de vous énumérer, beaucoup mieux que je ne l'aurais fait, toutes les qualités précieuses de notre ancien Président, de vous retracer l'historique de cette vie si utile et si bien remplie, mais il m'est impossible de ne pas apporter mon tribut d'hommages et de regrets à cet homme, pour lequel j'ai toujours eu une si profonde estime, et qui m'a si souvent aidé de ses encouragements et de ses bons conseils.

Puissent du moins sa mémoire et ses exemples nous rester, nous reverrons souvent par la pensée cette physionomie ouverte et cordiale, nous nous rappellerons son langage simple, animé, convaincu, véritable parole de l'homme de bien.

Parmi tant de judicieux conseils, que sa longue expérience et son dévouement bien connu l'autorisaient à présenter à ses compatriotes, il en est un que M. de Kerjégu ne

se lassait pas de donner; il engageait de toutes ses forces les propriétaires à vivre dans leurs domaines, à partager les intérêts et les travaux du cultivateur, il y voyait pour l'homme riche et instruit le plus noble et le plus naturel emploi de sa fortune, et le fruit le meilleur de ses études.

A ses yeux le cultivateur encouragé par l'exemple du propriétaire devait mieux apprécier la dignité de son état, et de cette communauté d'intérêts et d'occupations devait jaillir pour tous, riches et pauvres, grands et petits, une source de bons sentiments de véritable et sincère solidarité.

Je crois, Messieurs, que nous ne devons pas perdre de vue ces sages conseils. M. Ameline de la Briselainne, Membre du bureau de la Société, des Agriculteurs de France a bien voulu demander à sa Société, pour l'Association Bretonne, trois médailles dont une d'or et deux d'argent, pensant honorer ainsi, m'a-t-il dit, la mémoire du regretté M. de Kérjégu, qui les avait obtenues l'année dernière encore pour notre Concours de Landerneau.

Nous remercions M. Ameline de la Briselainne de sa bonne pensée et avec lui MM. les Membres du bureau de la Société des Agriculteurs de France.

Sans vouloir abuser plus longtemps de vos précieux moments, je vous dirai simplement, Messieurs, serrons nos rangs plus que jamais, non pour oublier ceux qui sont tombés, mais pour mieux les suivre et nous efforcer de continuer l'œuvre d'union qu'ils avaient commencée. (Applaudissements.)

A. DE CHATEAUVIEUX.

Le Président de la Section d'Archéologie, M. le Vicomte de la Villemarqué, membre de l'Institut, prononce ensuite d'une voix émue l'allocution suivante :

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Les archéologues de l'Association Bretonne partagent la douleur de la classe d'Agriculture : nous sommes, les uns et les autres, bien cruellement éprouvés : « Les cœurs bretons sont remplis de tristesse : »

Kalon ar Vretoned zo leun a velkoni !

Mort, ce digne, loyal, intelligent, énergique, vaillant, excellent Louis de Kérjégu ! Hélas ! qui le remplacera ?

Mais ce n'est pas lui que je plains : profondément chrétien, il est parti bien préparé ; il quittait la sainte Table au moment même où Dieu l'a appelé.

En apprenant sa mort, toute foudroyante qu'elle ait été, son digne Evêque a exprimé un vœu qui est la plus belle oraison funèbre : « Je voudrais mourir comme lui. » Dans cette parole, nous avons trouvé un premier adoucissement à notre douleur ; parler de notre ami sera une autre consolation pour nous. Kérjégu en connaissait bien la douceur : l'année dernière, la veille de l'Assomption, songeant à tant de chères âmes envolées, il m'écrivait : « Je veux passer demain une bonne journée avec sainte Marie ; je lui parlerai de nos défunts. » Parmi eux, il n'oubliait pas nos confrères de l'Association Bretonne, et il ajoutait : « Honorons-les. »

Je vais répondre à son désir.

Un voyageur parcourait, il y a bien des années, un canton des montagnes de la Cornouaille, où il ne voyait que manoirs en ruines, landes, marais et bois remplis de houx et de broussailles. Peu d'habitations, peu de chemins et pleins de mares ; à peine s'il rencontrait à qui parler, et il n'entendait d'autre bruit que la clochette d'une vache errante ou du cheval d'un charbonnier. Depuis, il a revu le même pays, et il a été réjoui autant qu'il avait été attristé ; des maisons blanches et bien bâties, couvertes en ardoises ; des champs parfaitement cultivés, des étangs fertilisateurs, des prés arrosés avec art, de belles routes bien entretenues ; partout la vie, l'animation, la richesse et la joie.

C'est ainsi, Messieurs, que j'essayais de tracer, il y a vingt-quatre ans, au congrès de Saint-Brieuc, le tableau des progrès de l'agriculture dans le Finistère. Si plus d'un de nos confrères se reconnut dans ces hommes qui avaient fait *fleurir le désert*, selon la parole de l'Écriture, Louis de Kerjégu aurait eu le droit de prendre pour lui la meilleure part de mes compliments. Quelles merveilles n'a-t-il pas opérées à Trévarez ! On vient de vous les faire admirer. J'ajouterai qu'il n'a pas défriché moins d'intelligences bretonnes que de landes stériles. Les pères conduisaient leurs fils à son école, comme autrefois aux monastères ; l'un deux, — un professeur me l'a raconté, — disait avec un sentiment profond de l'instruction véritable : « Je vous l'amène pour qu'il apprenne de vous à mieux connaître Dieu et à mieux cultiver la terre. »

L'instruction professionnelle, religieuse et morale marchaient en effet de concert à la ferme-école. On y entraient ignorant, on en sortait sachant beaucoup ; discipliné, élevé, dans toute la force du terme, bien élevé sous les meilleurs rapports. Heureux de la foi conservée et de la science

acquise, cette science qui décuple la puissance du travail, on allait la répandre ailleurs avec les bonnes méthodes, sans oublier l'éloge du maître, du maître tant aimé auquel on devait un jour frayer tout naturellement la voie vers la représentation nationale, et entendre dire par tous les partis : « *Vous êtes bien le plus honnête homme de la Chambre !* »

Qu'il en fût le plus patriote, personne n'avait à l'apprendre à ses élèves ; ils le savaient bien ceux-là aux mains de qui il mit des fusils, le jour où il fallut aller défendre la patrie, et devenir des soldats. Braves paysans ! braves enfants dignes de leurs maîtres, dignes du nom de Bretons !

Au moment du départ, comme ils disaient adieu à leurs mères en larmes, elles s'écriaient dans leur angoisse : « Que ferez-vous ? Que ferons-nous ? — Ce que nous ferons ? Ce que vous ferez ? Hé bien ! Vous prierez, et nous tirerons ! »

Soldat, il le fut lui-même à son heure, et planta son drapeau sur des hauteurs qui font sa gloire. Je le vois encore montant, comme à l'assaut, à la tribune, et enlevant à la Chambre cet « *hommage de filiale douleur, de reconnaissance et d'admiration, à la mémoire du bon, du glorieux, du regretté Pie IX.* »

L'audace et la fierté du bien qui lui valaient un pareil triomphe, il les puisait dans un cœur que je veux vous faire connaître. Je remercie ses filles chéries de me l'avoir ouvert tout entier et de me permettre de peindre d'après lui-même l'homme privé après l'homme public. Si je n'ai point lu dans son âme sans une profonde émotion et un religieux respect, ce n'est pas indiscreètement que je lui rendrai aujourd'hui la voix : comme il nous le disait un jour : « Nous sommes ici en famille. »

Écoutez-le donc encore une fois.

Agenouillés devant l'autel où ils ont été mariés, ses vieux parents ont célébré leur cinquantaine, et il n'était pas là ! Il s'en désole, mais il arrive :

« Mes bons et excellents amis, vous n'alliez pas seuls à Saint-Trimoël ; une escorte de vœux vous y accompagnait. . . . J'ai pleuré, mais de joie, comme un fils, en pensant que bientôt nous pourrions vous couvrir de nos baisers. Allons ! ce jour-là on pleurera encore, mais quelle bonne inondation ! comme elle fera du bien et sera différente de celles qui laissent tant de douleurs aujourd'hui après elles ! J'y pense, à cette réunion de la famille, à cette bénédiction, récompense du passé, gage de bonheur dans le présent et l'avenir. » Et l'amour filial l'inspirant il ajoute : « Vous allez en juger par ces mauvais vers d'un bon cœur :

Vers toi, Seigneur, s'élève ma prière ;
Ah ! bien longtemps garde nous leur appui ;
Ramène-nous dans les bras du bon père
Pour célébrer le bon temps d'aujourd'hui.

Le dernier vers est le refrain d'une chanson où il plaide contre le passé pour le présent qui lui offre, grâce à ses père et mère, toutes les douceurs du bon vieux temps : « Dieu permettra, dit-il en *post-scriptum*, que j'aie vous chevroté ma chanson, car je ne réponds pas de la chanter sans émotion. »

Le bon fils ! Il ne pouvait manquer d'être le modèle des pères. Après les encouragements donnés par un vieux chevalier à son fils qui vient de gagner ses éperons dans la bataille, je n'en connais pas de plus émus que ceux qu'il adresse au sien, écolier de quinze ans, qui vient de mériter la croix : « Mon fils bien-aimé, tu as

donc du cœur ! et morbleu ! par la sambleu ! tu veux donc devenir un homme ! Tu aimes donc décidément ta mère ; tu t'es donc décidé à désertier la cohue des lâches, et tu as pris enrôlement dans le bataillon sacré des bons enfants. Tu portes la croix, et la croix à ruban vert. Allons, chevalier éperonné, garde bien tes éperons, car les perdre désormais serait manquer à la devise bretonne : *potius mori quam fedari*. Porte le regard sur cette couleur verte ; c'est celle de l'honneur, c'est celle de l'espérance, et ton regard guidera ta pensée vers ta mère, et ton cœur fera le reste. . . . Un peu de bon sens, du silence, du recueillement à l'étude ; pas de commérage. Empoigne-moi la besogne à pleins bras, et maintiens-toi dans cette bonne voie du travail qui attaque les difficultés, qui brise les caractères, qui dompte les passions. Allons, mon jeune chevalier vert, lève les regards ; et livres, histoire, géographie, latin, arithmétique, cours sus à tout cela. Vois là-haut sur la montagne quel groupe charmant ; c'est ta mère ; ce sont tes sœurs, les bras ouverts, qui t'attendent.

» Et à côté, c'est ton père qui te dit : C'est bien, mon fils, je suis content de toi. En avant donc, mon jeune chevalier vert, ton âme à Dieu et ton cœur à ta mère ! »

N'est-ce pas, Messieurs, qu'un tel père avait le cœur et le ton et l'accent des plus tendres pères ?

Hélas ! Dieu lui reprit soudain le fils, objet de tant d'espoir ; et bientôt, la mère elle-même.

Alors ses conseils et sa tendresse entourèrent plus étroitement que jamais ce qui lui restait de bonheur. Que ne m'est-il permis de puiser encore aussi largement que je voudrais dans des confidences où la même sensibilité déborde ? « J'ai une charmante devise de cultivateur, écrit-il à sa fille aînée : un soc et ces mots :

Toujours droit. Faisons comme ce soc, droit ton chemin, offre à Dieu peines et plaisirs. Et après ? après ? Continue, toujours droit ! » Et faisant un retour sur lui-même, la droiture en personne, alors candidat à la députation : « Serai-je nommé, serai-je bafoué ? Ma foi, vive ma devise, *toujours droit* ! Et après ? hé bien, après, toujours droit ! » Voilà l'homme que nous avions tant sujet d'estimer ; en vérité, c'est à nous faire regretter de ne l'avoir pas plus aimé !

Les malheureux de son pays n'ont pas le même regret. Quand le « groupe charmant de la montagne » fut douloureusement diminué, il s'ingénia à élargir le foyer du manoir pour y faire place à tous les pauvres montagnards. Le dirai-je ? Non content de cette charité journalière, il faisait, l'hiver dernier, déposer à la porte de chacun d'eux un cent de fagots.

Que d'autres aumônes de tout genre dont ses carnets, moins que les cœurs des pauvres, gardent le souvenir ! Mais pour une âme aussi élevée, la charité n'était pas la sensibilité, c'était « le sacrifice qui souffre, se gêne, se prive pour se donner » ; il la voulait économe et productive, c'est-à-dire laborieuse, et afin de mieux s'exprimer, il condensait énergiquement sa pensée dans ce vers :

Pour beaucoup donner, beaucoup travaillons !

Que la charité fût morale et moralisante, voilà surtout ce qu'il voulait. Un moyen souverain qu'il préconisait, en s'élevant avec force contre la désertion des campagnes, c'était de joindre l'étude du breton à celle des autres langues vivantes, pour aller jusqu'à l'âme du peuple : « pénètre dans ces natures simples, mais arides, écrivait-il à une de ses filles, vas-y porter le charme de la tienne... C'est

là le miracle du regard, celui de l'accent, celui surtout de la parole bretonne. Meuble ta mémoire de mots bretons ; étudie le génie qui en fait l'expression des cœurs que tu désires soulager, que tu veux conquérir. » Il ne peut se lasser de conseiller d'étudier cette langue bretonne qui nous fait intimes des pauvres.

Intimité divine ! il la sentait divinement. C'est qu'il voyait dans les pauvres autre chose que des misérables. Leur donner, n'était pas seulement prêter à Dieu, mais donner à Jésus-Christ même : il aimait à leur redire qui ils étaient afin de les relever à leurs propres yeux, et il eût pu entendre de quelqu'un d'entre eux cette réflexion admirable : « Maintenant que je me connais, je me respecte davantage. »

A beaucoup d'odes trop vantées sur l'aumône, je préfère ce petit trait d'une exquise délicatesse qui le peint et par où je finis. Un peuplier colossal pyramidait sur la montagne, près de son manoir ; le vent le renversa, diminuant du même coup la beauté du paysage. On pleura sa chute ; il était si beau ! Lui-même le regretta : « mais consolons-nous, dit-il à ses enfants, il sera plus utile tombé qu'il n'était debout ; s'il ne sert plus de demeure aux oiseaux, il servira de lit aux pauvres trépassés. »

Ah ! il méritait bien le cortège d'honneur qu'on fit à son propre cercueil ! C'était à qui le porterait ; telle était la presse que la famille ne pouvait approcher ; mais n'était-on pas de la famille ? Treize cents paysans vinrent s'asseoir au repas funèbre, et le curé de la paroisse ne put suffire aux demandes de messes et de services pour le repos de l'âme de celui qui les avait tant aimés. Ce que c'est, Messieurs, que la vertu de l'homme ! Ce que c'est que le dévouement avec lequel il se tient, au service de Dieu et d'autrui, *toujours droit* !

« Toujours droit », vous l'êtes vous-même, cher et vénéré Directeur, vous que celui que nous pleurons appelait « le bon Rieffel. »

Quand des vides se font autour du foyer de famille, les rangs se resserrent devant le fauteuil paternel ; occupez-le longtemps, ce fauteuil, vous que l'Alsace a donné à la Bretagne reconnaissante. Notre deuil nous a empêchés d'aller nous joindre à vos élèves pour célébrer vos noces d'or, dans votre école de Grand-Jouan ; mais Dieu, nous l'espérons bien, nous fera la grâce et la joie de fêter votre cinquantaine dans l'Association Bretonne. (*Double salve d'applaudissements.*)

Elle compte sur vos prières, Monseigneur, et remercie votre Grandeur d'avoir bien voulu appeler sur nos travaux les bénédictions du Ciel ; mais, qu'elle nous permette de le lui dire, elle ne saurait accepter des éloges donnés avec trop de bienveillance.

Que M. Garnier-Bodéléac qui a tout préparé ici avec tant de splendeur et de cordialité reçoive aussi nos remerciements ; aucun Breton fidèle à nos grands souvenirs religieux et nationaux n'ignore le nom de M. le Maire de Quintin.

Nous ne pouvons oublier davantage les hommes distingués dont le zèle et l'intelligence l'ont secondé dans la commission organisatrice du Congrès ; nous prions particulièrement MM. Robert Oheix, M. Boscher-Delangle et M. Guépin, à qui nous devons la belle exposition d'objets d'arts et d'antiquités du château de Quintin, de partager nos sentiments de profonde reconnaissance. (*Applaudissements.*)

H. DE LA VILLEMARQUÉ.

Les discours terminés, M. le Directeur général annonce qu'on va procéder aux élections pour la composition des bureaux, pendant la durée du Congrès. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

ELECTIONS

Président du Congrès :

M. le V^{te} de Bélizal, Député.

Président d'honneur :

Monseigneur David, Evêque de Saint-Brieuc.

Vice-Présidents d'honneur :

MM. l'Amiral Grivel.
le Curé de Quintin.
le Maire de Quintin.

SECTION D'AGRICULTURE

Vice-Présidents :

MM. le V^{te} de Champagny, Président de la
Société d'Agriculture de Morlaix.
Limon, Conseiller général.
le V^{te} de Quénétain.
Kersanté.
de Kérigant.

Secrétaires :

MM. Bahezre de Lanlay.
Coroller.
Surbled, Secrétaire du Comice de Quintin.
Couët, fils, Banquier.
le V^{te} Ch. de Lorgeril.
Bouan de Chef du Bos.
de Couëssin.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

Président :

M. Audren de Kerdrel, Sénateur.

Vice-Présidents :

MM. Arthur de la Borderie, Président de la
Société des Bibliophiles Bretons.
Audran, Vice-Président de la Société
Archéologique du Finistère.
Dom Guépin.
l'Abbé Audo.

Secrétaires :

MM. l'Abbé G. de Corson.
Robert Oheix.
A. Ménard, fils.

ASSOCIATION BRETONNE

COMPTE DE GESTION

Du 8^e Exercice. Année 1880

RECETTES

Caisse au 31 décembre 1879.....		2547 ¹ / ₄₀
Subvention du départ. du Finistère pour Landerneau.....	2000 ¹ / _»	
— — des Côtes-du-Nord.....	1100 ¹ / _»	
— — du Morbihan.....	500 ¹ / _»	3600 ¹ / _»
Souscription de la Ville de Quintin.....	2000 ¹ / _»	
— de la Société des Courses de Lamballe.....	100 ¹ / _»	
— — de St-Brieuc.....	50 ¹ / _»	2150 ¹ / _»
— spéciale de M. le baron de Larcinty....	500 ¹ / _»	500 ¹ / _»
Produits des entrées aux Concours et des retenues sur les primes.....		1389 ¹ / ₅₀
Cotisations perçues du 1 ^{er} janvier au 31 décembre 1880.....		10101 ¹ / _»
Total....		30287 ¹ / ₉₀

DÉPENSES

Frais de recouvrement par les Banquiers.....	482 ¹ / ₇₅	
— par divers et correspondance.....	102 ¹ / ₄₀	585 ¹ / ₁₅
Concours de Quintin. Primes aux chevaux.....	9000 ¹ / _»	
— Primes aux bestiaux.....	3615 ¹ / _»	
— Médailles.....	538 ¹ / _»	
— Frais matériels.....	320 ¹ / _»	13473 ¹ / _»
Frais généraux. Gérance.....	500 ¹ / _»	
— Imprimés.....	3600 ¹ / ₄₀	
— Affranchissements de volumes.....	425 ¹ / ₅₀	4534 ¹ / ₉₀
Service funèbre à Quintin.....		30 ¹ / _»
Total....		18023 ¹ / ₀₅
Avoir en caisse au 31 décembre 1880.....		1664 ¹ / ₈₅
Somme égale aux recettes.....		30287 ¹ / ₉₀

BULLETIN AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN
AGRICOLE

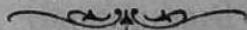
DE
L'ASSOCIATION BRETONNE

CLASSE D'AGRICULTURE

PROCES-VERBAUX

ANNÉE 1880

CONGRÈS DE QUINTIN



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L. PRUD'HOMME
1881

AGRICOLE

L'ASSOCIATION BRETONNE

SAINT-BRIEUC. — IMP. L. PRUD'HOMME

ASSOCIATION BRETONNE

SECTION D'AGRICULTURE

Séance ordinaire du 7 Septembre 1880

(9 heures du matin.)

Président : M. le Vicomte de BÉLIZAL.

Secrétaire, M. SURBLED, F.-L.

Sur l'invitation de M. Haugoumard des Portes, Secrétaire général de l'Association Bretonne, les membres de la Section d'Agriculture règlent, comme suit, l'ordre de leurs travaux pour les deuxième et troisième journées du Congrès :

MARDI 7 SEPTEMBRE.

- 1 heure. — Excursion agricole à Malabry-du-Bourg, en Saint-Brandan, chez M. G. Limon, membre de l'Association et Président du Comice de Quintin.
- 4 heure 1/2. — Dans la salle de la mairie, Discussion des questions agricoles indiquées au programme.

MERCREDI 8 SEPTEMBRE.

- 8 h. du mat. — Concours de charrues, en Saint-Brandan, à 2 kilomètres de Quintin, sur la route de Corlay ; ce concours offert par les Comices réunis de Quintin, Châtaudren, Corlay, Lanvallon, Moncontour, Plœuc, Plouagat, Saint-Brieuc, Saint-Nicolas-du-Pélem et la Société des Sucreries de l'ouest.
- 2 heures. — Concours d'instruments et exposition de produits agricoles sur le Quinconce des Promenades et terrain adjacent.
- 4 heures. — Dans la salle de la mairie, conférence par M. de Champagny.

L'assemblée décide que ce programme sera affiché dans les hôtels et lieux publics de la ville.

SURBLED.

VISITE**A L'EXPLOITATION DE M. LIMON**

Sur l'aimable invitation de M. Limon, une délégation des membres de l'Association Bretonne s'est rendue visiter son domaine situé au lieu dit Malabry en Saint-Brandan, à quatre kilomètres de Quintin, sur un gracieux coteau qui domine la verte vallée du Gouët.

Je n'ai point ici à vous donner un compte-rendu complet de l'exploitation et des méthodes de cultures de M. Limon : il l'a fait lui-même dans un mémoire. Je me contenterai en quelques mots, de vous dire les impressions que nous a causées notre excursion.

On est frappé dès le premier abord de la façon aussi judicieuse qu'intelligente dont M. Limon a aménagé son domaine et a su mettre à profit toutes les ressources que lui offre la nature. Le site est charmant, et, comme nous le disait M. Limon lui-même, un beau lieu n'est point une chose indifférente pour le cultivateur ; car lorsque l'ouvrier après être resté courbé sur son instrument de travail, relève la tête, l'aspect d'un bel horizon élève son âme et le repose de son labeur.

Les bâtiments d'exploitation, presque tous construits par M. Limon, sont vastes, bien entendus, et, sans viser au luxe, réunissent toutes les conditions désirables de solidité, de salubrité et d'un service facile.

Son système bien compris de canaux réunit tous les purins et les eaux pluviales dans une fosse dont l'excédent est conduit à un réservoir alimenté par une petite source et dont le contenu est employé par des courbes de niveau et des rigoles de déversement à l'irrigation d'une prairie de trois hectares environ. Cette prairie est de création récente et l'excellente entente du travail est arrivée à lui faire produire trois coupes par an et un rendement de dix à douze mille kilogrammes à l'hectare.

Le domaine de M. Limon est d'une contenance de 40 hectares environ : soit cinq hectares en prairies naturelles, cinq en routes, clôtures et non valeurs, trente en terres arables. Le sol est en général granitique. Une grande quantité de talus ont été supprimés pour réunir les terres en grandes pièces : des nivellements, des terrassements considérables ont été faits ; des routes de service bien dirigées et empierrées, rendent la circulation facile sur tout le domaine.

M. Limon fait de la culture intensive dans la plus grande acception du mot.

Il a adopté pour son assolement la rotation sextennale : c'est assurément la plus rationnelle. Les plantes fourragères qui sont la base de toute bonne culture reçoivent des soins tout particuliers et nous avons admiré de magnifiques champs de maïs, de betteraves, de rutabagas, de carottes, des trèfles pour la création de prairies temporaires, qui font le plus grand honneur au propriétaire.

M. Limon s'adonne particulièrement à l'engraisement des bœufs et il en tire de grands profits. Pour cela il achète sur les marchés du pays,

des bœufs qu'il revend après engraissement. Il fait peu d'élevage par lui-même et à ce propos je me permets une petite critique. Nous aurions aimé à trouver dans une exploitation aussi complète, et si bien comprise que celle de Malabry, quelques bons types de races pures et quelques reproducteurs pour l'amélioration des races du pays.

Enfin les services que M. Limon a rendus à la contrée en donnant l'exemple des bonnes méthodes et en propageant les cultures de plantes fourragères, sont considérables. Il a déterminé dans tout le pays une marche progressive très marquée. Les cultivateurs ont sous les yeux au domaine de M. Limon, une véritable ferme école et sont assurés de trouver toujours là bon accueil et bons conseils.

Il y a trois ans au congrès d'Auray, M. Limon vous disait que l'Association Bretonne portait pour devise sur son drapeau « progrès agricoles. » Et bien personne mieux que M. Limon ne l'a mise en action, et à ce titre il a bien mérité du pays et a droit aux éloges et aux remerciements de notre Association.

Vte de COUESSIN.

SÉANCE

DE LA

Section d'Agriculture du mardi 7 Septembre

Président : M. KERSANTÉ.

Vices-Présid. MM. BODÉLÉAC, Maire de Quintin.

C^{te} DE QUÉNÉTAÏN.

La séance est ouverte à 5 heures 30.

L'ordre du jour porte sur les questions suivantes inscrites au programme :

I. Quel est le mode le plus usuel de culture des terres arables dans le département des Côtes-du-Nord ?

II. Les fermes sont-elles exploitées par les propriétaires, des fermiers ou des métayers ?

III. Quel est le taux général du loyer de la terre dans le département ?

IV. La rente du sol tend-elle à augmenter ou à diminuer ?

V. Quels animaux élève-t-on sur les fermes et dans quelle proportion se trouve chaque espèce ?

VI. Ces animaux sont-ils nourris et soignés d'une manière convenable. Quelles observations peut-on faire sur ce sujet au point de vue hygiénique et commercial ?

SESSION DE QUINTIN

11

VII. Les grands froids de l'hiver 1879-1880 ont-ils fait beaucoup de mal aux produits agricoles du département. Les arbres forestiers et fruitiers ont-ils été atteints ?

VIII. La population rurale tend-elle à quitter le département, à émigrer en un lieu quelconque ; ou bien préfère-t-elle rester attachée au sol qui l'a vue naître ?

I. Sur la question I, explication par divers membres présents à la réunion ; MM. Bodéléac, Kersanté, des Jars, échangent quelques observations, desquelles il résulte que l'assolement triennal reste encore actuellement presque exclusivement employé dans les Côtes-du-Nord.

II. Dans les arrondissements de Guingamp, Lannion, Loudéac, le métayage a presque complètement disparu ; il a été remplacé presque exclusivement par le régime du fermage payé en numéraire. Dans l'arrondissement de Saint-Brieuc quelques cantons tiennent encore pour le métayage, et dans l'arrondissement de Dinan, le métayage reste assez fréquent. On le rencontre surtout dans les cantons de Jugon, Plancoët, Matignon et Ploubalay.

M. Kersanté résume les observations qui ont été présentées par divers membres de la réunion, en constatant que le métayage en somme tend à disparaître dans les Côtes-du-Nord. Tout en admettant le fait qu'en principe ce régime devrait être moralisateur des populations rurales, il convient de bonne foi avec M. de la Rochemacé, que le métayage tend par sa nature même, le partage de tous les produits de la ferme entre le propriétaire et le fermier, à endormir l'activité du fermier et à retarder par suite les progrès de la culture. M. Kersanté informe l'assemblée qu'une protestation a été adressée par lui au journal d'Agriculture rédigé sous la direction de M. Barral, parce que ce journal s'élevait contre l'usage des propriétaires des fermes à mi-fruit, qui font payer à leurs fermiers la moitié de l'impôt qui grève leurs terres. Cette coutume taxée de tyrannique par le Journal d'Agriculture, a été appliquée depuis que le régime du métayage existe et jamais jusqu'à ce jour un fermier n'en a contesté le légitime usage.

L'assemblée approuve la protestation de M. Kersanté.

VII. Les froids rigoureux de l'hiver 1879-80, ont causé moins de dégâts dans les Côtes-du-Nord que dans la plupart des autres départements de la région.

C'est ainsi que dans les Côtes-du-Nord, certaines plantes, certains arbustes ont été protégés alors qu'ils périssaient dans la Loire-Inférieure.

M. de la Rochemacé apporte à l'appui ses observations personnelles.

Il exprime son regret de ne pas voir en Bretagne et même en France se produire en grand nombre les observations météorologiques.

La France sous ce rapport est fort en retard ; les Anglais et les Allemands sur ce point nous ont bien devancés chez eux.

Comme conclusion à cet entretien, M. de la Rochemacé exprime le vœu que 1° l'élan soit donné aux observations météorologiques dans chaque département, spécialement en ce qui concerne les observations du pluviomètre ;

2° Que l'on publie le corps très considérable des observations recueillies à l'observatoire de Paris et à Montsouris ;

3° Que toutes les observations qui sont faites dans cet ordre d'études en France soient centralisées et portées ensuite à la connaissance du public par le Journal Officiel.

4° Qu'il soit dressé à l'aide des observations déjà recueillies un tableau indiquant le degré de température minimo au dessous duquel les arbres forestiers ou fruitiers et les arbustes acclimatés en France sont mortellement atteints.

M. le Président remercie M. le C^{te} de la Rochemacé des observations qu'il vient de développer, il présente à l'approbation de l'assemblée les 4 vœux ci-dessus exprimés par l'orateur.

Ces vœux sont approuvés et appuyés par l'Association Bretonne.

L'heure s'avancant, quoique l'ordre du jour ne soit point épuisé, la séance est levée à 6 heures 45.

Quintin, le 7 septembre 1880.

L'un des secrétaires :

C. DE LORGERIL.

CONCOURS DE CHARRUES

Le Comice agricole de Quintin, présidé par M. G. Limon, ancien élève de Grand-Jouan et membre de l'Association Bretonne, avait pensé qu'à l'occasion du congrès de cette association à Quintin, il serait bon d'organiser un concours de charrues et d'instruments agricoles divers.

Dans un moment où l'agriculture française est réduite à déployer toute son énergie pour soutenir la lutte à outrance engagée contre elle par l'agriculture américaine, la réunion d'un grand nombre de cultivateurs et de nombreux types d'instruments ne pouvait qu'être utile et donner des enseignements.

Il faut bien, en effet, qu'on se décide, en présence du prix élevé de la valeur locative et du renchérissement de la main-d'œuvre, de l'abaissement des prix des produits agricoles, et notamment des céréales, à recourir aux ressources de la mécanique agricole.

Dans cet ordre d'idées, un appel fut donc adressé aux associations agricoles de la région. Cet appel a été entendu, et huit comices ont contribué, des fonds de leurs sociétaires, à l'organisation du concours ; la Société des sucreries de l'ouest, dont la première usine vient d'être établie à Châtelaudren, a voulu montrer l'intérêt qu'elle porte aux

progrès de l'agriculture, et spontanément a aussi offert sa cotisation.

Dans une réunion préparatoire où furent conviés cette société et les comices souscripteurs de Châtelaudren, Corlay, Lanvollon, Moncontour, Plœuc, Quintin, Saint-Brieuc et Saint-Nicolas-du-Pélem, le programme du concours fut discuté et arrêté. Il y fut décidé que le concours de charrues comprendrait les labours ordinaires de 0^m,15 à 0^m,20 et les labours profonds de 0^m,25 à 0^m,30 ; qu'à la suite des charrues il serait fait fonctionner le plus possible d'autres instruments, tels que herses, rouleaux, scarificateurs, semoirs, houes à cheval, rayonneurs, buttoirs, etc. Le montant des primes à distribuer dépassait la somme de 600 fr.

L'Association Bretonne, en présence des efforts faits par l'initiative de ces sociétés agricoles, a voulu contribuer pour sa part à l'éclat du concours ; elle a ajouté aux primes trois médailles d'argent et trois médailles de bronze, et accepté de choisir parmi ses membres le jury chargé de classer les concurrents.

Le concours s'est tenu, le mercredi 8 septembre 1880, sur une vaste prairie située commune de Saint-Brandan, près Carestiemble.

Malheureusement, cette réunion, qui promettait d'être si belle, a été contrariée d'une façon extraordinaire par le temps ; beaucoup de cultivateurs n'ont pu s'y rendre, retenus qu'ils étaient par les pluies torrentielles qui, depuis plusieurs semaines, compromettaient la récolte.

Néanmoins, pour les labours ordinaires, vingt-quatre concurrents sont entrés en ligne et un

nombre à peu près égal pour les labours profonds. On y voyait six charrues Brabant, plusieurs charrues à roues inégales de Garnier et Le Sage, une charrue du genre Didelot, et une collection complète des différents types de charrues du pays avec avant-train. La même variété d'instruments se faisait remarquer aux labours profonds.

Divers systèmes de défoncement ont été exécutés :

On y remarquait d'abord la charrue ordinaire retournant une bande épaisse ; puis venaient les charrues, suivies de fouilleuses, remuant profondément le sol qu'elles laissaient en place ; les Brabant puissants, munis de rasettes, ramenant le sous-sol par dessus le gazon profondément enfoui ; la charrue Bonnet, appelée vulgairement charrue-bêcheuse, fort répandue sur le littoral des Côtes-du-Nord, passant deux fois par la même raie, qu'elle approfondissait jusqu'à 0^m,50, en ramenant à la surface une épaisse couche de sous-sol.

Malgré l'état épouvantable du sol détrempé par des pluies continuelles, le travail s'est fait avec courage et perfection ; le champ, après le concours, présentait une surface régulièrement retournée, comme eût pu le faire une charrue unique conduite par un habile laboureur.

Les attelages se faisaient aussi remarquer par la rapidité et la sûreté de leurs allures, qu'ils fussent composés exclusivement de chevaux, qu'ils fussent mixtes, c'est-à-dire composés de bœufs et de chevaux, suivant l'usage du pays.

L'émulation, bien connue parmi nos cultivateurs, pour tout ce qui touche au progrès, s'est encore

retrouvée dans cette lutte agricole et avait attiré des concurrents venus de trente-cinq kilomètres.

Une pluie diluvienne, survenue à la fin des expériences de charrues, n'a pas permis l'essai de la collection complète d'instruments perfectionnés, rangés sur le lieu du concours. Néanmoins, une planche, retournée par un Brabant, a été ensemencée, séance tenante, au moyen du semoir Jacquet-Robillard, avec une perfection qui a montré clairement l'immense parti que l'on peut tirer de l'association de ces deux excellents instruments.

Le Brabant double, introduit il y a quelques années seulement dans le canton de Quintin, y est aujourd'hui en grand honneur et s'y répandra certainement de plus en plus. La nature du sol, granitique et généralement très perméable, se prête on ne peut mieux aux labours à plat, et cet instrument, avec sa rasette, fait, dans ces sortes de terre, un labour qui peut soutenir, même avantageusement, la comparaison avec le travail de la bêche. Un seul labour suffit pour rendre le sol propre à recevoir une culture quelconque, et le semoir y fonctionne avec la plus grande facilité. De là, grande économie dans la préparation des terres, économie de semence, uniformité dans la récolte, réduction dans le prix de revient du produit. Il est certain qu'il y a dans l'emploi de ces instruments une source de progrès immenses pour l'avenir de notre agriculture. Ce fait n'a pas échappé aux nombreux spectateurs du concours de Quintin, qui en ont manifesté toute leur satisfaction.

Espérons que cette réunion ne sera pas la dernière, et que l'union féconde des amis de l'agri-

culture se manifestera bientôt par d'autres joutes agricoles du même genre.

La haute compétence et le dévouement avec lesquels les membres du jury se sont acquittés de leur pénible tâche, sont au-dessus de tout éloge et me font un devoir, comme rapporteur, au nom des associations réunies et des concurrents eux-mêmes, de leur exprimer les sentiments de reconnaissance qu'ils ont inspirés à tous et que je suis chargé aussi de faire remonter jusqu'à l'Association Bretonne et son digne Président, le vénérable M. Jules Rieffel.

Les prix et médailles ont été attribués comme il est indiqué à la liste générale des prix.

F. SURBLED,

Secrétaire du Comice agricole de Quintin.

CONCOURS

DES

PRODUITS ET INSTRUMENTS

L'an mil huit cent quatre-vingt, le mercredi huit septembre, à deux heures du soir,

La commission nommée pour examiner l'exposition des produits agricoles et horticoles installée dans le parc de la ville de Quintin, et pour l'exposition des instruments aratoires perfectionnés y faisant suite; ladite commission composée de MM. Kersanté, de Lorgeril, de Quélen et Fraval,

S'est réunie auxdits lieux de ces expositions et a procédé de la manière suivante :

Exposition de Produits

I. Ladite commission a constaté, qu'à cet égard, l'exposition ne laissait rien à désirer. Les *agriculteurs* avaient réuni, sous leurs noms respectifs, des spécimens les mieux choisis de blé, avoine, pommes de terre, sarrasin, pommes à couteau, choux moëlliers, choux de jardins, lins, chanvres, betteraves, rutabagas et navets de culture; et les *horticulteurs* avaient exposé, aussi sous leurs noms respectifs, les plus beaux produits de leurs cultures en plantes potagères, fleurs, arbustes, etc.

Cet ensemble d'exposition mérite tous les éloges, et elle a témoigné des résultats que peut obtenir

le travail secondé par l'intelligence et l'expérience d'une bonne pratique.

Nous devons mentionner tout spécialement la remarquable exposition du comice de Quintin que la commission a classée hors concours; elle est d'avis de lui accorder une médaille de vermeil.

Exposition d'instruments aratoires

II. Six exposants seulement se sont trouvés en présence; l'un, M. Le Sage, avec ses charrues, coupe-ajoncs, dépulpeurs; M. Collet, avec ses ventilateurs; M. Savary, avec ses vis de pressoir, ses ventilateurs, etc.; M. Desbois, avec une charrette, et M. L'Herran, avec ses brouettes brevetées.

La commission a constaté que, dans cette exposition, les produits de MM. Savary, Le Sage et L'Herran étaient seuls dignes d'attention.

En conséquence, la commission a attribué les récompenses de la manière suivante :

Produits agricoles

III. Ont été désignés pour recevoir lesdites récompenses dans l'ordre suivant :

1 ^o M. Perrin.....	1 ^{er} Prix.
2 ^o Madame Guillaume Melcart.....	2 ^e —
3 ^o M. Ollivier, fermier de M. de Couëssin	3 ^e —
4 ^o M. Fraval.....	4 ^e —
5 ^o M. Lostys, Olivier.....	5 ^e —
6 ^o M. Lefloc-Moine.....	6 ^e —

Produits horticoles

IV. Ont été désignés pour recevoir les récompenses qui seront attribuées à l'horticulture, dans l'ordre suivant :

1 ^o M. Lemée, de Saint-Brieuc.....	1 ^{er} Prix.
2 ^o M. Bliquet.....	2 ^e —
4 ^o Mademoiselle Boullé.....	3 ^e —

Engrais exposés

V. La commission a constaté que l'exposition par M. Gauchet, de Nantes, représentant M. Laws, par les soins de M. Turboust, de Quintin, d'un spécimen de *phospho-guano* dont la qualité supérieure, comme engrais industriel, est attestée par les hommes les plus compétents, tels que M. Bobière, méritait une récompense surtout en considération de l'utilité de vulgariser la connaissance de cet engrais.

Elle lui accorde une médaille d'argent. Médaille.

Instruments agricoles

VI. La commission, après inspection de cette exposition, accorde les récompenses dans l'ordre suivant :

- 1^o Une médaille d'argent à M. Le Sage pour perfectionnement d'une charrue..... Médaille.
- 2^o Une médaille d'argent à M. L'Herran, pour le perfectionnement breveté des brouettes. Médaille.
- 3^o Et une médaille d'argent à M. Savary pour perfectionnement des tarares ou ventilateurs. Ci..... Médaille.

De tout ce que dessus a été dressé le présent procès-verbal.

Comte L. DE QUÉLEN.

G. FRAVAL.

KERSANTÉ.

Vicomte DE LORGERIL.

Séance du Mercredi 8 Septembre

Président : M. DE KÉRIGANT.

La parole est donnée à M. le Vicomte de Champagny, qui donne lecture d'un intéressant mémoire sur la culture du froment.

M. de Champagny fait l'historique d'un champ pendant deux ans de culture comparative ; il s'est occupé tout particulièrement de la rouille qui atteint si souvent les cultures de froment sous notre climat humide de Bretagne, et des moyens de la combattre. Ce travail, si intéressant et si complet, ne saurait être analysé, et sera reproduit en entier dans le compte-rendu de la session.

M. Limon présente quelques observations sur le travail de M. de Champagny. — Il n'a pas eu occasion d'employer, comme M. de Champagny, le goémon ; mais il s'est servi des cendres de warech qui lui semblent supérieures à toutes les autres à cause des principes organiques qu'elles contiennent, et elles lui ont réussi pour toute sorte de cultures. Les engrais chimiques employés par discernement ont de grands effets dans les sols granitiques qu'il cultive ; les phosphates et les superphosphates surtout ont augmenté de 1/2 pour cent le rendement à l'hectare.

Un échange d'observations est fait entre MM. de la Rochemacé, de Champagny et Limon sur les causes déterminantes de la rouille sur les blés. — M. de la Rochemacé croit qu'il faut l'attribuer à l'humidité du sol ; M. de Champagny, se fondant sur ses expériences, croit qu'elle est occasionnée surtout par des causes atmosphériques telles que les brouillards et les pluies abondantes à l'époque des chaleurs du mois de juillet ; M. Limon est de cet avis et il dit qu'il existe même dans le pays un certain brouillard qui règne surtout en juillet, qu'on appelle safran, et

auquel les cultivateurs attribuent la propriété de développer la maladie de la rouille.

En somme, la science ne semble pas avoir encore déterminé d'une façon certaine la cause de la maladie de la rouille ; et ce qu'il y a de mieux à faire dans la pratique, c'est de rechercher les espèces de blé qui en sont le moins facilement atteintes.

M. de Champagny croit que ce sont les blés d'Australie et poulards.

M. de Kérigant remercie M. de Champagny et tous ceux qui ont pris part à la discussion.

La séance est levée.

HISTOIRE D'UN CHAMP

Pendant deux ans

Nous avons, nous Bretons, un climat très différent de celui du reste de la France, un climat marin, à la fois plus humide et plus tempéré. Il en résulte que beaucoup des observations faites et des conseils donnés par les écrivains agricoles français ne conviennent qu'incomplètement à nos cultures placées dans des conditions différentes.

Il en résulte aussi pour nous le plus grand intérêt d'observations pratiques, faites dans notre milieu et dans des conditions analogues de climat.

C'est ce que j'essaie parfois.

C'est le résultat de quelques-unes de ces observations et de ces expériences que je vais vous raconter aujourd'hui.

Le champ dont je me fais l'historien, est situé sur l'un des coteaux bordant la rivière de Morlaix, à trois lieues environ de la pleine mer, à une élévation de 30 à 40 mètres au-dessus du niveau des hautes marées.

Bonne terre argileuse et profonde, parsemée de cailloux de quartz ; inclinaison modérée du terrain vers le midi ; étendue de 3 hectares 50 ares ; riche culture depuis quinze ans ; tel est le petit théâtre des faits agricoles que je vais retracer.

Ce ne sont pas tous des succès ; les peuples heureux, dit-on, n'ont pas d'histoire ; la même chose est peut-être vraie des champs, où du moins il y a plus à apprendre dans la comparaison des résultats divers, obtenus de moyens différents, que dans la constatation d'un éclatant et uniforme succès.

En 1878 le champ était divisé à peu près également en deux cultures, la parcelle *ouest* sous trèfle, la parcelle *est* sous avoine.

Ni l'une ni l'autre n'avait reçu d'engrais depuis la sole des récoltes sarclées en 1876, époque où elles avaient été abondamment fumées.

Les récoltes sarclées de 1876 avaient été suivies dans la portion *est* de froment, puis d'avoine ; dans la portion *ouest* d'orge puis de trèfle.

Je destinai en 1879 la parcelle *est* aux pommes de terres, la parcelle *ouest* aux féveroles et betteraves.

L'une et l'autre durent en 1880 se trouver réunies sous froment.

La moitié sous pommes de terre reçut à l'hectare 30,000 kilos de bon fumier d'étable et 20 mètres cubes de mœërl, ce sable coquillier si riche en débris animaux et qui contient en notable quantité l'acide phosphorique et l'azote.

Le déchaumage, les deux labours préparatoires, le labour de plantation, le sarclage à la houe, le buttage, purent ensuite se faire en temps convenable et dans de bonnes conditions.

Une belle végétation de pommes de terre *Chardon*, la variété qui réussit le mieux dans mon terrain, couvrit le sol. Cependant l'année ayant été partout défavorable aux pommes de terre, leur rendement chez moi atteignit seulement 9,700 kilos à l'hectare,

tandis qu'année moyenne il est d'à peu près 15 mille kilogrammes.

Ce rendement inférieur fut doublement fâcheux, d'abord par lui-même, et je crois aussi par son contre-coup sur la récolte de froment qui suivit.

Les Céréales aiment que le sol soit riche, mais pas à l'excès. Une récolte de 15 mille kilogrammes eût absorbé une grande quantité d'azote ; avec une récolte de moins de 10 mille kilogrammes cet azote restait en surabondance dans le sol, et devait, joint à des circonstances climatériques défavorables, nuire à la récolte de froment qui suivit ; c'est ce qui arriva.

Les Céréales (et particulièrement le froment), sont sujettes à une maladie désastreuse que vous connaissez tous, la *Rouille*.

En juin ou juillet, sur une récolte présentant jusqu'alors tous les signes de la vigueur et de la santé, des taches brunes paraissent le long des feuilles et des tiges. Au doigt que vous y passez, une poussière couleur de rouille s'attache.

Lorsque la maladie atteint un degré plus avancé, de longues taches noires couvrent les tiges ; en quelques jours une plaine de pailles noires comme de l'encre, et d'épis brunis a remplacé la plaine de froment luxuriante, aux vertes tiges, aux lourds épis, qui hier faisait l'espoir et l'orgueil du cultivateur, et qui, dans des circonstances normales, aurait présenté aujourd'hui la belle teinte blonde d'une riche et mûre moisson.

Le fungus ou Champignon, dont l'agglomération produit ces taches, absorbe aux dépens de l'épi tous les sucs nourriciers de la plante.

Le grain, au lieu de mûrir, se dessèche, et la paille elle-même se brise avant la maturité.

Voilà les terribles effets de la *Rouille* à son plus haut degré d'intensité.

Elle sévit plus ordinairement, et fait plus de ravages : dans les climats humides que dans les climats secs ;

En Angleterre et en Bretagne que dans le centre de la France ;

Dans les vallées près des rivières que sur les plateaux ;

A l'exposition du midi qu'à celle du nord ;

Dans les cultures riches que dans les terrains pauvres ;

Après certaines récoltes, la betterave et surtout le trèfle, qu'après d'autres récoltes, la pomme de terre et le panais par exemple ;

Enfin dans les années où le vent du midi souffle en juillet et où règnent pendant ce mois des brouillards, que dans les années où un beau temps clair avec vent du nord favorise la floraison et la maturité du grain.

Des auteurs anglais attribuent aussi la recrudescence de la rouille au voisinage de certains végétaux comme le buis, le peuplier, le bouleau, l'épine vinette qui semblent, disent-ils, conserver dans les replis de leur écorce, les germes des fungus pendant la saison rigoureuse.

La rouille était si redoutée des anciens romains qu'ils en avaient fait une divinité, le dieu *Rubigo*, et avaient institué pour l'apaiser, des sacrifices et des fêtes, les *rubigalia*.

Là où le concours de plusieurs des circonstances ci-dessus favorise son développement, c'est en effet un ennemi terrible que *Rubigo*.

Presque découragé dans le principe par plusieurs défaites successives qu'il m'avait infligées, j'ai failli, moi aussi, lui offrir un bien douloureux sacrifice, et, par suite de ces ravages, bannir le froment de mes cultures.

Mais j'ai préféré continuer le combat, et j'ai bien fait. Après de nombreuses expériences, et observant certaines règles que leurs résultats me dictaient, je suis arrivé à combattre victorieusement le fléau, à diminuer, à supprimer même presque complètement les effets de sa fatale influence.

Dans la première portion du champ en question, je n'avais pas observé la plus importante de ces règles, celle du choix d'une variété de froment suffisamment résistante. J'en ai porté la peine.

Afin d'arriver à une variété qui bravât les atteintes de la rouille, j'avais expérimenté les froments Victoria, Kickling, Prolifichighs, rouge d'Ecosse, le blé bleu de Noé, le redschaff Dantzik. La plupart m'ont donné, certaines années, de très beaux produits ; mais, dans d'autres années, alors que sévissait la rouille, leur produit descendait si bas que je n'ai pu continuer une culture aussi inégale et aussi incertaine.

Les blés barbus, et surtout les poulards, ont beaucoup mieux résisté. Parmi eux le poulard blanc lisse, le blé hybride Gallaud, le blé de Taganrok, le blé d'Australie.

Mais à l'automne de 1878, ayant eu à renouveler la semence, et ayant lu les beaux résultats obtenus

par M. Decrombecque du froment Kiss England, j'avais voulu l'essayer. L'année 1879 fut une année défavorable au froment, mais pas une année de rouille. Le blé Kiss England me donna un excellent produit, 2875 kilos de beau grain à l'hectare tandis que la même année le blé d'Australie restait à un rendement inférieur, 2300 kilos, et, par suite de l'absence de chaleur de l'année, arrivait difficilement à complète maturité.

J'avais par suite plus de terrain sous blé Kiss England en 1880, et c'est cette variété, analogue au Victoria, et sans barbes, qui occupait la parcelle *est* du champ d'Essai. La rouille y a sévi avec une intensité bien grande.

Pourtant, afin d'essayer de l'éloigner, j'avais semé par bandes des engrais phosphatés : phosphate précipité, superphosphates haut et moyen titre, à raison de 200 kilogrammes à l'hectare : j'avais aussi laissé une bande sans y avoir semé aucun engrais ; elle n'a pas été la plus mauvaise ; la bande de superphosphate moyen titre était la plus atteinte, celles du superphosphate haut titre et du phosphate précipité un peu meilleures ; toutefois pas de différence parfaitement caractérisée entre les terrains soumis à ces divers amendements.

C'est dans le sens transversal aux bandes qu'une grande différence se manifestait, le bas de la parcelle beaucoup plus malade que le haut ; la végétation y était plus riche, là est sans doute la principale explication, mais je dois ajouter que la parcelle était bordée à sa partie inférieure d'un petit bois de peupliers de Virginie. Cela semblerait donner raison aux observations des écrivains anglais

d'après lesquels le voisinage de ces arbres est favorable au développement de la contagion.

Le rendement du blé Kiss England dans la partie *est* du champ a été à l'hectare de 1670 kilogrammes dont 1520 kilogrammes de qualité médiocre et 150 kilogrammes de qualité très inférieure.

Passons maintenant à l'histoire de la parcelle occidentale du champ.

J'en distrais dix ares pour des essais comparatifs et précis dont je rendrai compte à la fin de ce travail.

Sur le surplus, vingt ares environ sont semés en féveroles d'hiver, le reste du champ en betteraves partie semée en place, partie repiquée.

Les féveroles ont été fumées à raison d'à peu près vingt-cinq mille kilogrammes de fumier à l'hectare, les betteraves à raison de trente ou trente-cinq mille kilogrammes.

Dans la portion des betteraves repiquées, j'ai mis un peu moins de fumier, et j'y ai ajouté, sur une bande de terrain du maërl, sur une seconde bande du très ou sable de blanc calcaire, sur une troisième bande de la cendre de bois pour des valeurs égales.

La récolte de féveroles s'est tenue un peu au-dessous de la moyenne, à un rendement de 2110 kilogrammes à l'hectare. Cette culture qui laisse le terrain très riche après elle, a l'inconvénient d'être la plus inégale que je connaisse.

Certaines années elle graine merveilleusement ; dans d'autres années des gelées tardives en mai, au moment de la floraison, réduisent presque à rien son produit ; je l'ai vu descendre en 1877 à

350 kilogrammes, tandis qu'en 1878, 1874 et 1868. il s'élevait sur la même étendue à 4300, 4400 et 4600 kilogrammes, différence : comme 1 est à 12.

L'été de 1879 a été exceptionnellement humide ; j'y fus débordé par la nécessité de sarclages multipliés qui ne purent pas tous se faire à temps ; une partie du terrain sous betteraves semées en place a, par suite, manqué des dernières façons indispensables, aussi ces betteraves sont-elles restées notablement au-dessous des betteraves repiquées, favorisées par les conditions climatiques de l'année et travaillées en temps convenable. Une chaleur suffisante a manqué toutefois, en 1879, au développement complet de cette plante dont le produit en racines est resté au-dessous de la moyenne.

Dans les bandes cultivées de manière à me rendre compte de la puissance de production comparative de la cendre, du maërl et du très, associés au fumier, la cendre a l'avantage, le maërl ensuite ; le très vient en dernier lieu. J'évalue la récolte en racines :

Pour la bande fumier et cendre à 47,000 kilogrammes ;

Pour celle fumier et maërl à 44,000 kilogrammes ;

Pour celle fumier et très à 39,000 kilogrammes.

La portion occidentale du champ se trouvait, pour la récolte de froment de 1880, dans des conditions bien plus défavorables au point de vue de la rouille que l'autre portion : plus grande richesse du sol, propreté beaucoup moindre, niveau du terrain moins élevé, plus grande proximité de la rivière et du fond de la vallée d'où viennent les

brouillards, récolte préparatoire de betteraves, ordinairement moins favorable que les pommes de terre.

Elle était, il est vrai, un peu moins rapprochée des fameux peupliers, mais là n'est pas le secret de son immunité, car une vingtaine d'ares situés au milieu de la parcelle, ayant été excessivement éclaircis par les rigueurs de l'hiver, retournés et ressemés en froment de printemps red shaff dantzik, ont été autant et plus maltraités que la parcelle est semée en kiss-england, et n'ont produit que 1,450 kilogrammes de très failli grain à l'hectare. Il a fallu le couper avant maturité, et les quelques parties non noircies de la paille n'avaient pas encore perdu leur teinte verte quand l'épi cassait déjà sur toute la ligne.

Des deux côtés du blé de printemps et le long du kiss-england, si gravement atteints, la troisième variété, le *blé d'Australie*, est restée complètement saine. A peine quelques pailles légèrement tachées au voisinage des froments malades ; partout, avec une très grande richesse de végétation, la paille verte, puis blonde, les épis s'inclinant lourds et bien nourris vers la terre.

C'est donc uniquement à la variété de froment employée que peut s'attribuer le succès obtenu dans cette parcelle de terre, alors que les parcelles voisines présentaient de si pauvres résultats. Ici le produit à l'hectare a été de 3,046 kilogrammes de grain très fort et très nourri.

Dans le terrain après féveroles, la richesse de végétation était plus grande encore qu'après betteraves, mais, le terrain moins propre, il était évi-

demment plus riche en azote; la paille plus haute, mais moins blonde; l'épi plus brun. Une variété de blé moins résistante y aurait certainement été plus malade que partout ailleurs.

Dans les bandes fumées l'année précédente avec fumier et maërl, fumier et très, fumier et cendre, le blé d'Australie était partout très beau. La bande en *maërl* et *fumier* offrait peut-être la végétation la plus riche, mais la paille y était moins complètement nette de taches.

La bande *très* et *fumier*, végétation un peu moindre, mais aussi exemption plus entière de la maladie.

Le premier rang appartenait incontestablement à la bande *fumier* et *cendre* d'une végétation à peu près aussi forte que la bande *maërlée*, mais avec une belle teinte blonde de chaumes et d'épis témoignant de la santé la plus complète, de la vigueur la plus entière.

Nous verrons tout à l'heure, dans d'autres essais, qu'isolés du fumier, ces amendements présentent un ordre de résultats pour ainsi dire inverse; le *maërl* et le *très* l'emportent alors sur la cendre employée seule; mais celle-ci, associée au fumier, produit les meilleurs effets. Les cultivateurs du Léon le savent bien et recourent très généralement à la cendre, avec ou après le fumier, pour assurer le succès de leurs récoltes de froment.

La très grande résistance des blés poulards à la rouille a été expérimentée chez moi depuis plusieurs années et m'a toujours donné d'aussi bons résultats.

Parmi eux j'ai choisi le *froment d'Australie*; le produit en est très élevé, le rendement à la meu-

nerie bon, et sa couleur, moins blanche que celle de plusieurs autres variétés de poulards, plaît davantage à l'acheteur.

Les inconvénients (où n'y en a-t-il pas ?) sont :

Un battage assez pénible; la paille, très longue et dure, ne convient guère que comme litière.

Une assez grande susceptibilité dans les hivers humides et froids; il s'éclaircit alors beaucoup; il faut avoir la précaution de le semer épais. Du reste, dans les terres riches auxquelles il convient particulièrement, il talle au printemps avec une telle vigueur, que les vides sont facilement remplis.

Malgré ces deux inconvénients, c'est une variété extrêmement précieuse. Dans l'ensemble des essais dont je viens de rendre compte, le produit de la récolte de blé d'Australie est à la semence comme 17 1/2 est à 1.

J'avais réservé dans la parcelle occidentale dix ares pour des essais comparatifs sur différents engrais. Je poursuivais dans ces essais plusieurs buts :

D'abord mesurer le plus ou moins d'action sur ma terre des amendements le plus à ma portée.

Ensuite analyser pratiquement cette terre au moyen d'engrais chimiques de composition diverse.

Enfin comparer la somme de produits obtenue par chacun des amendements marins, à celle donnée par les engrais chimiques, après valeur de ces engrais et amendements déduite.

L'are n° 1 reçut de la cendre de bois non lessivée pour une valeur d'environ 4 francs.

L'are n° 2 du goémon pour la même valeur.

L'are n° 3 du *maërl* pour la même valeur.

Agr.

3

L'are n° 4 du très pour la même valeur.

L'are n° 5 ne reçut rien.

L'are n° 6 l'engrais intensif Joulie pour une valeur de 4 fr. 90.

L'are n° 7 l'engrais sans phosphate pour une valeur de 3 fr. 20.

L'are n° 8 l'engrais sans potasse pour une valeur de 2 fr. 40.

L'are n° 9 l'engrais sans chaux pour une valeur de 3 fr. 50.

L'are n° 10 l'engrais sans azote pour une valeur de 1 fr. 40.

Dans les carrés n° 1 et 9 passait l'emplacement d'un ancien fossé ; ils étaient sous ce rapport de qualité un peu inférieure aux autres.

Ces dix lots furent en 1879 piqués en betteraves ; au moment de la récolte, racines et feuilles de chaque lot furent séparément pesées.

Voici les résultats.

Ceux du *Goémon* sont de beaucoup supérieurs à tous les autres, 63 kilos de racines et 45 kilos de feuilles.

Puis viennent.

Le *Très*, 52 kilos de racines et 38 kilos de feuilles.

Le *Maërl*, 51 kilos de racines et 41 kilos de feuilles.

L'*Engrais complet intensif*, 51 kilos de racines et 34 kilos de feuilles.

Nous descendons ensuite aux environs de 40 kilos de racines dans l'ordre suivant.

Engrais sans azote, 43 kilos de racine et 38 kilos de feuilles.

Cendre, 40 kilos de racines et 28 kilos de feuilles.

Engrais sans chaux, 38 kilos de racines et 34 kilos de feuilles.

Engrais sans potasse, 36 kilos de racines et 29 kilos de feuilles.

Enfin à un rang très inférieur.

L'*engrais sans phosphate* ne produit que 26 kilos de racines et 25 kilos de feuilles.

Et le carré *sans engrais* que 20 kilos de racine et 22 kilos de feuilles.

La forte proportion des feuilles s'explique par la très grande humidité de l'année et par l'absence de la chaleur nécessaire au développement de la racine.

A la suite de ces résultats, j'écrivis les conclusions suivantes pratiques qui s'y lisaient clairement.

1° Ma terre est très pauvre en acide phosphorique ; cette pauvreté se fera sentir sur les récoltes de céréales : nécessité d'enrichir ma terre sous ce rapport.

2° Quant à la potasse, les céréales en trouveront probablement assez, mais au retour des récoltes racines qui en exigent de fortes proportions, nécessité de donner de la potasse et de la soude, par le *goémon* principalement.

3° En azote il y a une grande richesse emmagasinée dans le sol. Inutile d'ajouter de l'azote, à moins d'ajouter aussi en plus grande proportion les autres éléments.

4° La betterave ne réclame pas plus de calcaire que n'en a le terrain, mais la quantité en serait probablement insuffisante pour une pleine récolte de légumineuses.

5° Les amendements à employer dans mon sol paraissent être par ordre de supériorité :

Le Goémon.

Le Maërl et le Très.

L'engrais sans azote, les phosphates, superphosphates et la cendre.

En 1880 j'ai voulu compléter ces premières expériences, par des essais sur le blé d'Australie, dans les mêmes carrés, sans nouvelle addition d'engrais ou d'amendement quelconque.

Le lendemain de la moisson, paille et grain de chaque lot ont été successivement pesés. Voici les résultats : (Ceux de la paille paraîtront très élevés, le blé d'Australie en donne en effet beaucoup ; mais je dois avouer pourtant que les chiffres portés pour la paille sont un peu plus élevés qu'ils ne devraient l'être, parceque, sur plusieurs lots, sur celui sans engrais principalement, une forte proportion d'herbe mêlée à la paille et non desséchée est venue ajouter au poids.)

Le Goémon maintient sa très grande supériorité; il reste en tête avec un produit qui, rapporté à l'hectare, serait de 3275 kilogrammes de grain et de 7150 kilogrammes de paille,

Puis le maërl, 2950 kilog. de grain et 7050 kilog. de paille.

Le Très, 2700 kilog. de grain et 5800 kilog. de paille.

Ce n'est qu'avec une très grande infériorité qu'arrivent ensuite à un rang à peu près égal, 2100 à 2200 kilog. de grain, 4900 à 5900 kilog. de paille, la cendre, l'engrais complet intensif, les engrais sans potasse, sans phosphate, sans chaux et sans azote.

Enfin le lot sans engrais avec 1450 kilog. de grain seulement et 5550 kilog. de paille dans lesquels entre beaucoup d'herbe non desséchée.

Le plus beau grain, le mieux nourri, est aussi celui de la parcelle au goémon ; puis à qualité à peu près égale, celui des parcelles au maërl et au très ; ensuite celui sur cendre ; puis ceux sur engrais chimiques ; le grain de la parcelle sans engrais est de qualité notablement inférieur.

Parmi les engrais chimiques, il y a sous le rapport de la qualité du grain, un léger avantage en faveur de l'engrais sans azote.

J'examine après la récolte l'état de la terre. Beaucoup plus propre que les autres est la parcelle fumée au goémon. Celles au maërl et au très en approchent, puis viennent celles à la cendre et à l'engrais complet.

Les parcelles qui ont reçu d'autres engrais chimiques sont moins propres, et celle qui n'a reçu aucun engrais dans un état de saleté complet.

Il est intéressant de se rendre compte au point de vue pécuniaire de la valeur brute à l'hectare de ces récoltes de deux années, et de l'ordre dans lequel se présentent sous ce rapport les divers engrais et amendements employés.

Pour établir cet ordre, j'ai évalué à 26 francs les 100 kilog. de grain, à 36 fr. les 1000 kilog. de paille, à 18 fr. les 1000 kilog. de racines, en ne tenant pas compte des feuilles de betteraves dont la valeur nutritive est très peu importante.

D'après ces bases et déduction faite de la valeur des engrais, la récolte de ces deux années monte :

Pour le goémon à 1840 fr. à l'hectare.

Pour le maërl à 1530 fr.

Pour le très à 1440 fr.

Pour l'engrais sans azote à 1370 fr.

Pour la cendre, l'engrais complet intensif, les engrais sans potasse et sans chaux entre 11 et 1205 fr.

Pour le lot sans engrais à 960 fr.

Enfin pour le lot à l'engrais sans phosphate à 937 fr.

Ce dernier résultat s'explique facilement : il a été dépensé de l'argent pour donner à la terre tout excepté l'élément de fertilité dont elle manquait.

Cependant l'engrais non phosphaté donne la seconde année des résultats moins inférieurs que la première ; cela tient probablement à ce que ce lot ayant en 1879 produit beaucoup moins de betteraves que les autres, s'est trouvé pour la récolte de 1880 beaucoup moins appauvri.

La seconde année d'essais confirme donc en les accentuant davantage, les conclusions de la première.

La supériorité des amendements marins sur les engrais chimiques s'y révèle avec une plus grande force : les amendements marins ont un effet bien plus durable.

Rien non plus dans les expériences faites n'atténue, et tout au contraire y semble confirmer l'opinion émise par un auteur anglais John Sinclair, que les engrais marins sont un préservatif sinon complet, au moins d'une certaine efficacité contre la rouille.

Toutefois le meilleur, le seul préservatif certain

contre ce fléau, là où il sévit fréquemment, est dans le choix d'une variété de froment résistante.

Parmi les engrais marins, le goémon est en première ligne. Même employé seul, il donne une récolte magnifique, de qualité supérieure, et laisse la terre dans un état de propreté remarquable.

Je termine, Messieurs, heureux si cette histoire d'un champ a pu vous offrir quelque intérêt, et surtout si chacun de vous a pu y glaner quelques renseignements utiles.

Dans le cours même de cette étude nous déduisons ensemble, à mesure qu'elles se présentent, les conclusions pratiques ; ces conclusions ne sont toutefois d'une importance décisive que pour les cultivateurs qui ont avec moi une similitude très grande de climat, de situation, de terroir, de genre de culture.

Elles ne seront peut-être pas cependant tout-à-fait inutiles, mêmes aux autres dont les exploitations n'ont de commun avec la mienne qu'un ou deux points seulement ; mais ce sera à eux, car l'agriculture est la plus relative des sciences, à corriger et compléter le résultat de mes expériences par des observations faites dans les circonstances particulières où ils se trouvent.

Ainsi, au point de vue des engrais et amendements, cultivateurs du littoral, c'est sur les engrais marins, bien facilement à ma portée que j'ai dirigé plusieurs de mes essais ; au cultivateur de l'intérieur, à celui en dehors de la zone maritime de diriger les siens sur la chaux, le goémon incinéré, le maërl pulvérisé et sur les engrais chimiques et du commerce, tout en se rendant autant que pos-

sible compte, par une analyse pratique telle que celle que j'ai faite avec les engrais Joulie, de la nature de son terrain, des éléments de fertilité que le sol possède en abondance et de ceux qu'il est nécessaire de lui apporter.

C'est le seul moyen de ne pas marcher à l'aveugle, de lire pour ainsi dire dans sa terre, de voir ce qu'elle demande, de le lui donner de la manière la plus profitable et de ne pas y enfouir inutilement ce qui coûte, et ce dont elle n'a pas besoin.

V^{ie} Paul de CHAMPAGNY.

Séance du Jeudi 9 Septembre

Président: M. LIMON, Conseiller général.

Secrétaire, M. EUGÈNE COUET.

La séance s'ouvre à neuf heures du matin.

M. le Président donne la parole à M. Kersanté dont la conférence annoncée a pour titre: *De l'organisation de la statistique agricole en France.*

Le remarquable travail de M. Kersanté devant être inséré, en entier, à la suite des procès-verbaux, nous nous bornerons à en donner une succincte analyse.

L'importance d'une statistique bien faite n'est contestée par personne. Il est, en effet, de la plus grande utilité pour les particuliers et pour le Gouvernement de connaître les ressources dont ils disposent, soit pour l'achat, soit pour la vente. Mais, pour qu'une statistique rende des services aussi grands, il faut qu'elle soit exacte.

Confiée aux maires, elle ne saurait le devenir, actuellement, malgré toute leur bonne volonté, car ils n'ont pas aujourd'hui les bases sur lesquelles ils puissent s'appuyer.

Des essais ont été tentés par les Comices et les Chambres de commerce; ils ont échoué.

Aujourd'hui, le soin de la statistique est confié aux maires et aux Chambres consultatives d'agriculture, c'est une vraie fiction.

Est-ce-à-dire qu'une statistique sérieuse soit impossible? Non, il n'en est rien.

En Italie, elle s'appuie sur des documents sérieux. En Angleterre, en Allemagne, elle laisse peu à désirer; en Amérique, elle est éclairée et parfaite. En France, les résultats sont malheureusement négatifs; on ne saurait ajouter foi aux renseigne-

ments officiels. Comment faire ? Quel agent charger de remédier à ce mal ? Des économistes avaient pensé que le cadastre donnerait des renseignements, mais le cadastre est absolument insuffisant, quoiqu'il ait son utilité.

Il faut que l'agent de la statistique fasse un résumé exact, sur place. Il faut qu'il établisse un registre, un cadastre de production, à l'instar de l'autre, contenant des colonnes pour chaque article. Ce registre de production serait d'un prix de revient peu élevé. Tous les cinq ans, l'agent municipal chargé du recensement en remplirait les colonnes affectées à la production. Ce serait, au plus, pour la première fois, une dépense de 150 fr. par commune ; ensuite, cela irait seul.

Serait-il nécessaire de recommencer chaque année ? Nullement ; les assolements ne changent pas ; les étendues et le bétail sont à peu près les mêmes d'une année à l'autre ; les bulletins trimestriels renseignent le Gouvernement.

Au moment des récoltes, le maire prend trois exploitations, dans différentes conditions de fertilité ; sur chacune, il prend un are, en détermine la production, et il est renseigné exactement sur les rendements de la commune.

Après cet exposé, écouté avec la plus grande attention par le nombreux public qui assistait à la séance, l'éminent conférencier annonce qu'il va formuler un vœu, mais qu'au préalable, convaincu que la discussion éclaircira toutes les questions, il se met à la disposition de ses auditeurs.

M. Garnier Bodéléac, maire de Quintin, prend la parole. Il est reconnaissant à M. Kersanté des renseignements qu'il vient de lui offrir, mais il ne saurait approuver son système. Il préfère un retour pur et simple à la loi de 1851, aux commissions cantonales. Aux principales époques de l'année, les maires se réunissent au chef-lieu de canton et chacun émettait, en ce qui le concernait, les renseignements recueillis sur les récoltes de sa commune ; le contrôle s'établissait et les résultats donnés par ce système étaient excellents.

M. le Président fait remarquer que, malgré le désaccord apparent entre les opinions exprimées par les deux précédents orateurs, il est un point sur lequel ils se rencontrent : c'est la nécessité d'une base sérieuse d'opération ; ils veulent l'un et l'autre le concours des maires.

M. Ameline de la Briselaine examine les deux systèmes en présence et il n'hésite pas à demander le retour à la loi de 1851. Le système préconisé par l'honorable M. Kersanté aurait, selon lui, plusieurs inconvénients. Ce serait tout d'abord de créer une armée de fonctionnaires qui, pour être payée, nécessiterait une loi de finances. Or, cette loi serait avec raison repoussée par les Chambres. Les fonctionnaires sont du reste assez nombreux en France. D'ailleurs, avoir dans chaque commune un agent payé, un agent capable, serait-ce facile ? L'orateur ne le croit pas. A son avis, il serait même préférable de laisser à l'agriculture elle-même le soin de faire sa propre statistique : elle entend mieux que personne ses véritables intérêts. M. Ameline se propose d'émettre un vœu dans ce sens.

M. le Président prend à ce moment la parole. Il remercie M. Kersanté, en son nom et au nom de l'assemblée, de l'instructive et intéressante conférence qu'il vient de donner ; il pense qu'avant d'entendre le vœu de M. Ameline, l'assemblée désirera se prononcer sur les conclusions de M. Kersanté. En conséquence, il invite celui-ci à les formuler.

Alors, lecture est faite, par M. Kersanté, du vœu suivant :

« Le congrès de l'Association Bretonne, prenant en considération les imperfections qui existent dans le fonctionnement actuel de la statistique agricole, émet le vœu que les pouvoirs publics apportent à ce fonctionnement une attention particulière, et, par le moyen des municipalités, lui donnent une organisation pratique. »

M. le Président met aux voix ce vœu, auquel M. Ameline déclare se rallier, et il est adopté à l'unanimité.

En dernier lieu, sur une proposition formulée par M. de la Rochemacé, le congrès prie la Société des agriculteurs de France de prêter son concours à l'organisation du fonctionnement d'une statistique effective et efficace.

A onze heures, la séance est levée.

Le Secrétaire,

Eugène COURT.

DE L'ORGANISATION

DE LA

STATISTIQUE AGRICOLE EN FRANCE

MESSIEURS,

En prenant la parole pour exposer devant vous les considérations, qu'à l'appel de notre vénéré Directeur général, je me suis chargé d'apporter au congrès, relativement à l'organisation du fonctionnement de la statistique agricole en France, permettez-moi de compter sur votre entière indulgence pour l'aridité d'un sujet qui ne peut être abordé que devant des hommes qui, comme vous, vivent en contact avec le monde agricole, et sont familiarisés avec les *questions* diverses de l'économie rurale.

Vous dirai-je, Messieurs, pourquoi, parmi ces nombreuses questions qui restent éternellement sans solution, je n'ai pas donné la préférence à celle de l'organisation si urgente de l'assistance au pauvre dans les campagnes ? Pourquoi je ne viens pas vous solliciter d'élever la voix auprès des Pouvoirs publics pour que le *pauvre*, digne de compassion et véritablement nécessiteux, ne soit plus la victime quotidienne du *faux pauvre* qui exploite si effrontément au loin la charité publique, et pour

que la mendicité frauduleuse et nomade cesse d'être pour les êtres dégradés un moyen de nourrir leur paresse et leur immoralité ?

C'est que, pour faire cesser définitivement et rigoureusement l'exercice, aujourd'hui toléré, de cette mendicité ambulante, il est indispensable d'organiser l'*assistance locale* du pauvre nécessiteux et connu ; et, qu'en présence des souvenirs récents des tentatives qui ont été faites pour faire entrer la politique dans ce domaine sacré de la charité, il ne paraît pas opportun de poursuivre la réalisation d'une amélioration qui ne peut être efficace qu'autant que les générosités et les élans du cœur pourront se produire librement et que toute liberté sera garantie aux actes et aux sacrifices de la bienfaisance. La main qui s'ouvre pour soulager l'infortune, Messieurs, resterait fermée devant le contrôle ou l'oppression d'autrui.

Dans cette situation, Messieurs, j'ai pensé que la question de la *statistique* agricole pouvait être offerte à vos méditations, et qu'une assemblée d'amis de l'agriculture, vivant au milieu des populations rurales, serait toujours heureuse d'examiner avec soin si, dans toutes les sphères de l'économie agricole, chaque ressort est bien à sa place et si chaque rouage fonctionne d'une manière satisfaisante.

III. La *statistique* agricole, Messieurs, sur laquelle on base des combinaisons gouvernementales de la plus haute importance, n'est pas suffisamment appréciée par l'opinion publique pour les services qu'elle doit *rendre*, qu'elle est censée *rendre*, et, qu'en fait, elle ne *rend* pas, dans l'état imparfait

de son fonctionnement actuel. Et c'est ce caractère d'utilité nationale incontestable, qu'en présence des éventualités de ruine qui menacent l'agriculture française, je voudrais mettre en lumière devant vous.

Qu'est-ce que la statistique en général ?

Si ce n'est pas encore une science, Messieurs, c'est au moins l'art de grouper, chaque année, dans un tableau synoptique, tous les éléments de la production sur laquelle elle opère.

Ainsi, la *statistique agricole*, pour mériter ce nom, doit nous dire, à la fin de chaque année, quelle a été l'étendue du sol cultivé ; quelle a été dans cette culture la part faite au froment, à l'orge, à l'avoine, au seigle, au sarrasin, à la pomme de terre etc. Elle doit nous dire combien, à la moisson, ces divers ensemencements ont produit de ressources, en poids et mesure. Elle doit nous dire le chiffre des productions des cultures arbustives, vignes, pommiers, oliviers, muriers et vers à soie, etc.

Si ses témoignages sont exacts, ou du moins rationnellement très près de la vérité mathématique, les pouvoirs publics ont en elle une base d'appréciation véridique, qui les autorise à conclure, dès le mois de novembre, que les besoins de l'alimentation nationale seront satisfaits par la seule production de l'agriculture française ; ou bien que, les récoltes n'ayant pas réussi, la France aura à demander à l'Etranger l'équivalent d'un déficit qu'ils peuvent apprécier, puisque la même *statistique*, appliquée au calcul de la quantité de vivres nécessaire à chaque habitant, leur a permis de fixer le

chiffre des ressources alimentaires nécessaires pour satisfaire, pendant une année, aux besoins de la population française.

La *statistique agricole*, Messieurs, qui est la branche principale et comme la base de l'économie politique, est donc pour les Gouvernements le flambeau qui les éclaire dans leurs combinaisons et leurs décisions, quelquefois si urgentes, destinées à prévenir les disettes, ou à ménager des débouchés à l'exportation du trop plein de la production. Elle est comme la sentinelle de la *prévoyance* et de la *sécurité*, dans l'ordre si important de l'alimentation du pays. Son rôle est aujourd'hui indispensable pour la bonne gestion des intérêts publics, et son importance est incontestable. Mais c'est à la condition de baser ses données sur la vérité des faits.

Si, en effet, Messieurs, elle donnait comme exacts des renseignements faux, si ses affirmations sur les ressources attendues d'une récolte qu'elle présenterait comme abondante, n'étaient que des fantaisies exagérées et trompeuses, les pouvoirs publics les plus sages, les plus prudents et les plus prévoyants qui les auraient prises pour guides et pour bases de leurs décisions, se trouveraient tout à coup dérouterés dans leurs combinaisons, et leur œuvre, engagée sur ces fictions, devrait être interrompue, au grand préjudice des intérêts publics.

Rappelons-nous toujours, Messieurs, l'affreuse déception de la France après la déclaration de guerre à la Prusse en 1870 ! Tous nos désastres sont dus à cette *déclaration* néfaste de la guerre ; et cette *déclaration* n'est due, elle-même, qu'aux témoignages menteurs d'une *statistique militaire* fausse

et sans contrôles qui nous disait *forts* quand nous étions *faibles*.

Voilà, Messieurs, à quels périls peuvent exposer un pays les *fictions* qui, dans l'ordre gouvernemental, se parent des dehors de la *vérité* ! Et c'est un devoir pour les hommes de cœur, qu'animent les sentiments du pur patriotisme, de plaider, sans relâche, la cause de la lumière dans toutes les sphères de l'activité humaine et de demander aux hommes d'Etat qu'elle y rayonne toujours vivante et pure.

IV. Mais si l'importance, je dirai même la nécessité, du rôle de la *statistique agricole* ne peut être contestée, si depuis un demi-siècle, les pouvoirs publics l'interrogent chaque année, comme un oracle qui doit leur donner les moyens de régler *l'avenir* sur les faits du *présent*, il est naturel de se demander si elle a reçu une organisation pratique qui assure la sincérité et l'utilité de son fonctionnement ?

On se demande quelle foi doit être ajoutée aux tableaux annuels du rendement agricole du sol français, et dont, en leur donnant l'autorité d'un document officiel par sa publication, le gouvernement semble attester l'exactitude, si les éléments qui les composent ne sont que les produits de supputations individuelles ?

Or, il est un fait indéniable et qu'affirmeront tous les hommes sincères qui ont la charge de gérer les affaires municipales, à savoir, qu'il est impossible au maire, agent actuel de la statistique agricole, de répondre autrement que par des *suppositions* dépourvues de vérité, aux demandes statistiques inscrites

dans le tableau que l'administration lui adresse plusieurs fois chaque année.

Comment, en effet, formuler une réponse qui soit rationnellement voisine de la vérité ?

Quand l'administration demande au maire d'accomplir, dans quelques jours, un travail où il doit constater le nombre d'hectares de froment, d'orge, d'avoine, de seigle et de mille autres produits, ensemencés dans sa commune, travail qui demanderait, pour être exact, la visite de toutes les exploitations et plusieurs mois de courses, il se borne à *supputer* avec le cadastre, ce qu'il suppose cultivé en chaque espèce de produits, remplit les colonnes du tableau statistique avec ces données fantaisistes de sa méditation, et transmet ce document au ministère de l'agriculture, qui l'accepte comme exact !

On ne peut, Messieurs, lui faire un reproche de formuler ainsi ses réponses d'une manière purement problématique, puisqu'il ne possède, à la mairie, aucune base sur laquelle il puisse appuyer la confection d'un travail sérieux et qu'il ne peut pas mieux faire.

A l'époque du progrès où nous sommes parvenus, dans toutes les branches du travail national, on reste étonné que cette base n'ait pas encore été cherchée, trouvée et rationnellement établie.

Cependant, Messieurs, tous les gouvernements qui se succèdent si périodiquement en France, et quel que soit leur drapeau, se préoccupent de la *Statistique agricole*. Tous comprennent que son fonctionnement leur est indispensable.

Sous la Restauration, l'ordonnance royale du 28 janvier 1819, et, sous le gouvernement de Louis

Philippe, les ordonnances royales des 29 avril 1831 et 29 octobre 1841 avaient déjà créé des Conseils d'Agriculture, auprès du Ministre, qui centralisaient les faits du progrès agricole. C'est de la nécessité de se renseigner exactement sur ces faits que naquit l'idée des *Comices agricoles* cantonnaux, ces intermédiaires si utiles, placés entre les *populations* rurales et le *Gouvernement*, pour instruire les premières et renseigner l'autre.

L'idée de ces créations, propagée avec ardeur par des hommes de dévouement, de progrès et d'abnégation, dans toutes les parties de la France, comme elle le fut en Bretagne par l'illustre de Lorgeril, ce bienfaiteur du peuple et de l'agriculture, y prit racine et enfanta ces mille associations qui ont poussé l'agriculture française à l'état de développement où nous la voyons aujourd'hui.

En présence de ce mouvement économique, les pouvoirs publics sentirent la nécessité d'en régulariser et favoriser la marche. Et la loi du 20 mars 1851 vint donner à ces comices, aux chambres consultatives et à l'administration de l'agriculture, une organisation légale et pleine d'espérance pour l'avenir, si ses dispositions avaient été mises en pratique. Puis, dans chaque canton, à côté des Comices agricoles, des comités de *statistique* furent institués et commencèrent l'œuvre de leur fonctionnement. Il est incontestable que, s'ils avaient été encouragés et soutenus par les Pouvoirs publics, la marche de ce fonctionnement même les eût conduits à reconnaître promptement l'obligation de donner une *base* rationnelle au travail *statistique* dont ils étaient chargés, et que nous n'aurions point eu à déplo-

rer si longtemps l'indifférence et le découragement qui paralysèrent les efforts des agents de cette *statistique*, condamnés à se débattre dans une impossibilité dont rien ne faisait prévoir la fin.

Aussi les Pouvoirs publics, voyant que les tableaux statistiques de la production agricole qu'ils dressaient sur les rapports défectueux de ces agents et qu'ils publiaient dans le journal officiel, étaient chaque année contredits par les informations de la presse spéciale, crurent-ils faire disparaître cette imperfection grave, en confiant désormais aux Maires des communes et aux chambres consultatives qui existent sur le papier seulement, l'importante mission de recueillir les éléments de cette *statistique*, et de leur imprimer enfin le cachet d'exactitude dont ils avaient manqué jusque-là.

Illusion nouvelle, Messieurs !

En changeant l'agent de l'œuvre statistique, on n'apportait aux méthodes d'opération aucune amélioration, et, comme je l'ai dit, le Maire, désarmé de tous les moyens de sérieuse investigation, a continué un travail de tâtonnement et de suppositions aussi éloigné de la statistique que l'ombre l'est de la lumière.

Et c'est ainsi, Messieurs, que, trop souvent, notre génie légendaire jette dans le mouvement des idées des germes d'ordre et de progrès qui, après les premières flammes de l'enthousiasme, s'éteignent, et laissent dans l'esprit, au lieu des espérances qu'ils avaient fait concevoir, une complète déception.

Ce n'est point ainsi, Messieurs, que l'on procède dans les pays qui ont placé, avec raison, l'industrie de l'agriculture au premier rang du travail national ;

qui la protègent avec une sollicitude paternelle, comme la source de toutes les *forces*, de toutes les *prosperités* de l'Etat, et qui assurent, par des *faits*, et non par des *fiction*s, la marche de son développement. En Italie, le travail de la *statistique agricole* repose sur les documents établis à chaque chef-lieu de commune avec un soin particulier ; en Allemagne, en Angleterre, son fonctionnement est pareillement organisé ; aux Etats-Unis d'Amérique, où le sens pratique des choses est le caractère particulier de l'homme d'Etat, la *statistique* est considérée comme l'une des branches importantes de l'administration publique. Son fonctionnement, bien organisé dans chaque comité, dans chaque Etat, y marche dans la lumière, et y donne des résultats très voisins de la vérité mathématique. Et c'est grâce à ce travail sérieux que le Gouvernement de l'Union peut dire à l'Europe, qu'au 1^{er} janvier de l'année dernière il existait dans les divers Etats dont l'agriculture a pris possession

1° En chevaux	10,938,700
2° En vaches laitières.	11,826,400
3° En bœufs et autres bêtes à cornes.	21,408,000
4° En pores	34,726,100
5° En culture de maïs, <i>acres</i>	51,585,000
6° En culture de froment, <i>acres</i>	32,108,560
7° En avoine, <i>acres</i>	13,176,500

Et c'est à la lumière de ce flambeau que ce Gouvernement apprécie ce qui doit être *conservé* pour la consommation de l'Union, et ce qui peut être *exporté* sans péril.

Nous avons bien, en France, Messieurs, de pareils

documents. Et, en recevant, il y a peu de jours, du Ministère de l'Agriculture, les tableaux officiels de la production de notre travail agricole pour l'année 1879 ; en voyant avec quel soin et quelle méthode parfaite y sont classées nos productions agricoles diverses, par *région* et par *département* ; en *étendue* ensemencée ; en *hectolitres* produits ; en *poids* obtenus ; et qui portent la production du froment à 79,335,866 *hectolitres*, j'ai regretté vivement de ne pouvoir ajouter foi aux affirmations d'un travail dont les éléments ne reposent que sur les données *problématiques* dont je viens de signaler le caractère et le danger.

C'est cette foi, Messieurs, qu'il importe de faire pénétrer dans l'esprit du monde agricole français.

Est-il donc impossible d'obtenir ce résultat ? Est-il impossible de donner en France, à la *statistique agricole*, une organisation qui réponde aux garanties de certitude qu'elle doit *offrir* ?

Quant à moi, Messieurs, je ne le crois pas, et je reste convaincu qu'à cet égard il suffit de : *vouloir pour pouvoir*.

V. Il résulte, en effet, Messieurs, des considérations qui précèdent, que, si la *statistique agricole* ne donne, en France, que des résultats *problématiques*, c'est qu'elle y manque *d'organisation*, de base et de méthode de fonctionnement. Or, cette organisation rationnelle est d'un accomplissement plus facile en France que dans tout autre pays, attendu que notre administration y est servie par des agents pleins de dévouement et de bon vouloir qu'il suffit de mettre en mouvement dans chaque commune, et de diriger pour arriver à un sérieux résultat ; et

pour placer d'une manière permanente, sous la main de l'agent de la *statistique*, une base rationnelle d'informations sur laquelle il puisse appuyer les données de ses rapports périodiques.

Mais comment établir cette base qui doit permettre à cet agent d'accomplir, chaque année, son travail *statistique* sans être dans l'obligation, matériellement inexécutable, de visiter et contrôler, sur leur terrain, toutes les exploitations de la commune.

Beaucoup d'économistes qui gémissent sur l'imperfection et les erreurs de cette statistique, avaient pensé que le cadastre déposé dans chaque mairie pouvait servir comme base suffisante d'appréciation. Mais ils avaient omis de considérer que ce document ne consacre que l'étendue générale, la distinction, et la division du sol communal, mais qu'il est muet sur l'étendue qui en est annuellement soumise aux diverses cultures, sur leur rendement et sur le matériel vivant des exploitations agricoles.

Cependant, si ce cadastre est insuffisant pour atteindre le résultat cherché, il doit être employé comme un auxiliaire important pour l'organisation statistique.

En effet, Messieurs, si l'agent de la *statistique* ne peut, à chaque époque utile de l'année, parcourir et vérifier les cultures de la commune, il est nécessaire qu'il soit établi à la Mairie un document composé de bases culturales exactement recueillies sur les lieux mêmes des exploitations agricoles.

C'est cette création, Messieurs, que je m'attache à faire prévaloir, qui a eu les suffrages de la Société nationale d'agriculture de France, à qui j'en avais soumis l'économie, et qui, par son vote unanime, a

été, dès 1877, renvoyée à Monsieur le Ministre de l'Agriculture, pour être l'objet de l'attention du Gouvernement.

VI. Pour la réaliser, Messieurs, il serait établi à la Mairie, sous le nom de : *Registre-matrice de la production agricole communale*, sur véritable cadastre de la production qui, de même que le cadastre existant de l'étendue et de la division du sol, sert à connaître, instantanément, la contenance et la classe de chaque parcelle, servirait à connaître, sans déplacement, l'étendue des ensemencements de la commune et la part faite à chaque culture différente. Ce registre, qui serait comme le complément et le couronnement du cadastre existant, serait divisé en autant de colonnes qu'il serait nécessaire, conformément à la formule du tableau prescrit par l'administration de l'agriculture et comprendrait un article au nom de chaque exploitation agricole. Tous les éléments de la statistique trouveraient place dans sa division, sous chaque article nominal.

Ce document une fois ouvert, serait-il difficile et surtout dispendieux de le remplir ?

La négative ne me paraît pas douteuse.

Il n'est pas nécessaire, en effet, pour se procurer les éléments qui doivent figurer dans ses colonnes, de faire une visite spéciale de chaque exploitation. Tous les cinq ans, chaque municipalité est dans l'obligation de procéder au recensement spécial et général de la population communale ; l'agent municipal, chargé de cette mission, est tenu de visiter tous les ménages et toutes les familles, pour contrôler, à domicile, l'exactitude de ce recensement.

Or, serait-ce un grand surcroît de travail pour cet agent que de prendre, en même temps, note des éléments statistiques agricoles nécessaires pour remplir les colonnes du *Registre de la production*, où l'étendue exacte des terres labourées, et celles des ensemencements divers seraient inscrites conformément à la réalité pour l'année de cette opération ? où les chiffres exacts aussi des bestiaux de toute espèce seraient inscrits suivant la vérité des faits ?

Evidemment non !

Il y a, au contraire, entre ces deux opérations, une connexité indéniable, qui rend leur simultanéité nécessaire à tous les points de vue : au point de vue des démarches de l'agent, en lui évitant une enquête spéciale, et, au point de vue financier, en diminuant la dépense qui se confond avec celle du recensement, et qu'il suffirait d'augmenter légèrement.

Et comme il est constaté, par les précédents, que, pour opérer le recensement de 3000 habitants, la dépense ne dépasse pas une *centaine de francs*, la charge financière des deux opérations, pour une pareille commune, ne peut pas excéder 140 fr.

Cette double opération, en effet, ayant comme auxiliaire et comme point de départ la *minute* du précédent recensement où se trouvent inscrits déjà les noms et les domiciles des habitants et la *minute* du cadastre où sont inscrits toutes les parcelles de terre et leurs possesseurs, ne peut être ni longue, ni difficile. Et l'agent, rentré à la mairie, nanti des éléments statistiques, y régularise ce cadastre de la *production*, et dote ainsi la commune de cet important et nouveau document.

VII. Voilà bien, Messieurs, l'agent de la statis-

tique agricole communale, armé des données véridiques et complètes pour formuler ses réponses aux demandes gouvernementales.

Mais, objectent encore ceux qui, sur le ciel des innovations, ne voudraient plus voir aucun nuage, quand ce cadastre de la production sera créé et régularisé à la mairie, ce sera parfait pour l'année de cette création ; et après ?

Ne sera-t-il pas nécessaire de recommencer chaque année suivante, la même opération, et de modifier le *registre statistique* suivant les faits nouveaux ?

Cette objection, Messieurs, paraît, à première vue, très sérieuse : car si, chaque année, une visite de toutes les exploitations était nécessaire, elle ne serait pas faite, et les ténèbres qui enveloppent aujourd'hui le travail statistique se perpétueraient.

Heureusement, Messieurs, il n'en serait pas ainsi.

En effet, Messieurs, il est dans l'ordre des exploitations agricoles un point que tout le monde admet comme incontestable : c'est que, quand le cultivateur a une fois fixé sur son exploitation la *rotation* de son assolement, cette rotation reste presque immuable pendant un espace de plus de *cinq années* après lequel reviendra périodiquement l'opération du recensement *populaire* et *statistique*. Or, si dans sa rotation culturale l'exploitant a consacré un *quart* de sa terre au froment, un *sixième* à l'orge, un *dixième* à l'avoine, par exemple, on peut compter sans être démenti par les faits que, pendant les années qui suivront l'opération de la statistique jusqu'au retour du nouveau recensement, l'étendue constatée sous chaque ensemencement, lors de la création du *registre-matrice*,

ne subira pas de modification appréciable, et que ce registre devra être considéré pendant au moins cinq années comme un tableau toujours fidèle des étendues consacrées dans la commune à chaque culture différente. Si, dans une exploitation, on a une année ensemencé, *en moins*, cinquante ares de froment, on les aura ensemencés *en plus* sur une autre, et les contenances portées au registre pourront être offertes à toute réquisition comme étant très près de la vérité mathématique. Il en est ainsi pour le bétail.

Après cinq années révolues pendant lesquelles l'agent de la statistique n'aura été soumis à aucun déplacement pour la statistique, il contrôlera, pendant sa tournée du recensement obligatoire, les éléments de cette *statistique*; opérera sur le *registre-matrice* les modifications constatées par son inspection, et tiendra ainsi ce *cadastre de la production* au niveau de l'exactitude culturale de la commune.

Ayant sous la main cet important document, ce *plan parcellaire* de toutes les cultures communales, s'il est appelé, comme il arrive chaque jour, *subitement*, à renseigner le Gouvernement sur l'*étendue* et la *situation* de ces cultures, il sera en mesure, après avoir examiné l'aspect des ensemencements, de formuler, sur ces deux demandes, des réponses rationnellement exactes, sans aucun déplacement. Et il ne sera plus condamné, faute de boussole et de lumière, à l'humiliante alternative qui l'étreint aujourd'hui, « ou de ne *rien* répondre » aux questions de l'autorité, ou bien d'y faire des « réponses qu'il sait n'être pas *sérieuses*. »

VIII. Mais le Gouvernement, Messieurs, pour la bonne et prudente gestion des affaires publiques, n'a pas seulement besoin de connaître, pendant le cours de l'année, l'*étendue* et la *situation* de bonne ou de mauvaise venue des *ensemencements*, il faut encore qu'à l'époque des moissons il soit renseigné sur leur rendement en *poids* et en *mesure*.

Cette constatation, Messieurs, que le cadastre de la production ne pourra donner, imposera à l'agent de la statistique un petit effort annuel et quelques démarches qui n'ont rien d'effrayant.

Le Maire de chaque commune est parfaitement au courant, tant au moyen du classement des terres inscrit au cadastre actuel, que par ses propres appréciations, de la puissance de production des différentes contrées de sa commune.

Or, pour obtenir la constatation demandée, il lui suffira de choisir trois exploitations agricoles : 1° L'une dans la *meilleure* région ; 2° la seconde dans la région *intermédiaire* ; 3° et la troisième dans la région la plus *inférieure*. Sur chaque exploitation il fera *couper*, *battre*, *métayer*, *mesurer* et *peser* devant lui un *are* de chaque céréale pris dans la partie moyenne de l'ensemencement ; il fera *récolter*, *mesurer* et *peser* devant lui le produit d'un *are* de tubercules ; il procédera de cette façon pour tous les ensemencements non prévus ici, et il arrivera promptement à donner ainsi aux Pouvoirs publics, en prenant pour base l'étendue des cultures constatées sur le *registre matricule* de la production, le rendement des produits du sol, pour sa commune, avec une exactitude très proche de la vérité mathématique.

Ce travail de *vérification* et de *contrôle*, qui obligera l'agent de la statistique à un déplacement de quelques heures pendant quelques jours seulement, sera au moins un travail sérieux dont le résultat le plus précieux sera de donner à la *statistique agricole* de France un caractère de vérité basé sur une organisation rationnelle et d'amener l'opinion publique à ajouter foi désormais à ses affirmations, et à ne plus rencontrer devant ses regards le spectacle de deux économistes éminents qui, dissertant sur la statistique de la race chevaline en France, différaient dans leurs affirmations de 50,000 têtes !

IX. Je me résume, Messieurs, en répétant que la *statistique agricole* est, dans un Etat, d'une *nécessité absolue*; que, jusqu'à ce jour, elle n'a fonctionné en France qu'en *aveugle* et à l'état de perpétuel *tâtonnement*; que ses affirmations n'ont été que des erreurs cachées sous les dehors de la vérité, et que c'est un devoir gouvernemental de faire disparaître de cette branche de la science économique l'ombre et les fictions qui arrêtent son développement et son fonctionnement.

Il est, Messieurs, une dernière objection que j'ai entendu élever contre toute innovation dans l'ordre de l'économie rurale et notamment contre celle dont je plaide la cause. C'est que les populations agricoles, écrasées sous le poids des impôts que supporte l'agriculture, ne voient dans les enquêtes qui sont faites auprès d'elles que des menaces de contributions nouvelles, et se refusent à dire la vérité sur leurs exploitations.

Cette objection, Messieurs, est sans valeur.

Les populations sont aujourd'hui suffisamment éclairées pour comprendre les explications franches du Maire de la commune et pour y ajouter foi pleine et entière. Elles savent qu'il a le même intérêt qu'elles à ne pas voir augmenter les impôts, et les déclarations qu'il leur fera sur le but utile de la *statistique agricole* seront parfaitement accueillies par elle. La même objection aurait été formulée avec ardeur lorsqu'il s'est agi de la *statistique spéciale des chevaux* au point de vue militaire, et nous sommes chaque année témoins que l'opération s'accomplit régulièrement, et n'est point paralysée par cette crainte chimérique.

Il faut beaucoup d'efforts et de persévérance, Messieurs, pour arracher de l'ornière de la routine le char du progrès, quand il s'agit des questions arides de l'économie agricole. Les esprits les plus éclairés, les aptitudes les plus compétentes, entraînés et séduits par les mirages de la politique ou des spéculations périlleuses, ne s'y arrêtent plus. Et c'est pour cela qu'en France des améliorations commandées par un intérêt social de premier ordre sont si longtemps différées.

C'est aux associations agricoles à donner l'exemple d'une résistance virile contre ce courant, et c'est à nous, Messieurs, dans la question spéciale qui nous occupe, attendu que le recensement de la population doit avoir lieu en 1881, à élever la voix auprès des Pouvoirs publics pour obtenir que l'opération de l'organisation de la *statistique agricole* soit liée l'année prochaine à l'opération de ce recensement.

RAPPORT

SUR

LE CONCOURS DES ANIMAUX REPRODUCTEURS DE L'ESPÈCE BOVINE

(2^{me} et 3^{me} Catégories)

Race Bretonne. — Croisements Durham ou autres

La commission chargée de décerner les prix aux animaux reproducteurs de l'espèce bovine pour la 2^e et la 3^e catégories était composée de MM. Kersanté, Ludovic de Cuverville et Gustave Fraval.

M. Kersanté a été nommé président de la commission ; M. Fraval rapporteur.

La commission s'est réunie le jeudi 9 septembre à midi pour l'examen des animaux réunis sur le champ de foire de Quintin.

L'Exposition des animaux de race bretonne comptait 35 sujets, 10 mâles et 25 femelles.

Les taureaux présentés laissaient beaucoup à désirer ; un seul exposant, M. Le Floch, Louis, avait amené un animal méritant d'être signalé. C'était un taureau de la petite race bretonne blanche et noire, marqué d'un fort bel écusson et présentant à un haut degré les qualités que l'on recherche dans ces animaux.

SESSION DE QUINTIN

63

Les femelles offraient un ensemble très satisfaisant et il n'a pas été difficile à la commission de trouver parmi elles cinq animaux fort dignes de recevoir les prix offerts par l'Association Bretonne.

Dans la troisième catégorie (Croisements Durham ou autres) le nombre des animaux présentés était de 24 : 8 mâles et 16 femelles.

La plupart des croisements étaient des croisements Durham, et des croisements très bien réussis pour le plus grand nombre.

Le taureau, auquel la commission a attribué le premier prix, n'eût certainement point été déplacé dans un concours de Darhams purs.

Les femelles, dont le nombre était relativement considérable, présentaient également quelques animaux très remarquables. La commission a cru devoir ajouter une mention honorable aux trois prix dont elle pouvait disposer.

Voici la liste des prix accordés par la commission

DEUXIÈME CATÉGORIE (Race bretonne)

MALES

1. Prix, Le Floch, Louis.
2. id., Bannier, Jean.
3. id., Morvan, Théodore.
4. id., Brouté, Pierre.

FEMELLES

1. Prix, Veuve Mesléard.
2. id., Brouté, Pierre.
3. id., Marhin, Mathurin.
4. id., Durand, Joseph.
5. id., Le Floch, Louis.

TROISIÈME CATÉGORIE (Croisements Durham ou autres).

MALES

1. Prix, Gastinel, Arsène.
2. id., Henry, Pierre.
3. id., Grimel, Jean.

FEMELLES

1. Prix, Henry, Pierre.
2. id., Gastinel, Arsène.
3. id., De Champagny.

Mention honorable: Veuve Mesléart.

G. FRAVAL.

RAPPORT

DE LA

COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER LES ANIMAUX

DE LA 1^{re} ET DE LA 4^{me} CATÉGORIES

de l'Espèce Bovine, et l'Espèce Porcine

La commission composée de MM. de Kérigant, Président, de Quénétain, de la Blinaye et de Quélen a décerné les prix ainsi qu'il suit :

PREMIÈRE CATÉGORIE (Durham pur)

MALES

1. Prix, V^{te} de Champagny.
 2. id., Henri, Pierre.
 3. id., Legall, Jean Charles.
- Mention honorable, Legall, Jean Charles.

FEMELLES

1. Prix, Gastinel, Arsène.
 2. id., Legall, Jean Charles.
 3. id., De Châteaueux.
 4. id., V^{te} de Champagny.
- Mention honorable, Legall, Jean Charles.

Agr.

QUATRIÈME CATÉGORIE (Races laitières diverses).**MALES**

1. Prix, Marhin, Mathurin.
2. id., Veuve Gauvin.

FEMELLES

1. Prix, Henri, Pierre.
2. id., Gastinel, Arsène.
3. id., Thomas, J. B.
4. id., Veuve Mesléard.

ESPÈCE PORCINE**PREMIÈRE CATÉGORIE****MALES**

1. Prix, Hervé, Jean Louis.
2. id., Robiat.
3. id., Limon.

FEMELLES

1. Prix, Legall, Jean Charles.
2. id., Limon.
3. id., Veuve Mesléart.
4. id., Robiat.

DEUXIÈME CATÉGORIE**MALES**

Néant.

FEMELLES

Prix unique, M. de Châteaueux.

Les taureaux de race Durham et les vaches de la dite race sont tous pour ainsi dire de premier choix. Il est heureux que le nombre fixé de prix ait permis d'en primer une grande partie.

Un nombre plus considérable de bestiaux ont été présentés dans les races diverses laitières. L'exhibition n'en n'a pas été aussi remarquable, sauf deux vaches exceptionnelles.

Signé : DE KÉRIGANT.

DE QUÉNÉTAIN.

DE QUÉLEN.

DE LA BELINAYE.

Procès-verbal de la Séance publique du soir

Jeudi 9 Septembre

Président: M. le Vicomte DE BÉLIZAL.

Secrétaire, M. BAHEZRE DE LANLAY.

C'est la première fois que la section d'agriculture se réunit en séance publique du soir, à l'heure habituellement réservée à nos collègues de l'archéologie. En prévision d'une plus grande affluence d'auditeurs, la municipalité de Quintin, dont la bienveillance et la bonne volonté ne se sont jamais démenties, nous a ouvert les portes de la halle aux grains, plus spacieuse que le local ordinaire des conférences; une foule considérable se presse aussitôt dans la salle qui devient trop petite pour pouvoir contenir tous les spectateurs; et c'est devant le public le plus nombreux qui ait jusqu'ici suivi nos séances que M. le vicomte de Bélizal, député, président du congrès, monte au fauteuil de la présidence, entouré de M. le maire de Quintin, M. le curé de Quintin et M. le comte de Quénétaïn.

La parole est donnée à M. de la Rochemacé.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire *in extenso* cette brillante improvisation, pleine de verve et d'intérêt, et de n'en donner ici qu'une pâle et succincte analyse.

M. de la Rochemacé,

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je viens, à l'appel du très respectable et très respecté directeur de l'Association Bretonne, M. Rieffel, défendre ici les intérêts de l'agriculture

nationale, la fortune publique, la prospérité de notre pays. Me plaçant à un autre point de vue que mes devanciers, je ne veux en être ni le plagiaire, ni le critique: c'est à vos intelligences que je m'adresse; au bon sens que je parle; à la logique enfin à qui, en dépit de toute routine, doit rester et restera toujours le dernier mot.

Sous l'empire de l'ancienne législation, dite protectionniste, de 1845 à 1852, le solde différentiel était au profit des exportations. De 177,000,000 de francs il s'élevait, de 1853 à 1860, à 207,000,000. Or, huit ans plus tard, les populations agricoles avaient perdu 558,000,000 par an. En 1860, quel intérêt y avait-il donc à faire ces traités? A qui profitaient-ils, sinon à l'Angleterre? Consultons l'histoire; nous avons payé assez cher pour en avoir le droit, et voyons comment ce traité de 1860 a été conclu.

L'Empire venait de s'annexer Nice et la Savoie, mais cette pseudo-conquête d'une contrée fort pittoresque à coup sûr, mais non moins pauvre, avait déplu à l'Angleterre, dont le mécontentement nous créait une situation périlleuse en cas de soulèvement; comment faire? Un anglais, très intelligent, très patriote, mais funeste à la France, sans avoir le moindre titre d'ambassadeur ou de ministre, mais autorisé sous main par son pays, vint proposer un traité de commerce qui, pour compensation de la reconnaissance de notre souveraineté sur les rochers, les neiges, les lacs et les sapins de la Savoie, livra sans réserves conditionnelles, aux mains de l'Angleterre, le marché français. Le 23 janvier au soir, Cobden, Rouher et Michel

Chevalier rédigèrent ce traité fatal, que les négociateurs français se sont vantés, pour mieux garder le secret de cette œuvre de ténèbres, d'avoir fait recopier dans la nuit par leurs femmes. Le lendemain, il y avait un fait accompli, l'Empereur avait signé, la France était liée pour dix ans et l'Angleterre ne l'était pas. L'article VII porte en effet :

ARTICLE VII. — « Toutefois, les droits à l'importation pourront être *augmentés* des sommes qui représentent les frais occasionnés aux producteurs *britanniques* par le système de l'Accise. » (Autrement dit l'impôt anglais).

Et pour prôner les intérêts anglais on trouve des Français qui ne rougissent pas de recevoir l'argent de Cobden-Club ! Une ligue a été créée par M. d'Eichtal pour soutenir la Liberté commerciale, c'est-à-dire pour duper les Français ! Des fonds sont mis par Cobden-Club à la disposition de ceux qui osent soutenir en France, contre la France, les intérêts anglais ! Pouvons-nous assez flétrir des Français qui vivent aux frais des anglais, voyagent pour eux, font des conférences payées par eux, au détriment de leur patrie !... Mais s'il était avantageux, ce traité de 1860, pourquoi pour le conclure s'entourer de tant de mystères ? Hélas ! la statistique officielle, donnant la balance annuelle entre les exportations et les importations, accuse sous l'action de ce traité, *au profit de l'étranger*, une différence d'un milliard.

M. Kersanté vous a exposé avec talent et lucidité que les blés américains, préférables aux nôtres, coûtent meilleur marché ; les cultivateurs améri-

cains ont toute facilité pour produire à meilleur compte ; les terres leur sont à peu près gratuitement concédées ; ils n'ont qu'un impôt foncier fort léger à payer ; aucun engrais à acheter. Il faut donc nous défendre, et, comme dans un duel, il ne suffit pas ici de parer, il faut aussi riposter. Défendons-nous donc légalement nous-mêmes, puisqu'on nous abandonne. Si l'on nous pille, montrons au moins que nous ne sommes pas dupés, mais volés.

Avant tout, PAS DE TRAITÉ DE COMMERCE qui engage pour longtemps le pays. — Que le Pouvoir LÉGISLATIF SEUL donne à la France des *Tarifs remaniables* ayant pour base l'ÉGALITÉ de droit devant la loi et devant l'impôt ; que les *intérêts de l'agriculture et de l'industrie* soient enfin placés, dans ces tarifs, sur un pied d'ÉGALITÉ COMPLÈTE. — Que notre Gouvernement fasse payer aux étrangers sur les produits importés par eux des droits absolument égaux aux impôts qu'il demande aux produits similaires de nos nationaux et cesse enfin d'accepter la tutelle de ces fameux défenseurs de la liberté commerciale qui la demandent pour les autres et la repoussent pour eux, témoins : M. Ménier, pour ses cacaos (1), et la Chambre de commerce du Havre avec le droit de prime. — Je réclame en un mot, sur le blé, matière première du pain quotidien, l'équivalent à l'importation de ce que cette denrée coûte d'impôts divers dans les mains des producteurs, et je revendique IPSO FACTO

(1) Discours de M. Méline à la Chambre des Députés.

l'égalité devant la loi de l'étranger et du producteur français.

L'orateur continue en expliquant par quels artifices oratoires M. Rouher prétendit démontrer, le 10 mars 1866, que le blé étranger payait autant que le blé français.

« Le tout puissant ministre accusait 122 millions d'impôts directs afférents à la terre arable, déduction faite de toute autre culture.

Pour connaître le nombre d'hectolitres sur lequel il raisonnait, il suffisait donc de diviser 122 millions de francs par 34 centimes (expression, suivant lui, de l'impôt afférent à chaque hectolitre de blé), ce qui donne 358,823,529 comme nombre exprimant celui des hectolitres de blé d'une récolte moyenne en France. En prenant comme base de calcul la surface cultivable multipliée par le produit culturel statistique, c'est-à-dire 27,740,000 hectares \times 14 hectolitres 29, on trouve 396 millions d'hectolitres assignés à la moyenne d'une récolte française : c'est pantagruélique !

Si l'on avait tenu, en 1866, à trouver le chiffre exact des charges qui pèsent sur la production, aux 122 millions d'impôts directs des terres arables il fallait adjoindre une somme égale pour les droits de mutation et diviser 244 millions de francs par 82 millions d'hectolitres (1) ; car 15 millions d'hectolitres ne sortent de la terre chaque année que pour y rentrer deux mois après sous forme de semence ; 244 millions de francs de charges natio-

(1) $82 + 15 = 97$ millions, récolte moyenne d'après la plupart des économistes.

nales, divisés par 82 millions d'hectolitres de blé récolté, assignent à ceux-ci une quote-part fractionnaire de fr. 2,97 dans les impôts et droits de mutation.

Or, le droit à l'importation du quintal métrique, souvent annulé par l'acquit à caution, était de 0 fr. 50, plus le décime de guerre, total 0 fr. 60 pour l'étranger.

Le blé français payant en chiffres ronds 3 francs d'impôts divers, son quintal métrique payait 4 francs.

60 centimes sont à très peu de chose près, le septième de 4 francs.

Donc le blé étranger, qui emprunte ou qui encombre notre marché, ne paie que le SEPTIÈME des charges acquittées par le produit similaire national. »

L'orateur répond ensuite à une objection aussi fausse que malveillante : Vous êtes des marquis de Paincher ! Vous voulez élever le prix des denrées alimentaires !

« Cela ne serait pas ; mais quand cela serait ? L'agriculture n'est-elle pas une industrie comme une autre ? De quel droit imposerait-on à 20 millions de cultivateurs l'obligation de produire à perte, au profit de l'étranger ? N'a-t-on pas promulgué en France l'abolition de tout privilège ? Et, si vous ruinez les campagnes, qui donc en profitera ? Quand les cultivateurs ne produisent plus, ils ne viennent plus acheter à la ville, et le commerce s'en ressent. Tout se tient ici-bas : si la masse de cultivateurs souffre, le reste ne peut prospérer ; l'ouvrier industriel n'est pas indépendant de l'ouvrier agricole. Mais que préfère-t-il, après tout ? Le chômage et le pain à bon marché ; ou le travail abondant, le

salairé facile, et le pain à quelques centimes de plus ? — La réponse ne me semble pas douteuse.

Mais il est faux de dire que nous ferons renchérir la vie. Le blé français à vil prix ne fait pas le pain à bon marché en France. Voilà vingt ans que les fameux traités dont nous demandons la dénonciation sont en vigueur : la vie est-elle à meilleur marché qu'alors ?

En aucun pays la vie n'est aussi dispendieuse que dans la libre-échangiste Angleterre, où l'on ne connaît pas de droits de douane ; et c'est aux Etats-Unis au contraire, pays protectionniste par excellence, où les droits atteignent pour certains produits 70 à 80 pour cent de leur valeur, où les blés français paient 2 fr. 80 l'hectolitre lorsque le blé américain entre chez nous moyennant 0 fr. 45, c'est aux Etats-Unis que la vie est à meilleur marché ; et c'est à l'aide de ces tarifs qu'ils sont en voie de payer presque toutes leurs dettes, environ dix milliards.

M. Pouyer-Quertier, dans l'un de ses discours, nous a montré un canton de la Silésie, limitrophe des frontières Russes, inondé d'importations à vil prix, dans lequel le pain est tombé à dix centimes le demi-kilo, et dont la population mourrait de faim sans les secours financiers de l'Empire d'Allemagne..... parce que toute culture cessant d'être rémunératrice, les terres restent en friche, et par suite la main d'œuvre de toute nature a fait défaut aux classes laborieuses.

Pour nous, ce n'est pas tant la quantité importée, que la quantité *importable* qui menace notre récolte. On sait qu'il y a à New-Yorck 20 millions d'hecto-

litres disponibles, et le général Grant a pu dire que dans 50 ans l'Amérique en aura 500 millions prêts à nous inonder et à invalider la vente de nos blés nationaux.

Ce qui est vrai, c'est que l'intermédiaire, l'introducteur, paierait seul les droits *ad valorem* sur le blé ; c'est que le blé baisserait en Amérique de 2 francs s'il montait d'un franc en France, et que l'équilibre ne tarderait pas à s'établir suivant la théorie très applicable ici des deux vases communiquant.

Pour conclure, j'affirme qu'il est temps d'arriver à une solution, et qu'on ne peut rester dans la situation actuelle : c'est une question de vie ou de mort.

Comment nous défendre loyalement et légalement ? Nous avons reconnu l'inutilité des pétitions au Sénat et à la Chambre des députés qui renferme trop peu d'agriculteurs. Restent trois moyens :

1° Augmentez vos produits ; améliorez vos récoltes ; unissez-vous dans une sorte d'assurance contre les intempéries des saisons, dont je donnerai demain la formule professionnelle.

2° Pourquoi ne pas fonder avec M. le baron de Lareinty ou M. Pouyer-Quertier une ligue pour la défense des intérêts français, comme il y en a une, dite de la liberté commerciale, fondée par M. d'Eichthal pour soutenir en France les intérêts de l'étranger ? Puisqu'il y a des *lois existantes*, sachons, nous aussi, nous en servir.

3° Le troisième moyen est le plus grave ; c'est l'*ultima ratio*, dont le seul avantage est de constater juridiquement la légitimité des plaintes de l'agriculture : c'est le refus *légal* de l'impôt, lorsque le revenu

ne nous est pas payé. Car il ne faut pas oublier que si les droits de mutation se paient sur le capital, c'est sur le revenu que doit se payer l'impôt.

J'ai l'honneur de soumettre à votre approbation le vœu suivant qui résume les idées que je viens d'exposer :

« Les agriculteurs et membres de l'Association Bretonne, réunis à Quintin (Côtes-du-Nord) le 9 septembre 1880,

« Considérant,

» Que l'égalité devant la loi et devant l'impôt est la base fondamentale du droit public français ;

» Que nul, sur le sol français, n'a droit au privilège d'exemption de cette loi votée le 4 août 1789 par l'Assemblée Constituante sur la proposition de M. le Marquis de Noailles ;

» Que l'industrie agricole est une industrie comme une autre, et qu'elle a droit au même traitement que toute autre, puisqu'elle exploite non des produits étrangers importés à prix d'argent, mais le sol même de la patrie, et qu'elle est celle de la grande majorité de la nation (25 millions d'âmes sur 33 millions) ;

» Que les produits agricoles ont droit au même traitement que ceux des autres industries françaises ;

» Les dits agriculteurs réclament énergiquement et avec une infatigable insistance du Pouvoir Exécutif :

» 1° La dénonciation des Traités de commerce, puisque depuis l'application de ceux-ci le chiffre des importations dépasse, dans une proportion constante, croissante et formidable celui des expor-

» tations; que, dans peu d'années, il aura atteint au profit de l'étranger une quotité égale à celle comptée à la Prusse pour la rançon de la France.

» 2° L'établissement d'un tarif de douanes, toujours modifiable législativement, mais frappant les produits étrangers de droits qui représentent les frais occasionnés aux producteurs français par le système de l'impôt (en Angleterre, l'Accise); clause formelle et textuelle de l'Art. VII du traité du 23 janvier 1860 (dit du libre échange), mais insérée par les anglais seuls au profit exclusif de leurs nationaux sans réciprocité citée pour les nôtres ;

» 3° Un droit minimum de 15 0/0 *ad valorem*, comme les autres industries, sur les produits agricoles similaires importés par l'étranger : ce droit constituant un tarif compensateur, non pas des prix différentiels de revient (laissés à l'initiative de chacun), mais de la dîme prélevée par l'Etat, sous forme de contributions foncières, sans distinction de bonne ou mauvaise récolte ;

» Ils chargent le Président de ladite assemblée de présenter respectueusement ces vœux à la commission spéciale du Sénat pour les Tarifs de douanes. »

M. le Président. — Je suis persuadé d'être l'interprète de cette assemblée en remerciant M. de la Rochemacé d'avoir plaidé la cause de l'agriculture nationale et bretonne. Si ses vœux sont entendus, les sueurs que nos braves cultivateurs répandent sur nos sillons seront plus fécondes. Je mets aux voix les conclusions de M. de la Rochemacé.

L'Association Bretonne, à l'unanimité, émet le vœu ci-dessus.

La séance est levée.

Le secrétaire,

BAHEZRE DE LANLAY.

Séance du Vendredi 10 Septembre

Président : M. le V^{te} DE CHAMPAGNY.

Secrétaire : M. le V^{te} Charles DE LORGERIL.

Ordre du jour : Application de la météorologie à l'agriculture, conférence par M. de la Rochemacé, membre de la Société des Agriculteurs de France, de l'Association Bretonne, etc., etc..

La séance est ouverte à 9 heures 30 du matin.

M. de la Rochemacé a la parole.

« Messieurs,

» Je vous ai promis à la conférence d'hier, une
» sorte d'assurance professionnelle contre les effets
» nuisibles des intempéries des saisons. Je tiens
» ma promesse en vous faisant part de mes études sur la météorologie appliquée à l'agriculture.

» Je suis un novateur, messieurs, et comme tel,
» je remercie le congrès de l'Association Bretonne
» de l'esprit libéral dont il fait preuve dans la
» discussion de faits nouveaux contraires à des
» idées reçues jusqu'à ce jour, et de nature, s'ils
» sont admis, à modifier profondément les bases
» de la science agricole, classique et officielle. »

— L'honorable orateur a constaté maintes fois avec regret que l'absence de parti-pris, la liberté d'examen laissée à l'observation de certains faits scientifiques se rencontre trop rarement dans la pratique des Sociétés savantes.

I. Sully le grand fondateur de l'agronomie française disait : « LABOURAGE, PASTOURAGE, sont les deux mamelles dont la France est alimentée, les vrais trésors et mines du Pérou. »

Par l'agriculture nationale et sans recourir à l'argent de l'étranger, la France sous son administration, paye 332 millions de dettes ; ce qui équivaut bien à 1,500 millions d'aujourd'hui.

Il remît aux contribuables 20 millions d'arriéré ;
Les dégrèva de 6 millions d'impôts :

Et forma en plus à la Bastille, une réserve de 17 millions.

L'agriculture française, il est vrai, était alors protégée contre l'étranger ; mais le roi était « LE PÈRE DU PEUPLE ; » aujourd'hui nous ne saurions être aussi exigeants envers le pouvoir anonyme qui régit nos intérêts ; nous ne demandons plus la protection des temps passés ; nous réclamons seulement en face de l'étranger, l'égalité devant la loi, l'égalité devant l'impôt.

Un collaborateur de Sully dans la grande œuvre de la création de notre richesse nationale par l'agriculture, Ollivier de Serres, après 40 années d'observations, nous donna dans son « Théâtre d'Agriculture » la théorie rationnelle des prairies artificielles et naturelles, celle des assolements.

A Daubenton nous dûmes la richesse dont plusieurs de nos plus pauvres régions trouvèrent le secret dans l'élevage des moutons et la production des laines.

Richesse évanouie depuis que les laines d'Australie ont envahi sans droits d'aucune sorte nos marchés français.

Jussieu nous initie à la connaissance du régime végétal.

En 1820, Mathieu de Dombasle nous donne l'outillage agricole.

En 1830, M. Ferdinand Favre, maire de Nantes, simple observateur et non pas chimiste, nous révèle le fructueux emploi du noir de raffinerie, dit « noir animal » et par là même l'efficacité culturale des phosphates de chaux.

Plus récemment, M. de Mollon, après 20 ans de lutttes, fait prévaloir chez nous et en Europe, l'emploi des phosphates fossiles.

M. Boussingault a livré aux agriculteurs ses recherches sur la chimie agricole.

M. Hervé-Mangon, par ses magnifiques travaux sur l'analyse des eaux de dérivation, a montré l'immense préjudice causé à la nation par les débordements toujours croissants de nos fleuves.

Enfin MM. Marié-Davy, Georges-Villes sont des novateurs. On a pu les persécuter, mais ce sont d'infatigables chercheurs, et leurs efforts sont aujourd'hui couronnés d'un légitime succès.

II. Ainsi, nous possédons la science agricole, l'outillage, la connaissance de la nutrition des plantes, la connaissance des assolements.

Et chaque année, les mêmes hommes, munis des mêmes attelages, sur le même sol, avec mêmes engrais et même somme de dépense, arrivent à des résultats de produit variant du simple au double.

D'où viennent les bonnes et les mauvaises récoltes ?

130 ou 65 millions d'hectolitres de blé pour l'ensemble de notre pays ?....

Dans une période décennale, nous obtenons environ deux bonnes récoltes en céréales, trois moyennes, une mauvaise, les autres demeurant au-dessous de la moyenne.

Il existe donc d'autres facteurs, d'autres coefficients que ceux des théories des assolements, de l'outillage et de la chimie agricole.

Ces coefficients, quels sont-ils ? Sinon les conditions météorologiques, *alias* les saisons favorables ou défavorables.

De quels éléments sont-elles donc constituées, ces saisons ? Quelle quotité d'eau pluviale est la leur ? Qui le sait en agriculture ; et pourtant ce facteur négligé, inconnu, compte pour 50 % dans nos chances annuelles de succès.

« Mes études, dit M. de la Rochemacé, datent de 1850. Depuis lors, je les poursuis d'année en année. »

L'honorable orateur opère par 47° 23' 45" de latitude nord ; 3° 38' 10" long. O. de Paris. Le sol de son domaine est argilo-calcaire-siliceux ; l'étendue de son « *laboratoire expérimental agricole* » est de 400 hectares et plus, à 80 kilomètres de la mer et par 30 mètres d'altitude absolue.

Il résulte de la position indiquée ci-dessus et de persévérantes observations, que les moyennes

observées chez lui dans l'ensemble répondent à peu près aux moyennes générales de la France.

III. Parmi ces historiographes de l'Asie qui gravaient sur la pierre les triomphes de leurs règnes, Assar-Haddon, roi de Ninive, 707 ans avant Jésus-Christ, inscrivait dans ses fastes les paroles ci-après :

« J'ai su conduire les eaux et porter partout la fertilité. »

C'est cette science, qui n'est donc pas nouvelle, mais qui peut être renouvelée, que nous appellerons l'HYDRAGOGIE, en ressuscitant un mot qui dénotait dans la Grèce antique les mêmes connaissances que dans l'empire d'Assyrie.

Ici l'auteur remet à chaque membre présent des cartes imprimées à cet effet et portant les observations ci-dessous dont il donne lecture :

DÉTERMINANTE UDOMÉTRIQUE

MOYENNE DE LA VÉGÉTATION DES GRAMINÉES — EN 8 MOIS
(DU 1^{er} NOVEMBRE AU 1^{er} JUILLET)

**3,977 litres d'eau pluviale par kilogramme
de foin sec.**

Par 47° 23' 45" Latitude Nord et 3° 38' 10" Longitude O de Paris.
80 kilomètres de la mer et 30 mètres d'altitude absolue :
sol argilo calcaire siliceux.

EVALUATION EN VOLUME DU MILLIMÈTRE UDOMÉTRIQUE

L'hectare est un rectangle de 100 mètres de côté, 10,000 mètres superficiels ; s'il est couvert d'une couche d'eau d'un mètre de hauteur, celle-ci aura pour volume 10,000 mètres cubes : or, le millimètre étant la millième partie du mètre, la millième partie de dix mille mètres est dix mètres : ce qui revient à dire que le millimètre udométrique vaut dix mètres cubes à l'hectare.

CONGRÈS BRETON 1880.

F. DE LA ROCHEMACÉ.

DÉTERMINANTE UDOMÉTRIQUE

DE LA

RÉDUCTION DE LA RÉCOLTE MAXIMA EN BLÉ

**Au delà de 356 millimètres udométriques en
3 mois (de novembre à juillet), ou 3,560 mètres
cubes à l'hectare, chaque fraction de 9 millimètres
et un dixième, ou 91 mètres cubes à l'hectare,
correspond à une réduction de 1 pour 100 sur
la récolte maxima de 1874. (4,300,000 hect.)**

Par 47° 23' 45" Latitude Nord et 3° 38' 10" Longitude O de Paris.
89 kilomètres de la mer et 30 mètres d'altitude absolue :
sol argilo calcaire siliceux.

CONGRÈS BRETON 1880.

F. DE LA ROCHEMACÉ.

CONCLUSIONS MÉTÉOROLOGIQUES CULTURALES

En 1874 : Récolte maxima, répondant à celle de 130 millions d'hectolitres en France.
30 hectol. à l'hect. : pluies, d'emblavure à récolte, 8 mois 365 millim. udom.
En 1879 : 14 id. 23 lit. id. : pluies, id. id. 9 m. 1/2 812 id. id.
Différence udométrique entre les deux années, maxima et minima : 456 id. id.
ou 4,560 mètres cubes à l'hectare, (4,560,000 litres) en neuf mois et demi.
3,977 litres (détermin. udométr. des graminées) : 1 kilo foin sec :: 4,560,000 lit. :
1,146 kilos de foin sec (sur prairies permanentes).
En volume : 1,146 kilos de foin égalent 2,300 kilos de paille.
1,000 kil. paille : 8 hect. 93 lit. blé, (leur rendement en 1880) :: 2,300 kil. paille : 20 hect. 54 l.
Donc, en 1879, les 1,146 kilos d'herbes parasites ont occupé la place de 2,300 kilos
paille de froment devant produire, à l'hectare. 20 hectolitres 54 litres.
Récolte effective, en 1879. 14 id. 23 id.
Total du produit végétal, par équivalents transformés en blé, 34 hectolitres 77 litres.

Pour obtenir 35 hectolitres de blé à l'hectare, en 1879, au lieu de 14 hectolitres 23 litres, il eût donc fallu : 1° drainer superficiellement, à bref délai, 4,560 mètres cubes d'eau à l'hectare, du 1^{er} novembre au 15 août : 2° supprimer le parasitisme herbacé, par élimination de sa déterminants culturels et par le sarclage effectif des blés : 3° à cet effet, cultiver en sillons l'hiver, à plat l'été ; drainant, l'hiver, par les raies des sillons et par leurs collecteurs, espacés de 20 mètres en 20 mètres, l'été, seulement par ces derniers, les raies étant comblées par les détritus des parasites et la croûte terrestre adhérent à ceux-ci.

RÉSULTANTE PHYSIQUE

Pas d'humidité permanente pendant le repos de la végétation ; pas de sécheresse estivale préjudiciable, puisque les collecteurs à pente de un et demi pour cent maintiennent comme irrigateurs, l'homogénéité complète d'une emblavure entière, quels que soient ses reliefs ou ses dépressions, et suffisent, d'autre part, à écouler l'eau des orages fractionnée par eux.

TABLEAU COMPARATIF

Des récoltes obtenues suivant la méthode usuelle (Loire Inférieure) et de celles dues à l'emploi des données météorologiques comme agents de production.

1^{re} A L'USAGE DU PAYS

h.	a.	c.		hectol.	l.
Sur 42,	50,	00	(emblavure de cinq fermes) en 1874	28,	10
Sur 40,	25,	00	(id.) en 1880	14,	65
Moyenne du rendement moyen français suivant la statistique				14,	29
Moyenne de la commune de Couffé en 1880, de				12	à 14 hectolitres.

2^{re} SUIVANT LA MÉTHODE DES DÉDUCTIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Contenance totale de la retenue de M. de la Rochemacé, en terres arables seules, 8 h., 11 a., 74 c. ; dont environ moitié en blé chaque année ; 1/8^{me} en avoine ; autant en pommes de terre. Moyenne du produit céréales entre les années 1874, 1879 (la plus mauvaise) et 1880 : 89 h. 70 l. Sur 4 h., 00 a., 00 c. (sans intervention de la météorologie, les conditions de celle-ci s'étant fortuitement rencontrées parfaitement favorables ; 0 m., 356 d'eau pluviale sur récolte, moitié saison hivernale, moitié saison estivale) — rendement 30 hectolitres à l'hectare en 1874. Sur 2 h., 94 a., 76 c. (application partielle de la nouvelle méthode) en 1879, 14 hectol., 23 lit. Sur 4 06 60 (id. id. id.) en 1880, 26 34

Savoir :

Blé de la Roche :	poids	76 k., 5 ;	rendement	26 hectol., 26 l. ;	paille	3280.
Blé bleu ou de Noë :	id.	77 » ;	id.	26 55 ;	id.	2840.
Blé anglais :	id.	75 » ;	id.	25 48 ;	id.	2902.
Blé inversable :	id.	76 » ;	id.	23 » ;	id.	2444.

FUMURE

Pour l'emblavure faite en novembre 1879, 4 h., 93 a., 00 c. ; avoine comprise pour 0 h. 87 a. Il a été acheté 789 k. guano \times fr. 31,54 = 4 070 = fr. 248,35
Mis au printemps en couverture 542 k. sulfate d'ammoniac \times fr. 52 0/0 k. = fr. 281,94
530,30
Fr. 117,75 engrais commerciaux.
57,25 solde en terre engrais de ferme.
Fr. 175,00 par hectare.

FUMURES COMPARATIVES

dans les métairies, à l'hectare

8 charretées 1/4 d'engrais de ferme	× fr. 15	= 123,75	}	=	153,45
8 barriques 1/4 chaux.	× fr. 3,60	= 29,70			
Excédant en frais, sur la retenue de la Roche.					21,55
Total égal.					175,00
Excédant de frais de fumure, à la Roche.	fr. 21,55		}	fr. 65,55 à l'hectare.	
Drainage superficiel, prix de revient,	4				
Sarclage complet effectif, par des femmes.	40				

Fr. 65,55, excédant de frais | 11 h. 70 l. Excédant en produit = fr. 5, 60 représentant le prix de revient de l'hectolitre obtenu en plus que par la culture locale usuelle.

AUTRES CULTURES DE LA RETENUE

AVOINE

58 k., 5 l'hectol. rendement à l'hectare 47 hectol., 17 l. fumure fr. 90.

POMMES DE TERRE

70 k., 5 l'hectol. \times 487 (ou 82 bq) = 13,202 k. à l'hectare : fumure fr. 123.

NOTA : L'application réelle et complète de l'assurance culturale, méthodique contre l'excès éventuel des pluies d'hiver et des sécheresses de printemps ne commencera à la Roche, commune de Couffé, qu'aux emblavures d'octob. 1880. L'auteur en attend des rendements de 35 et 40 hectolitres et la suppression des rendements au-dessous de 20 à l'hectare.

F. DE LA ROCHEMACÉ.

CONGRÈS BRETON, 8 SEPTEMBRE 1880.

IV. La force productive du sol est constante : on en obtient la preuve en faisant scier la base d'un arbre. La coupe révèle par ses couches concentriques que la végétation de l'année 1879 n'a pas été moindre que celle de l'année 1874. Or, en 1879, l'agriculture a eu moitié en céréales de ce qu'elle avait obtenu en 1874.

De toutes les observations communiquées au Congrès Breton à Savenay, à Auray, à Landerneau et à Quintin, il résulte que l'ennemi permanent du cultivateur dans la culture des céréales est le parasitisme herbacé.

Il s'agit donc : 1° de le prendre par la famine, en lui supprimant sa déterminante végétative à l'aide du drainage superficiel à prix réduit, entrant chaque année dans les façons normales des emblavures ;

2° D'aider à ce premier moyen d'action par le sarclage effectif des blés avec la binette tranchante, tel qu'il se pratique sur 100 lieues carrées de la Loire-Inférieure, rive gauche, et dans toute la campagne romaine, suivant les intéressantes communications fournies, après la séance, par M. le comte Legonidec de Traissan, député. (Voir la Note à la suite du présent rapport).

Sur la culture en planches, ou à plat, le sarclage est inefficace : la place manque pour accumuler les détritiques des parasites et la croûte terrestre appartenant à ceux-ci.

Cette place normale est la raie du sillon. Donc l'orateur confesse qu'en dépit de l'agronomie, dite scientifique, la déduction logique le ramène au sillon de nos ancêtres.

Il appuie les démonstrations ci-dessus de la production d'un plan graphique, à l'échelle de 1 à 200, dressée par lui, reproduisant exactement une application toute récente de cette méthode. La pièce de terre qu'il représente a 2 hectares ; elle a produit, en août 1880, 28 hectolitres 26 litres à l'hectare.

Elle a été retournée fin du même mois, semée en trèfle incarnat et raves d'Auvergne. Le tracé de drainage superficiel a été fait sur place le 3 septembre ; le travail à la charrue et à la pelle a été terminé le 4 (le 5 était un dimanche) ; le plan graphique a été relevé le 6, présenté le 7 à M. le Directeur général de l'Association Bretonne, à Quintin.

Prix de revient. — TRACÉ : Un expert,
un aide, un enfant, 2 heures à 0^{fr}90. 1 fr. 80
CHARRUE : 4 bœufs à 0^{fr}80 l'heure ;
1 heure 3/4..... 2 40
Manœuvres à 0^{fr}15 l'heure (travail à
la pelle) ; 24 heures 1/2..... 3 70
TOTAL..... 7 fr. 90

7 francs 90 partagés en 2, donnent 3 fr. 95 par hectare.

La pièce de deux hectares se trouve ainsi divisée (voir le plan) en 8 sections par 7 collecteurs dont le partage artificiel des eaux se trouve vers le milieu de la pièce de terre, pour fractionner davantage la quotité d'écoulement afférente à chaque bras ; soit environ 50 mètres cubes pour chacun d'eux par une grande pluie et par 24 heures.

V. L'orateur montre l'outillage dont il se sert :

C'est : 1° Un niveau à bulle d'air, à lunettes d'approche et à plateau, de 0^m16 (de Lenoir, Paris) ; prix : 150 fr. ;

2° La mire ordinaire de 4 mètres des agents-voyers ; prix : 22 fr. ;

3° Le rectangle ordinaire d'arpenteur ; prix avec la pique : 15 fr. ;

4^e Les badines en coudrier de 2 mètres, peintes en blanc à leur extrémité.

VI. La première opération consiste à se placer au milieu du champ; chercher deux points à niveau, l'un de chaque côté; les faire marquer par des jalons; dans la rectiligne donnée par les deux points trouvés, placer la pique du rectangle d'arpenteur; l'ajuster sur les deux jalons à niveau.

La ligne par 90° avec celle des jalons à niveau exprime invariablement la ligne de plus grande pente.

Par conséquent, celle sur laquelle il est préférable de placer le partage artificiel des eaux de chaque rigole de collature.

Celle-ci se trace de la façon suivante:

On espace de 20 à 40 mètres sur la ligne de plus grande pente, les points d'intersection des deux bras de chaque rigole.

Partant de ce point d'intersection, l'on fait chercher sur le terrain, de 12 mètres en 12 mètres, des points en contrebas successifs de 0^m,18 les uns des autres. Arrivé au bas de la pièce, si l'on rencontre un plateau ne donnant pas la pente voulue pour des rigoles transversales, on le partage par une rigole suivant la ligne donnée par celle de plus grande pente.

Dans les champs trop plats, c'est la seule manière utile d'opérer.

VII. Contre le parasitisme herbacé, M. de la Rochemacé cherche un auxiliaire non-seulement dans l'homme, dans son intelligence, dans une méthode rationnelle de partage des eaux, mais encore dans les plantes. Il cherche une plante

étouffante, moins épuisante que le maïs, tout en conseillant d'arracher toujours celui-ci plutôt que de le couper. La plante qu'il propose est la Saggina (Sadgina), le panico à Rome. Cette plante a sur le maïs fourrager les avantages suivants:

La graine est rationnellement petite;

Elle lève très rapidement et très facilement;

Un simple coup de herse suffit pour l'enterrer;

Elle peut se semer — en Italie, toute l'année; — en France, du 15 avril au 1^{er} septembre.

A deux mois, elle donne 0^m,80 de hauteur; en quatre mois, elle atteint 2^m,60. Ses turions sont moins gros que ceux du maïs.

La tige est sensiblement de la même grosseur du pied à la tête; elle mesure 0^m,02 de diamètre à sa maturité.

C'est un Sorgho, mais non le Sorgho sucré, lequel présente, dit-on, pour les vaches, l'inconvénient du seigle ergotté. Sa graine, passable pour la volaille, est rouge au lieu d'être noire comme celle du Sorgho sucré; elle est plus petite que celle de ce dernier. Dans l'Afrique équatoriale, elle constitue la nourriture des populations nègres. En France, la Saggina est connue sous le nom de Sorgho à balai. — La graine que M. de la Rochemacé offre à l'assistance, vient d'Italie.

M. de la Rochemacé appuie ses communications de toutes les preuves désirables: photographies, blés en nature de différentes variétés, Saggina de deux âges différents, pommes de terre *Schaw*, natures anglaises, pour la vente et la germination; pour ce dernier objet, on n'emploie la pomme de terre qu'entière et de la grosseur d'un œuf de

poule. Cette pratique, qui lui a donné 187 hectolitres, soit 13,202 kilos à l'hectare, lui a été enseignée par M. et M^{me} François de Kervasdoué. L'orateur ajoute que M^{me} de Kervasdoué a particulièrement insisté sur l'essai à faire de cette méthode bretonne sur les confins de l'Anjou, où habite M. de la Rochemacé.

L'honorable orateur présente, en outre, ses cahiers de contenance, de culture, et jusqu'aux factures de guano du Pérou Dreyfus et de sulfate d'ammoniaque, lesquels engrais ont seuls constitué, moyennant 530 francs, la récolte de 107 hectolitres de blé en 1880, sur 4 hectares 6 ares 60 centiares, faisant partie de sa retenue personnelle.

CONCLUSIONS

M. de la Rochemacé demande la permission de prendre des conclusions qui lui soient personnelles. Il remercie derechef l'Association Bretonne de l'impartialité et de la bienveillance qu'il a rencontrées en elle, alors que dans d'autres sociétés il n'a rencontré, comme novateur, que l'ostracisme ou la conspiration du silence.

Le très honorable et très honoré Directeur général de l'Association Bretonne lui a fait l'honneur de lui demander de venir à Quintin défendre les intérêts agricoles. Refuser, c'eût été « *désertier un devoir*. » Mais à ses collègues, M. de la Rochemacé demande de vouloir bien l'admettre dans le cadre de disponibilité et de réserve. S'il fait défaut à des congrès ultérieurs, il prie de ne le point imputer à un manque de gratitude, qui demeurera toujours bien loin de sa pensée.

M. de la Rochemacé ayant ainsi parlé, M. le président offre la parole à qui aurait à présenter quelques observations. Personne ne demandant la parole, M. le vicomte de Champagny se lève et adresse à M. de la Rochemacé les remerciements de l'assemblée, dont il se félicite d'être l'interprète. M. de la Rochemacé est un chercheur infatigable. Il applique depuis longues années son intelligence élevée et ses études fécondes au développement du progrès agricole.

M. de la Rochemacé est aussi, certes, un hardi novateur. Mais, si étrangères aux théories généralement admises que paraissent les méthodes qu'il propage, l'on doit reconnaître que ces méthodes nouvelles s'imposent déjà à l'étude approfondie des agronomes tant à cause de la parole si autorisée de leur propagateur que pour l'avantageux résultat obtenu par lui dans les expériences faites sur ses propres domaines, « *son laboratoire agricole*, » suivant l'expression pittoresque qui lui est familière.

L'assemblée s'associe pleinement aux paroles de M. le vicomte de Champagny.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 11 heures 15.

Quintin, le 10 septembre 1880.

L'un des secrétaires du Congrès,

V^{te} Ch. DE LORGERIL.

NOTES fournies à M. de la Rochemacé, après la séance du 10: 1^o par M. Legonidec de Tressan, sénateur; 2^o par M. Piccolomini, de Sienne (Toscane).

« Dans toute la plaine romaine, les sillons sont tracés en ligne droite sur toute la longueur de la pièce de terre (quelquefois plusieurs kilomètres), sans s'inquiéter des ondulations du terrain.

Des rigoles sont ensuite tracées OBLIQUEMENT aux sillons, mais avec une *pente faible*: elles sont ouvertes à la charrue, terminées à la pelle.

Après les froids, un « caporal » à cheval ou à pied conduit une vingtaine de « ncnelli » (enfants ou femmes) qui, à l'aide d'un *fer tranchant* (courbèche), sarclent les blés.

Le produit du sarclage reste sur place (probablement dans les sillons).

Les rigoles de colature sont entretenues mais non les raies des sillons.

La culture n'est pas triennale. La rotation se fait en neuf ans: labour en mai (d'où le nom de « maggese »), semailles en novembre, second blé appelé « colto »; l'année d'après, dans les bons terrains, troisième blé appelé « biscolto », puis pâture pendant six ans.

La charrue passe six fois pour un labour de « rompitura », 4 fois en long et 2 en travers: prix 6 écus (fr. 5,40 l'an) ou fr. 32,40 pour 1 hectare 84 ares.

Pas d'engrais: paille très courte (0^m,50) abattue à la faucille; épis longs, depiquage sur place, feu mis à la « stoppia » (chaume) vers la fin d'octobre.

M. Piccolomini d'Arragona dit que toute la campagne des environs de Sienne (Toscane) est coupée, dans ses emblavures, par des horizontaloïdes, à peu près normales à la ligne de plus grande pente, destinées à conduire quelquefois très loin les eaux pluviales et les empêcher de ravinier le penchant des coteaux.

Ces horizontaloïdes sont tracées au niveau, suivant les points donnés par celui-ci, par les « caporali » (contre-maitres).

Le sol craïeux est très friable, et sans la précaution ci-dessus indiquée, les labours *couleraient avec les eaux* au pied des coteaux.

Des informations précitées il ressort:

Que la méthode culturale proposée par M. de la Rochemacé est non-seulement *pratiquable*, mais encore PRATiquÉE dans des contrées entières d'Italie, outre les cent lieues carrées citées dans la Loire-Inférieure, rive gauche du fleuve: sa seule innovation est une méthode précise substituée aux à peu près de la routine, suivant une théorie rationnelle résultant des déductions de la logique.

Séance particulière du Vendredi 10 Septembre

Président: M. le Baron DE LAREINTY, Sénateur.

Secrétaire, M. BAHEZRE DE LANLAY.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2.

Siègent au bureau : MM. Garnier Bodéléac, maire de Quintin, et le vicomte Paul de Champagny.

M. le vicomte de Couëssin lit un rapport sur la visite faite à l'exploitation de M. Limon par une délégation des membres de l'Association Bretonne. (Voir ce rapport plus haut, page 7).

M. Abadie prend ensuite la parole sur un amendement proposé à la Chambre des députés, à la loi sanitaire déjà votée par le Sénat et actuellement en discussion. Ce travail paraîtra aux Mémoires. Le vœu qui le termine est mis aux voix par M. de Lareinty ; il est adopté à l'unanimité.

M. le baron de Lareinty remercie M. Abadie de sa conférence, résultat d'expériences aussi longues que savantes, et constate que depuis longtemps tous apprécient son dévouement à la science.

La séance est levée.

Le secrétaire,
BAHEZRE DE LANLAY.

DÉTERMINATION

DES MESURES

CAPABLES D'ARRÊTER LA PROPAGATION DES MALADIES CONTAGIEUSES

Notamment de la Pleuro-pneumonie

MESSIEURS,

Dans une précédente conférence, j'ai eu l'honneur d'exposer l'importance qu'il y a, pour l'agriculture, de préserver les animaux, qu'elle produit et entretient, de toutes les maladies, notamment de celles qui sont contagieuses. J'ai insisté sur la nécessité d'une prompte déclaration à l'autorité, de tous les cas qui peuvent se manifester chez les particuliers, et de l'institution, dans tous les départements, d'un service sanitaire, dévolu aux vétérinaires, seuls capables de déterminer la nature du mal et d'indiquer à l'administration les mesures efficaces pour en circonscrire les progrès et en étouffer les foyers.

La partie du code rural qui est relative aux maladies contagieuses, élaborée par le comité des épizooties, sanctionnée par le Conseil d'Etat, et votée, sans modifications, par le Sénat, est actuellement soumise à la Chambre des députés.

Ce projet a donné lieu, de la part des Sociétés vétérinaires et d'un certain nombre de Conseils généraux, à des vœux tendant à y introduire quelques amendements propres à permettre à la loi de mieux atteindre le but qu'elle vise.

C'est parce que je suis convaincu que, parmi ces vœux, il en est au moins un qui doit avoir la plus grande influence sur l'efficacité de la loi, que j'ai tenu à vous entretenir de ce sujet dont la meilleure solution a, pour les intérêts agricoles, une si grande importance.

Les mystères de la contagion voient heureusement leurs voiles se déchirer chaque jour davantage, grâce aux travaux si brillants des savants de notre époque, nationaux ou étrangers, à la tête desquels nous avons la gloire de pouvoir placer notre illustre M. Pasteur et à sa suite MM. Chauveau, Colin et Toussaint, tous trois professeurs si renommés de nos écoles vétérinaires.

Je n'ai pas la prétention de reproduire devant vous les détails techniques des ingénieuses expériences, à l'aide desquelles ils ont pu faire sortir de l'obscurité la plus profonde des vérités les plus utiles.

Il me suffira de vous dire qu'on est parvenu à découvrir, pour quelques-unes des maladies contagieuses, les éléments infiniment petits qui constituent leur germe. Ces germes ont pu être isolés et cultivés ensuite dans des milieux neutres. Puis les introduisant dans le corps des animaux, on leur a fait produire à volonté les maladies qui leur sont propres, ce qui a permis d'étudier leur

marche à travers les tissus et de se rendre parfaitement compte des désordres qu'ils y provoquent.

Ces précieuses découvertes sont bien de nature à confirmer ce que l'esprit d'observation avait déjà permis de pressentir, à savoir que les maladies contagieuses ne sont pas spontanées, qu'elles naissent d'elles-mêmes, et que le jour où l'on serait parvenu à en détruire tous les germes, on serait définitivement affranchi de tous les dommages et de tous les dangers qu'elles nous font courir.

Qu'il y a loin de cette vérité, aujourd'hui bien assise grâce aux merveilleuses découvertes de la science, à la théorie qui avait cours, il y a quarante ans, pour expliquer l'apparition des maladies, même de celles auxquelles on accordait alors la nature contagieuse ?

Lorsqu'une épizootie se montrait dans une contrée, on ne manquait jamais, pour en expliquer la source, de faire une longue énumération de tout ce qui pouvait être considéré comme étant de nature à altérer la santé : air sec ou humide, chaud ou froid, saisons de sécheresse ou de pluies continues, pénurie et altération des aliments, boissons corrompues, étables trop exiguës, sans ventilation, recélant l'humidité, travaux excessifs ; tel était le bilan qui s'étalait, en longues pages, où l'imagination se plaisait à broder des considérations fort ingénieuses, mais qui avaient le défaut de procéder d'une base absolument fausse.

Certes, il ne faut pas douter que toutes ces circonstances ne soient capables de rompre l'équilibre des fonctions et de briser les forces qui sont l'essence de la vie et dont la plénitude d'action

Agr.

constitue la santé. Mais elles n'agissent pas uniformément sur tous les individus ; elles frappent chez chacun le point qui est le plus vulnérable, sans aucune spécificité dans leur action, sanctionnant ainsi ce proverbe dont l'application est si vraie : Que l'on tombe toujours du côté où l'on penche.

Mais elles ne peuvent pas donner naissance à ce dont elles ne portent pas le germe, conséquemment aux maladies contagieuses qui résultent toujours du développement du germe ou du virus dont elles sont inséparables.

C'est donc une faute, à l'occasion de l'éclosion d'une maladie contagieuse, d'étaler aux yeux des cultivateurs les nombreuses conditions contraires à une bonne hygiène auxquelles leurs animaux ont été soumis et de leur faire entrevoir que c'est à leur influence que l'épizootie doit être attribuée.

Certainement rien n'est plus désirable que de voir les êtres vivants placés au milieu des conditions capables de soutenir leur santé et de favoriser leur développement : si, à l'occasion d'une épizootie, on avait pu remédier à une foule de vices de construction et d'aménagement des logements et de leurs abords, il y aurait lieu d'applaudir en rappelant cet adage : A quelque chose, malheur a été bon.

Mais, encore une fois, l'épizootie contagieuse ne peut jamais être engendrée, même au milieu des conditions hygiéniques les plus défavorables, si le germe qui lui est propre ne s'y trouve pas semé.

Que la conservation de ce germe rencontre des circonstances qui favorisent son éclosion et ses

effets, parmi toutes les conditions de nature à porter atteinte à la santé des animaux, que même une santé ébranlée rende les animaux moins réfractaires à son action, tout cela est possible, comme il semble raisonnable de le penser, sans que cela soit bien démontré ; mais je le répète, aucune de ces conditions ne peut faire naître le germe.

J'insiste sur ce point afin que l'esprit des personnes intéressées soit bien pénétré de cette vérité, et que, parmi les moyens indiqués pour combattre l'épizootie et prévenir sa récurrence, on soit à même de bien distinguer ceux qui sont de nature à s'attaquer directement au germe, pour le détruire, de ceux qui sont seulement capables d'améliorer le milieu dans lequel les animaux sont plongés.

Ce que je dis est si vrai qu'il n'est pas rare de voir, dans les étables les mieux installées et les plus salubres, le bétail, quoique bien pansé et bien nourri, ravagé par la contagion, tandis que dans le voisinage, des animaux rabougris, excédés de travail, mal alimentés et logés dans des bouges infects, en demeurent préservés.

Donc la maladie ne peut naître que d'elle-même parce que les germes, provenant du corps malade, passent directement ou indirectement dans l'animal sain par le contact. Il est d'observation, en effet, que la contagion s'opère de proche en proche entre les divers animaux logés ensemble.

Mais les germes peuvent être déposés en certains milieux où ils conservent leurs propriétés pendant des mois et des années après lesquels ils ont la faculté, par une sorte de force germinative qui se

révèle suivant des conditions particulières, de faire éclore la maladie dans le corps où ils ont pénétré avec les aliments, les boissons ou simplement l'air respirable.

Il serait très intéressant de pouvoir déterminer pour chaque maladie les conditions dans lesquelles le germe en est conservé, afin d'être mieux à même de discerner les moyens de le détruire.

Mais il est un point qu'il me paraîtrait surtout fort important d'élucider : c'est de savoir si les germes de certaines maladies ne peuvent pas avoir des habitats particuliers en dehors du corps des animaux qu'ils frappent, s'ils ne se greffent pas sur des êtres vivants, plantes ou animaux, autres que ceux de nos étables.

Par exemple la bactériémie est l'élément dont l'introduction dans le corps des animaux y produit le charbon. Nous savons que cette bactériémie, enfouie avec les cadavres très profondément dans le sol, peut être ramenée à sa surface par les vers de terre, ainsi que M. Pasteur l'a démontré en décelant sa présence dans les cylindres terreux que ces êtres rendent et déposent à la surface du sol, après les rosées du matin ou après la pluie. Il est facile, par une expérience fort simple, de prouver ce que je viens de dire : que dans la terre à laquelle on a mêlé des spores de bactériémies, on fasse vivre des vers ; qu'on ouvre leurs corps, après quelques jours, pour en extraire, avec toutes les précautions convenables, les cylindres terreux qui remplissent leur canal intestinal, on y retrouve, en grand nombre, les spores charbonneuses. On comprend bien dès lors que les vers attirés par

l'humidité et l'ameublissement de la terre fraîchement remuée, qui recouvre les cadavres, y recueillent les éléments capables de produire le charbon, pour les ramener à la surface du sol, mêlés à la terre des petits cylindres qu'ils y répandent, cylindres bientôt désagrégés par la pluie et éparpillés en poussière sur les plantes avec lesquelles les éléments en question pénètrent bientôt dans le corps des animaux pour y occasionner les désordres que l'on sait.

Comme contrôle du lien fondé des déductions tirées de l'expérience précitée, M. Pasteur a eu la bonne fortune de constater l'observation suivante : Dans le Jura, on lui signala une prairie sur un point de laquelle, en juin 1878, avaient été enfouis les cadavres de trois vaches mortes du charbon. La fosse était reconnaissable par une crevasse délimitant le sol remué et par la végétation de l'herbe de sa surface qui avait poussé plus dru que sur le vieux sol. Depuis deux ans, à intervalles variables de quelques mois, il a recueilli soit de la terre meuble, soit des déjections de vers de terre à la surface de la fosse ; dans tous les cas, il y a constaté la présence des germes du charbon, tandis qu'à quelques mètres seulement de ces fosses on n'en découvrait pas. Pour vérifier la suspicion de cette surface par une preuve directe, il fit établir deux petits enclos, l'un sur la fosse, l'autre à trois ou quatre mètres au-dessus : la prairie étant inclinée. Le 18 août 1880, il plaça quatre moutons dans chacun. Dès le 25, l'un des moutons de l'enclos sur la fosse est mort du charbon, le sang rempli de parasite de cette affec-

tion. Les moutons de l'autre enclos ont continué à se bien porter.

Voilà l'une des voies que suivent les spores du charbon pour retourner au corps des animaux. Assurément il doit en exister d'autres qui nous sont encore cachées et que les efforts des savants parviendront à découvrir.

Mais cette bactériémie ne pourrait-elle pas exister sans qu'elle eût jamais habité le corps des animaux qui avaient succombé au charbon ? ne peut-elle pas vivre et se reproduire sur certaines plantes ou certains animaux inférieurs en restant plongée dans des mélanges en décomposition ? Telle est la question qui se présente aux méditations des savants et qu'il serait très important de pouvoir résoudre, afin d'éclairer la discussion qui se reproduit souvent et qui a trait à la spontanéité ou à la non-spontanéité des maladies contagieuses.

Avec les progrès qui s'accomplissent avec tant de rapidité, on peut dire que la science d'aujourd'hui ne sera plus la science de demain. Ne désespérons donc pas de voir découvrir tous les habitats qui peuvent receler les germes des maladies, circonstances qui seront très favorables pour organiser les moyens capables de se mettre à l'abri des contagions.

En attendant, nous inspirant de ce qui est acquis à la science, notre devoir est de rechercher les mesures susceptibles de détruire ou de diminuer la contagion et d'en recommander l'application ; pourvu qu'au point de vue économique et au point de vue de l'intérêt général ces mesures méritent d'être recommandées.

Telles sont les considérations générales que j'ai tenu à faire passer sous vos yeux afin d'appeler toute votre attention sur la question importante des moyens d'arrêter ou de borner les progrès des épizooties.

Par l'exemple du charbon que j'ai cité, vous pouvez juger combien il importe de traiter d'une façon toute particulière les cadavres et les déjections afin de pouvoir soustraire les animaux sains à leur funeste influence.

Chaque maladie, ainsi étudiée sous toutes ses faces, inspirera des moyens capables d'en atténuer les ravages.

Mon intention n'est pas de faire cette étude en ce moment ; mais j'ai seulement pour but d'appeler toute votre attention sur une modification que je crois très nécessaire d'introduire dans le projet de loi, déjà voté par le Sénat et qui est actuellement soumis à la Chambre des députés.

Je veux parler des avantages qu'il y aurait à appliquer à la pleuro-pneumonie, les mêmes règles qui sont adaptées au typhus.

En cas de typhus, l'administration est déjà armée par la loi et elle le sera de même, après la promulgation du projet en délibération, pour faire exécuter l'abattage, non-seulement des animaux malades, mais encore de ceux simplement soupçonnés d'être contaminés, parce qu'ils avaient subi le contact des premiers. Mais la loi, en armant l'administration d'un tel pouvoir, lui a fourni les moyens de rendre ce pouvoir en quelque sorte protecteur quand il aurait pu apparaître comme odieux ; elle a en effet placé dans la main bienfai-

santé de l'administration un baume très salubre : l'argent nécessaire pour indemniser le propriétaire de la perte de l'animal qu'on lui prend ou dont on le prive.

De la sorte, le fermier qui se voit frappé par le fléau s'empresse d'en avertir l'autorité, parce qu'il sait que celle-ci l'indemniserait, tandis que s'il cachait sa situation, il lui serait infligé des punitions d'amende et même de prison au lieu et place de l'indemnité.

Voilà bien un moyen très pratique d'exciter les détenteurs d'animaux malades à faire leur déclaration, moyen sans lequel le plus souvent cette déclaration ne serait pas faite, l'intérêt personnel, qui du reste serait mal compris, dominant la crainte de poursuites contre une telle infraction.

Lors même que la mesure, heureusement étudiée, ne reposerait que sur une telle considération, elle serait amplement justifiée puisqu'elle permet ainsi d'arrêter la marche du fléau qui menacerait d'atteindre, en peu de jours, les proportions d'une calamité publique.

Mais cette mesure est équitable, quoiqu'en puissent dire certains politiciens qui, se considérant comme les détenteurs de ce qu'ils appellent la providence de l'Etat, prétendent qu'elle n'est pas justifiée en droit et que l'Etat n'est que généreux quand il vient ainsi au secours des malheurs immérités.

Je comprends que l'Etat ordonne à un propriétaire de démolir sa maison parce qu'elle menace ruine et qu'elle peut causer des accidents, ou encore qu'il lui défende de la faire habiter, en raison de

son insalubrité. Mais de qui dépendent la fragilité et l'insalubrité de la maison ? Evidemment de la faute du propriétaire qui a eu le tort de la bâtir ou de la conserver dans ces conditions défectueuses.

Mais peut-on imputer à un cultivateur le tort d'avoir dans son étable des animaux frappés d'un mal contagieux ? Peut-on affirmer qu'il serait également atteint quand même l'Etat aurait exactement fait exécuter la loi qui défend expressément de laisser exposer en vente un animal contaminé ?

Pour ne parler que du typhus, est-ce qu'il n'est pas exact de dire que son introduction en France est un résultat fatal : 1° de guerres plus ou moins nécessaires, dont les conséquences retombent pleinement sous la responsabilité de l'Etat ; 2° ou bien celui d'une incomplète surveillance exercée à la frontière ? Dans les deux cas, est-ce que ce n'est pas là un fléau de force majeure qui frappe tous les intérêts et pour la conjuration duquel il est équitable de faire appel aux ressources de la collectivité ? Poser cette question, c'est la résoudre. Aussi ai-je quelque peine à comprendre le langage de personnes, pourtant si dignes d'être écoutées, lorsqu'elles disent que quand on détruit, pour cause d'utilité publique ou, pour parler plus exactement, de sécurité publique, un animal atteint du typhus, on ne cause pas à son propriétaire un dommage réel ; parce que cette destruction n'est qu'une anticipation de quelques jours sur ce que la mort naturelle doit accomplir. Présenter ainsi la question sans parler des responsabilités, c'est en fausser la solution.

Si, au contraire, on remonte à la source du mal, on constate que les victimes directes n'en sont nullement responsables, et on trouve alors leurs droits évidents à une réparation du dommage qui leur est causé par des circonstances dépendantes de l'Etat et contre lesquelles l'action des particuliers est absolument impuissante.

Pardonnez-moi cette digression sur un sujet qui n'est pas en question, puisqu'il est jugé, mais dont le jugement doit reposer sur des motifs que je trouve incomplètement exposés, ce qui est de nature à détourner l'esprit des véritables responsabilités. Cela n'aura pas été tout-à-fait inutile, car je compte m'appuyer sur des considérations de même ordre pour justifier l'établissement d'une indemnité en faveur des propriétaires d'animaux frappés de pleuro-pneumonie.

La loi en question n'attribue, en effet, d'indemnité qu'en cas de peste bovine.

Il est des personnes qui voudraient voir étendre une pareille mesure, non-seulement à la pleuro-pneumonie, mais encore à la morve et à la rage. Relativement à ces deux dernières affections, j'avoue que je ne partage pas un tel avis ; d'abord, parce qu'elles ne sont pas très fréquentes, qu'elles n'intéressent que faiblement la fortune publique, qu'elles sont absolument incurables, mais surtout parce que l'opinion publique est tellement formée à leur égard, que ce n'est que très exceptionnellement qu'on rencontre un détenteur qui, de son propre mouvement, n'aille pas au-devant du sacrifice de son animal.

En ce qui concerne la pleuro-pneumonie, c'est bien différent, et j'estime qu'elle doit justifier, aussi

bien que le typhus, le principe de l'abattage des malades et des suspects, moyennant une équitable indemnité.

C'est une maladie essentiellement contagieuse, qui ne peut naître que de la contagion, quoiqu'en puissent dire quelques praticiens prétendant que certaines alimentations très riches seraient capables de l'engendrer. En tout cas, ces circonstances seraient tellement rares, quand même elles ne seraient pas contestables, qu'il n'y a pas lieu d'en tenir compte, la contagion seule expliquant bien l'immense majorité des cas. Je considérerai donc ce point comme vrai, sans que j'aie besoin de m'y appesantir davantage.

On sait bien que le virus de la pleuro-pneumonie git dans le liquide infiltré dans la trame du poumon ; mais on ne sait pas encore quel est l'élément de ce liquide qui constitue le germe de la maladie. M. Willems, médecin belge, très célèbre comme inventeur de l'inoculation préventive de cette maladie, croit avoir découvert dans ce liquide des corpuscules propres qu'il est parvenu à isoler et à cultiver jusqu'à la huitième génération, dans un milieu différent. Il faut attendre le résultat des expériences qu'il poursuit et qui, si elles réussissent, pourront nous mettre sur la voie que parcourent ces corpuscules pour pénétrer du malade dans l'animal sain, d'où découleraient peut-être les moyens propres à en combattre l'action.

Pour le moment, on ne connaît pas exactement le mécanisme de la contagion, c'est-à-dire comment le virus se comporte pour de l'animal malade atteindre directement ou indirectement le sujet sain.

On constate qu'un animal contaminé, introduit dans une étable, y tombe bientôt malade et que ses voisins ne tardent pas à être eux-mêmes atteints.

On a vu des cas où des sujets, n'ayant jamais subi le contact des malades, mais ayant séjourné dans des wagons de chemin de fer, étaient frappés par la maladie.

Il est même arrivé que des animaux, ayant voyagé dans ces conditions et rentrant dans leur étable, ont pu transporter à leurs voisins les principes de la contagion alors que celle-ci les épargnait eux-mêmes.

Des animaux complètement isolés, n'ayant pas fréquenté la voie publique, ont contracté la pleuro-pneumonie sans qu'on ait pu découvrir autre chose que cette circonstance que la personne qui les soignait pour les panser et les nourrir avait pénétré, dans la même journée, dans une étable infectée et située à plusieurs lieues, qu'elle y avait palpé les malades.

Des sujets enlevés d'un milieu infecté et conduits dans un lieu sain, n'ont quelquefois manifesté les premiers signes de l'atteinte du mal que trois mois et au-delà après la date de leur arrivée, ce qui démontre que la période d'incubation, si elle n'est que de quelques jours, dans certains cas, peut se prolonger pendant plusieurs mois dans d'autres.

Lorsque la contagion éclate dans un troupeau, il est rare que, dans un temps donné, la majorité des animaux n'en soit pas atteinte.

La maladie n'est pas toujours mortelle : il est même des circonstances où elle semble revêtir un

caractère particulier de bénignité, tandis que dans d'autres, agissant avec violence, elle tue les malades en quelques jours.

Parmi les nombreux traitements qui lui ont été opposés, il n'y en a aucun de particulièrement efficace. D'ailleurs, il n'est pas démontré qu'un traitement quelconque ait des résultats sensiblement différents de l'expectation accompagnée de bons soins hygiéniques.

Avec les apparences de la santé, les animaux supposés guéris conservent souvent des lésions dans le poumon passées à l'état chronique. Dans cet état, ces sujets sont encore susceptibles de répandre l'infection sur les voies qu'on leur fait parcourir et sur les animaux avec lesquels on les met en contact.

Une fois guéris, les animaux conservent une immunité contre de nouvelles atteintes.

M. Willems, le médecin belge précité, s'inspirant de cette observation, a eu l'idée d'essayer l'inoculation du virus, espérant que la maladie, ainsi artificiellement provoquée, serait facilement curable. Ses essais répondirent à ses espérances, et malgré les oppositions qu'il eut à soutenir, on peut aujourd'hui proclamer que son système a obtenu les meilleurs résultats, et qu'à défaut de la suppression radicale du mal, par l'abattage, il permet d'espérer pour l'avenir une atténuation considérable des ravages de la maladie.

Tels sont les traits généraux de la pleuro-pneumonie qui apporte la désolation et la ruine partout où elle apparaît.

Les pays qui n'élèvent et n'engraissent que les

animaux qu'ils ont fait naître et qui, par conséquent, n'importent pas des sujets du dehors, en sont généralement préservés et ont les plus grandes chances de l'être.

Au contraire, ceux dans lesquels il s'opère de fréquents échanges à partir des premiers mois qui suivent la naissance jusqu'au but final, l'engraissement pour l'abattoir, en sont fréquemment frappés.

C'est surtout dans les distilleries et les fabriques de sucre, où s'accumulent et se renouvellent annuellement un grand nombre d'animaux de provenances lointaines les plus diverses, que l'épizootie exerce les plus grands ravages.

On comprend bien cette diffusion de la maladie, étant connues les habitudes et les tendances des détenteurs d'animaux contaminés et surtout celles de beaucoup de marchands, intermédiaires obligés ; habitudes et tendances qui rencontrent une aide puissante dans l'incurie des administrations de chemin de fer, en ce qui concerne la désinfection des wagons, qui devrait toujours être opérée chaque fois qu'ils auraient servi à un transport d'animaux.

Il est aisé de voir combien il reste à la contagion de chances de se propager même lorsque l'administration, ayant trouvé le plus complet bon vouloir chez tous les intéressés, aurait pu exactement faire observer les mesures de séquestration du bétail malade et infecté, de toutes les étables, de tous les villages, de toutes les communes envahies.

Mais hélas ! outre que, quand les déclarations sont parvenues à l'autorité, il arrive le plus sou-

vent que les mesures qu'elle prescrit ne sont pas régulièrement appliquées parce que la surveillance, d'ailleurs fort difficile, est le plus souvent exercée d'une manière plus que négligente, on constate fréquemment que la déclaration n'a été déposée que tardivement et qu'entre le moment où elle a été faite et celui où le mal était apparu, un certain nombre d'animaux contaminés ont été vendus et qu'ils disséminent ainsi la contagion au loin et dans tous les sens.

N'est-il pas désolant qu'un honnête homme, qui s'est rendu à une foire, y puisse acheter un animal qui, au lieu de lui procurer quelque profit, lui apporte la ruine.

Je sais bien qu'on répondra que la victime d'aujourd'hui pourra devenir le coupable de demain, que les intéressés devraient se protéger entr'eux et que si leur éducation n'est pas faite à cet égard, elle se fera forcément avec le temps, le bien devant nécessairement succéder à l'excès du mal. Ce n'est pas là une théorie de fantaisie, car elle est prônée avec force dans un livre spécial émané de la plume d'un homme qui passe pour être très compétent.

Pourquoi ne l'a-t-il pas recommandé aussi en ce qui concerne les voleurs et les assassins ? C'est qu'ici elle apparaîtrait monstrueuse, mais dans le cas qui nous occupe elle est au moins naïve.

Sans exagérer les devoirs et les responsabilités qui, en cette matière, incombent aux particuliers et à l'Etat, il faut bien reconnaître que si le détenteur conscient d'un animal contaminé est coupable

de l'exposer en vente et mérite d'être puni, l'Etat, lui aussi, assume quelque responsabilité envers les honnêtes gens quand il ne veille pas avec toute la sollicitude possible à ce que les infractions aux lois soient prévenues ou réprimées.

Ne résulte-t-il pas de toutes ces considérations que nous nous trouvons en présence d'un fléau dont la diffusion à travers le pays semble pouvoir se jouer des précautions les mieux comprises pour l'arrêter?

Ce fléau est bien plus redoutable que le typhus, parce que, par sa marche insidieuse, il finit par amener de plus grands ravages, sans qu'ils produisent sur les esprits la même impression, ne frappant qu'à petits coups répétés de loin en loin.

Au point de vue du mode de contagion, ces deux maladies ont de grandes analogies.

On sait que, pour la peste bovine, l'assommement général des malades et des suspects et la désinfection complète des lieux sont les seuls moyens de se mettre en garde contre de plus grands ravages. C'est à cette mesure que dans tous les pays on recourt pour combattre cette maladie.

Il n'est pas douteux que ce moyen, appliqué à la pleuro-pneumonie, ne dût amener des résultats aussi avantageux.

Aussi, et après mûres réflexions, n'hésitai-je pas à le recommander dans toutes les circonstances, excepté en ce qui concerne les distilleries et les fabriques de sucre où la pratique de l'inoculation est régulièrement suivie.

Toutefois, lorsqu'un de ces établissements serait déclaré infecté ou suspect d'infection, il y serait

expressément interdit de vendre les animaux autrement que pour être immédiatement abattus, dans un abattoir, où ils seraient conduits avec des précautions toutes particulières.

Il est évident que l'abattage des malades et des suspects entraînerait, en faveur des propriétaires, une équitable indemnité.

Celle-ci serait suffisamment justifiée par les raisons que je vous ai fait connaître; mais elle trouverait une justification plus complète dans cet argument que la maladie n'étant pas toujours mortelle, tant s'en faut, ce serait exercer une véritable spoliation, envers le propriétaire, que de le priver d'une réelle valeur sans une juste indemnité.

Qu'il me soit permis d'ajouter que les sacrifices que l'Etat devrait s'imposer à cet égard ne seraient pas aussi considérables que certains le prétendent. D'ailleurs ces sacrifices, assez élevés pendant les premières années, seraient considérablement réduits lorsque les foyers actuels seraient complètement anéantis.

Toutes les puissances voisines, hormis l'Espagne, le Portugal et l'Italie, ont adopté le système de l'abattage, même des suspects, avec indemnisation aux propriétaires. Ce système n'est pas assez ancien pour pouvoir en apprécier dès aujourd'hui tous les résultats économiques, excepté dans les Pays-Bas où il fonctionne depuis 1871 et où le nombre des malades a varié en 4 années de 2,227 à 698, résultat très important et qui justifie bien la mesure.

Je laisse à des personnes plus compétentes le soin d'établir la quotité de l'indemnité, selon qu'il

Agr.

s'agirait de malades ou simplement de suspects, et parmi ces derniers il y aurait lieu, ce me semble, de distinguer aussi les sujets qui auraient déjà subi une suffisante préparation pour la boucherie.

Mais j'ajoute qu'une partie de la perte devrait toujours être laissée à la charge du propriétaire.

Comme d'un autre côté les animaux abattus seraient le plus souvent propres à la consommation, il y aurait encore, de ce chef, une notable diminution à inscrire en déduction de la somme à verser.

En conséquence, j'ai l'honneur de proposer le vœu suivant :

« Que dans la loi sanitaire actuellement en discussion, le principe de l'indemnité et de l'abatage des malades et des suspects, consacré pour la peste bovine, soit étendu à la pleuro-pneumonie dans tous les cas où elle apparaîtrait, excepté ceux qui concerneraient les établissements de distillerie et de fabriques de sucre, lesquels seraient régis par un règlement d'administration publique. »

B. ABADIE.

SAMEDI 11 SEPTEMBRE

CONCOURS HIPPIQUE

Le concours hippique de Quintin présentait une exposition chevaline presque aussi nombreuse, mais tout autre que celle de Landerneau. Le genre de chevaux en était absolument différent.

A Landerneau, brillait essentiellement l'espèce carrossière ; à Quintin, c'était l'espèce de selle. Mais, s'il n'était pas donné, comme à Landerneau, d'admirer ces beaux types de postiers, dont plusieurs, par leur taille et leurs lignes longues et distinguées, peuvent prendre rang parmi les grands carrossiers, c'était grand plaisir de contempler ces chevaux fins et élégants du pays de Corlay, si renommés par leur vaillance.

Par un contraste qui pouvait nuire, un peu, au coup d'œil de l'ensemble général de l'exposition, mais qui rendait le concours plus intéressant encore, à côté de ces gracieux animaux figuraient les gros chevaux de trait du littoral des Côtes-du-Nord ; et, parmi eux, ces beaux étalons à riche et forte structure qui rappellent les anciens palefrois du moyen-âge.

La race de trait offrait surtout deux catégories fort belles : d'abord les chevaux entiers, puis, les juments de 3 à 8 ans, toutes très satisfaisantes, beaucoup très remarquables.

Quant à l'espèce de selle, certes, il était difficile de rencontrer une série d'animaux plus réussis sous tous rapports, à part quelques sujets en nombre infime.

— Rien n'était plus joli que cette agglomération de chevaux de sang, si distingués et si élégants de forme!! — Ces beaux animaux ont une origine orientale, comme on le sait.

A l'époque des Croisades, des chevaliers Bretons ramenèrent d'Orient des étalons qui firent souche dans le pays, et, dans la contrée de Corlay notamment, constituèrent une race de chevaux, secs, nerveux, distingués de conformation et d'un grand fond.

Dans nos temps modernes, d'intelligents croisements avec des chevaux de pur-sang ont rétabli les qualités primitives de cette excellente race. Il faut dire aussi, que la nature du sol qui agit tant et si directement sur celle du cheval, contribue dans ce pays à conserver à la race chevaline son tempérament musculeux et énergique.

Les meilleurs lots, parmi ces chevaux, étaient celui des poulinières, excellentes d'elles-mêmes, et suivies de poulains non moins parfaits, et celui des élèves de 2 ans. Il était facile de constater, dans ces derniers, une grande amélioration. Nous sommes heureux d'en féliciter les éleveurs.

Cette amélioration est d'autant plus évidente, que la 2^e Catégorie qui comprenait les juments et chevaux de 3 ans et au-dessus, par conséquent plus âgés, était de beaucoup inférieure, et ne contenait, à quelques exceptions près, que des sujets médiocres et manquant de taille.

Les poulains et pouliches d'un an étaient tous excellents. On en remarquait plusieurs ayant, à la fois, beaucoup de gras et beaucoup de sang, qualités d'autant plus précieuses qu'il est difficile de les trouver réunies. Un magnifique poulain mâle, fils de Chassenon, primé 3^{me}, était dans ce cas, et, de plus, joignait à une très grande beauté, des actions très hautes. Aussi, n'est-il pas étonnant que beaucoup l'aient préféré aux deux poulains classés 1^{er} et 2^{me}, quoique ceux-ci soient fort beaux cependant. Dans cette catégorie, se trouvait, également, une charmante petite pouliche baie, appartenant à un propriétaire éleveur de Quintin et qui, elle aussi, a trouvé, avec raison, beaucoup d'admirateurs lui donnant la préférence sur le poulain classé 4^{me}. Nous avons dit que les carrossiers et postiers étaient en petit nombre à Quintin. En revanche, il s'y trouvait des sujets de grand mérite, dont quelques-uns, depuis, ont obtenu de brillants succès à des concours plus importants, où la concurrence était plus nombreuse, surtout plus sérieuse.

Avec sa générosité habituelle et si connue, notre excellent ami et Président de la section hippique, M. le Baron de Lareinty, l'éminent et aimable sénateur de la Loire-Inférieure, avait bien voulu offrir 500 francs au concours hippique de Quintin, pour 2 primes d'honneur, une de 250 francs au plus bel étalon du concours, et l'autre, de même somme, à la plus belle jument. — MM. Le Vigouroux et Le Cornillec ont été les lauréats de ces primes.

La Société des agriculteurs de France, par l'intermédiaire de deux de ses membres, MM. de Kérigant et Limon, conseiller général, avait aussi donné

une médaille d'or et une autre d'argent à l'Association Bretonne.

Le Jury, chargé de distribuer ces deux primes, sous la présidence de l'honorable et distingué M. de Kérigant, a attribué la médaille d'or au plus beau lot d'ensemble et la médaille d'argent à la plus belle Jument du canton de Quintin présente au concours. M. le C^{te} de Kertainguy a obtenu la 1^{re} prime; M. des Garennes la 2^{me}.

La distribution des prix s'est faite dans l'ordre suivant :

1^{re} CLASSE

Carrossiers et Postiers. — 2,000 francs

1^{re} CATÉGORIE

Juments et chevaux hongres de 3 à 8 ans

1 ^{er} Prix,	<i>Casaque</i> , à M. le comte de Carcouët.	300 fr.
2. id.,	<i>Brunette</i> , à M. Daniellou.	250
3. id.,	<i>Brillant</i> , à M. le comte de Carcouët.	150
4. id., à M. Lucas.	100
5. id.,	<i>Fanny</i> , à M. Rouellec.	100
6. id.,	<i>Négresse</i> , à M. le comte de Kergariou.	100

MEMBRES DU JURY :

MM. le comte de Carné, *Président*.
Ed. Le Pomellec, *Secrétaire*.
De Foucaud.
le comte de Guerdavid.
le vicomte de Perrien.

2^e CATÉGORIE

Poulains et chevaux entiers de 2 ans et au-dessus

1 ^{er} Prix,	<i>Voltigeur</i> , à M. Vigouroux.	300 fr.
2. id., à M. le comte de Kertainguy.	200
3. id., à M. Fravau.	175
4. id., à M. le comte de Kertainguy.	125
5. id., à M. de Rusunan.	100
6. id., à M. H. du Rusquec.	100

Mention très honorable, à M. Le Borgne.

MEMBRES DU JURY :

MM. Abadie, père, *Président*.
Du Romain, *Secrétaire*.
le comte de Kergariou.

2^e CLASSE

Espèce de Trait. — 3,500 francs

1^{re} CATÉGORIE

Juments suitées

1 ^{er} Prix,	<i>La Gautoise</i> , à M. Le Cornillec.	200 fr.
2. id.,	<i>La Turque</i> , à M. Tassel.	150
3. id., à M. Bouguet.	100
4. id.,	<i>La Moreau</i> , à M. Hamel.	100
5. id.,	<i>La Pichonna</i> , à M. Lefloc'h.	50
6. id., à M. Jehan.	50

MEMBRES DU JURY :

MM. Limon, Conseiller général de Quintin, *Président*.
le vicomte Ch. de Lorgé, *Secrétaire*.
Pelletier, Membre du Comice de Lamballe.
De Couëssin.
le vicomte de Cuverville.

2^e CATÉGORIE

Juments de 3 à 8 ans

1 ^{er} Prix,	à M. Le Planchec.	300 fr.
2. id.,	à M. Queffelec.	250
3. id.,	à M. Yves Olivier.	200
4. id.,	à M. Talbourdet.	180
5. id.,	à M. Hamonou.	150
6. id.,	à M. Lefloch.	120
7. id.,	à M. Lemeur.	100
8. id.,	à M. Le Goas.	100
9. id.,	à M. Le Bihan.	80
10. id.,	à M. Nivet.	70

MEMBRES DU JURY :

MM. le comte de Rocquefeuil, *Président*.
Boüan de Chef-du-Bos, *Secrétaire*.
Ch. Sevoy.
Ch. Cartel.
De Nouël.
le comte de Kervasdoué.
De Kerpoisson.

3^e CATÉGORIE

Chevaux entiers de 3 ans et au-dessus

1 ^{er} Prix, <i>Rustique</i> , à M. de Rusunan.	250 fr.
2. id., <i>Bamboche</i> , à M. Lefloch.	200
3. id., à M. Le Coq.	175

4. Prix, <i>Victor</i> , à Madame veuve Ollivier	150 fr.
5. id., <i>Trident</i> , à M. Denys.	125
6. id., <i>Star</i> , à M. Lepage.	100
7. id., <i>Bock</i> , à M. Le Quémeur	100
8. id., à M. Henault	50

MEMBRES DU JURY :

MM. le comte de la Touche, *Président*.
le vicomte de Champagny.
Caron.
Hémery du Boishardy.
De Lehen.
le vicomte de Mauduit.

3^e CLASSE

Espèce de selle. — 3,000 francs.

1^{re} CATÉGORIE

Juments suitées

1 ^{er} Prix, <i>Bayadère</i> , à M ^{me} V ^e Casson.	200 fr.
2. id., <i>Minette</i> , à M. Hervé.	150
3. id., à M. des Garennes.	110
4. id., à M. Quéré.	100
5. id., <i>Perle-fine</i> , à M. Trébucl.	50
1 ^{re} Mention honorable, à M ^{me} V ^e Lebaill.	
2. id., à M. de Kerjégu (de Saint-Brieuc).	
3. id., à M. Le Pécour.	

MEMBRES DU JURY :

MM. le marquis de Kergariou, *Président*.
 Martin, *Secrétaire*.
 de Kerever.
 d'Aubert.
 des Landes de Danoët.

2^e CATÉGORIE

Juments et chevaux hongres de 3 à 8 ans.

1 ^{er} Prix,	à M. Mazurié.	250 fr.
2. id.,	à M. Bastiau.	200
3. id.,	à M. Hervé.	170
4. id.,	à M. Martin.	140
5. id.,	à M. Garin.	110
6. id.,	à M. Le Gozanet.	100
7. id.,	à M. Le Borgne.	100

MEMBRES DU JURY :

MM. G. de Castellan, *Président*.
 le vicomte de la Noué, *Secrétaire*.
 le comte Rem. des Netumières.
 le marquis de Bizien du Lézard.
 Garnier-Bodéléac, maire de Quintin.
 le baron Lazin d'Hanington.
 Fraval.

3^e CATÉGORIE

Poulains hongres et pouliches de 2 ans.

1 ^{er} Prix,	à M. Johanic.	200 fr.
2. id.,	à M. le C ^{te} Le Gualès de Mézaubran.	150
3. id.,	à M. Trébuil.	100
4. id.,	à M. le baron du Rusquec.	100
5. id.,	à M. Galerne.	100
6. id.,	à M. le Rudulier.	50
7. id.,	à M ^{me} V ^e Cosson.	50

MEMBRES DU JURY :

MM. Marin, père, *Président*.
 le marquis de Kernier.
 Couët, fils.
 de la Gervinais.
 des Garennes.

4^e CATÉGORIE

Poulains et pouliches d'un an.

1 ^{er} Prix,	à M. le comte de Kertainguy.	180 fr.
2. id.,	id.	130
3. id.,	à M. des Garennes.	110
4. id.,	à M. Poëzevara.	100
5. id.,	à M. le Rudulier.	50

MEMBRES DU JURY :

MM. le vicomte Albert de Lesguern, *Président*.
 Henry de Villeneuve, *Secrétaire*.
 Olivier du Breil de Marzan.
 Edouard Guépin.
 Mazurié.
 le comte Le Gualès de Mézaubran.

CATÉGORIE SUPPLÉMENTAIRE

Poulains et pouliches (Espèce carrossière) de 2 ans.

1 ^{er} Prix,	à M. le comte de Kertainguy.	100 fr.
2. id.,	à M. de Kerpoisson.	50

Cette catégorie, étant prise dans l'espèce carrossière et postière, a été examinée par le jury de la première catégorie de la première classe.

Le Secrétaire de la Section hippique de l'Association Bretonne

Comte DE CARCOUET.

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION DES PRIX

La distribution des prix devait se faire cette année, comme de coutume, sur le lieu du concours, mais une pluie obstinée et violente est venue contrarier ces projets. Les animaux primés ont dû être emmenés par leurs possesseurs, et l'on s'est ensuite réuni dans la vaste salle qui avait servi pour les conférences du soir, et qu'on a préparée en toute hâte à cet effet.

Bientôt cette salle a été remplie d'un public nombreux que n'avait pas effrayé le mauvais temps, et, avant que l'on proclamât la liste des prix et des mentions honorables, M. le vicomte de Bélizal, le sympathique député de la circonscription, a prononcé le discours suivant, fréquemment interrompu par les applaudissements de toute l'assistance.

MESSIEURS,

Vous avez choisi le député de cette circonscription pour présider votre congrès, il vous en remercie. Cet honneur comptera parmi ses meilleurs souvenirs.

Je suis confus cependant en considérant les hommes éminents, les hommes d'expérience scientifique et agricole qui m'entourent. Plusieurs ont assisté à la naissance de l'Association et tous par leurs travaux, leurs patientes recherches et leur zèle, en ont assuré l'organisation et le progrès.

SESSION DE QUINTIN

125

Je suis heureux d'être votre interprète en adressant le témoignage de notre vive gratitude à M. Rieffel, notre vénéré Directeur et aux honorables membres du bureau de l'Association, à Messieurs les sénateurs de Kerdrel et de Lareinty toujours dévoués aux nobles entreprises.

Nous conserverons le plus précieux souvenir de l'hospitalité qui nous a été donnée dans cette ville de Quintin, du concours apporté à notre Congrès par M. le maire, prévenant nos moindres désirs, et nous remercions le Conseil municipal de sa généreuse subvention.

Nous remercions aussi M. le curé de Quintin et son clergé qui ont honoré nos réunions de leur présence ; nos meilleurs compliments à l'excellente musique qui nous a charmés par ses accords. Nous adressons l'expression de notre gratitude à Messieurs les membres des diverses commissions qui ne se sont épargné ni soins, ni fatigues dans leur mission.

Nous ne saurions oublier M. Limon, conseiller général de ce canton, dont l'exploitation agricole offre sur les coteaux voisins le meilleur exemple de ce que peut le travail dirigé par une intelligence éminemment pratique.

Enfin, Messieurs, nous sommes profondément reconnaissants envers la Société des Agriculteurs de France qui a accordé à ce Congrès une médaille d'or et deux médailles d'argent.

Messieurs, pendant cette semaine trop tôt écoulée, chacun de nous a admiré la magnifique exposition disposée avec tant d'art dans le château de Quintin, les différents concours et au premier rang, cette

belle exhibition hippique. Elle prouve combien les éleveurs et les cultivateurs ont compris l'importance de rivaliser dans l'amélioration du cheval aux allures rapides, comme aussi du vigoureux cheval de trait, auxiliaire si précieux du travail agricole.

Grâce à nos savants conférenciers, les richesses de notre sol ont été étudiées avec sollicitude. Puis remontant vers les jours les plus anciens de notre histoire armoricaine, nous avons pu suivre dans leurs patientes investigations nos archéologues et saluer nos monuments antiques avec le poète :

Causons o noirs granits, des choses d'autrefois (1).

Un aimable conteur nous a redit les merveilleux mystères de la fontaine de Baranton :

Oui, c'est elle l'honneur des sources d'Armorique.

Sainte en nos jours chrétiens, comme au temps féérique (2).

Avec lui nous avons apprécié les douceurs de la fraternité bretonne des antiques fréries (3).

Une autre bouche éloquente (4) nous a fait entendre le récit des luttes de l'indépendance de la Bretagne, si bien résumées par le poète :

Bretagne de l'Arvor, que ta lutte fut belle !

Au joug des conquérants, terre toujours rebelle,

Durant onze cents ans, combattant sous tes rois,

Et sous tes ducs guerriers, tu défendis tes droits.

Nul vainqueur n'enchaîna ta douce et blanche hermine,

D'elle-même elle offrit sa royale étamine

Et sa couronne d'or où l'on voyait fleurir

La devise : « Plutôt que se souiller mourir.

(1) Brizeux.

(2) Id.

(3) Vte de La Villemarqué.

(4) M. de Rorthays.

Nous avons suivi la trace de nos vieux saints et il nous a semblé voir apparaître, au milieu de nous, sous le froc de Saint Benoît, Dom Lobineau ou Dom Morice, en écoutant un de leurs savants successeurs, s'inspirant du plus pur patriotisme, retracer l'histoire de Quintin sa ville natale (1).

Enfin, un des aînés de notre Association, émule des Bénédictins par sa science et ses laborieuses études, nous a laissés sous le charme de ses récits (2).

En voyant ressusciter ces beaux souvenirs, nous ne sommes plus tentés d'adresser à notre cher pays le mélancolique adieu du poète :

Adieu ! les vieilles mœurs, grâces de la chaumière,
Et l'idiôme pur par le barde chanté !...

Nous garderons, messieurs, ces saintes traditions à l'ombre de notre Association Bretonne, toujours vivante, toujours forte, malgré ses épreuves. Nous entourerons d'un culte pieux notre langue, dont notre Evêque, au début de ce Congrès, nous confiait la garde. Nous nous inspirerons de cette parole d'un homme, assis au milieu de nous, et qui lui a consacré ses travaux et ses veilles (3) :

« Les peuples ont une arche sûre qui brave les eaux du déluge, une arche où se trouve le dépôt de leurs pensées, de leurs sentiments, de leur civilisation — c'est leur langue.

Messieurs, dans notre session d'Auray, en 1878, notre regretté collègue M. Louis de Kerjégu nous

(1) Dom Guépin.

(2) M. de la Borderie.

(3) Vte de La Villemarqué.

disait : « Que le culte des morts dans notre grande famille soit ce qu'il est partout en Bretagne, la dévotion du cœur. »

Après tant d'éloquents éloges, je veux cependant que le souvenir de ce ferme chrétien, de ce grand agriculteur, couronne pour ainsi dire ce Congrès, et s'il nous apporte une profonde tristesse, il ne nous laissera pas moins une force et une espérance. Je veux qu'il vous parle encore en répétant l'éloge qu'il faisait un jour de notre Association à la tribune de la Chambre des députés :

« La Bretagne est, disait-il éloquemment, une terre de liberté où des hommes d'intelligence et de cœur comprennent, aiment et pratiquent l'association.

» Il y existe, en effet, une des plus belles choses qui soient en France : l'*Association bretonne*, qui compte huit cents associés, se recrutant dans toutes les classes de la société, depuis le plus modeste cultivateur jusqu'au plus grand propriétaire des cinq départements bretons, s'en allant chaque année, depuis 1843, successivement dans chacun des départements de la province, pour y donner des conférences agricoles et archéologiques où sont discutées les choses du passé et celles de l'actualité, afin d'en faire sortir les enseignements de l'avenir, et où des concours de produits morts et vivants sont de véritables écoles ambulantes, qui portent de département en département aux cultivateurs, les enseignements pratiques les plus progressifs.

» Là, messieurs, nous pratiquons, nous enseignons, nous apprenons les uns et les autres tout ce qui rapproche et lie les intelligences et les cœurs

par la réciprocité de l'estime, de la sympathie et la communauté des intérêts. Tout cela, messieurs, est l'œuvre des forces vives de notre Bretagne s'animant, s'entraînant par elles-mêmes, car nous vivons avec nos propres ressources, sans que les fonds du Gouvernement contribuent aux 15,000 à 20,000 francs de primes que nous distribuons chaque année.

» Voilà comment les bretons comprennent la liberté et en usent pour s'aimer les uns les autres, pour aimer leur pays, en le moralisant et en l'enrichissant. »

Voilà en quels termes émus et éloquents parlait de notre Association M. Louis de Kerjégu. Que sa mémoire nous protège, que ses grands exemples nous excitent à suivre vaillamment ses traces, et puissions-nous être dignes de redire un jour comme lui : « Vieux cultivateur, messieurs, traçant » depuis quarante ans mon sillon avec rectitude, » à la veille peut-être de quitter la vie, je n'ai pas » l'intention de dévier de la devise que j'ai prise : » Toujours droit ! »

LISTE GÉNÉRALE DES PRIX

CONCOURS DE CHARRUES

LABOURS ORDINAIRES.

- | | |
|--|--------|
| 1 ^{er} Prix, et une médaille d'argent, à M. Charles, Joseph, de Lanfains | 80 fr. |
| 2. id., et une médaille d'argent, à M. Le Nouvel, Sylvestre, de Lanfains. | 60 |
| 3. id., et une médaille de bronze, à M. Lesage, François, de Quéniten, et M. Méléard, Y., du Fœil. | 45 |
| 4. id., M. Pommeret, Yves, de St-Donan. | 35 |
| 5. id., M. Pléven, Guillaume, de Lanfains. | 25 |
| 6. id., M. Budet, J., de Quintin. | 20 |
| 7. id., M. Fraval, Gustave, du Haut-Corlay. | 20 |
| 8. id., M. Thomas, J.-B., de La Harmoye. | 15 |
| 9. id., M. Gauvin, du Fœil. | 15 |
| 10. id., M. Mayré, Arthur, de St-Martin-des-Prés. | 15 |
| 11. id., M. Lefèvre, Auguste, du Fœil. | 15 |
| 12. id., M. Legal, J.-Ch., de la Ville-Berthelot. | 15 |
| 13. id., M. Kerbœuf, Louis, de Launay-Pinson, au Fœil | 15 |
- Mention honorable: M. Leborgne, Yves, de Lanfains.

LABOURS PROFONDS

Engrais

- | | |
|---|-------------------|
| 1 ^{er} Prix, et une médaille d'argent, à M. Olivier, de Trévère. | 1500 k. et 70 fr. |
| 2. id., et une médaille de bronze, à M. Limon, de St-Brandan. | 1500 k. et 50 |

SESSION DE QUINTIN

131

- | | |
|--|-------------------------------|
| 3. Prix. et une médaille de bronze à MM. Gauvin, et Pommeret, Yves, de St-Donan. | Engrais.
1500 k. et 25 fr. |
| 4. id., MM. Lesage, F., de Quintin, et Méléart, du Fœil. | 1500 k. et 15 |
| 5. id., M. Legal, J.-Ch., du Fœil et veuve Méléard, de Quintin. | 1000 k. et 15 |
| 6. id., M. Fraval, Gustave, du Haut Corlay. | 1000 k. et 15 |
| 7. id., M. Kerbœuf, du Fœil. | 1000 k. et 15 |
| 8. id., M. Bellegard, de l'Hermitage | 1000 k. et 15 |

EXPOSITION DES PRODUITS AGRICOLES ET DES INSTRUMENTS

HORS CONCOURS

Une médaille de vermeil est accordée à la remarquable exposition faite par le Comice agricole de Quintin. (Rappel de médaille de vermeil, à Guingamp.)

PRIX AUX PRODUITS AGRICOLES

- | |
|--|
| 1 ^{er} Prix, et une médaille d'argent, grand module, à M. Perrin ; |
| 2. id., et une médaille d'argent, petit module, à M ^{me} Guillaume Méléart. |
| 3. id., et une médaille d'argent, petit module, à M. Olivier, fermier de M. de Couëssin. |
| 4. id., et une médaille d'argent, petit module, à M. Fraval. |
| 5. id., et une médaille de bronze, à M. Olivier Lostys. |
| 6. id., et une médaille de bronze, à M. Lefloch, Moine. |

PRODUITS HORTICOLES

- | |
|---|
| 1 ^{er} Prix, et une médaille d'argent, grand module, à M. Lemée, de St-Brieuc. |
| 2. id., et une médaille d'argent, petit module, à M. Bliquet. |
| 3. id., et une médaille de bronze, à M ^{lle} Boullée. |
- Une médaille d'argent, grand module, est décernée à M. Gaudet, de Nantes, concessionnaire du Phospho-Guano Laws, pour des produits de maïs fumés avec cet engrais et exposés par M. Turboust, de Quintin.
- Une médaille de bronze est accordée à M. Henri de Robien, pour sa remarquable collection de pigeons.

INSTRUMENTS AGRICOLES

Une médaille d'argent, petit module, à M. Lesage, pour sa charrue ; une médaille d'argent, petit module, à M. L. Herron, pour ses brouettes ; une médaille d'argent, petit module, à M. Thierry, pour une collection de tarares.

ANIMAUX DES ESPÈCES BOVINE ET PORCINE**ESPÈCE BOVINE****PREMIÈRE CATÉGORIE (Races étrangères pures)***Mâles*

- 1^{er} Prix, M. le vicomte de Champagny. 200 fr.
 2. id., M. Henri, Pierre, de Plourin. 150
 3. id., M. Legal, Jean-Charles, du Fœil. 100
- Mention honorable, M. Legal, Jean-Charles.

Femelles

- 1^{er} Prix, M. Gastinel, Arsène, d'Argentré. 200 fr.
 2. id., M. Legal, Jean-Charles. 150
 3. id., M. de Châteaueux, d'Argentré. 100
 4. id., M. le vicomte de Champagny. 75
- Mention honoraire, M. Legal, Jean-Charles.

DEUXIÈME CATÉGORIE (Race bretonne)*Mâles*

- 1^{er} Prix, M. Lefloch, de Vannes. 150 fr.
2. id., M. Bannier, Jean, de Lanfains. 100
3. id., M. Morvan, Théodore, de la Harmoye. 75
4. id., M. Brouté, Pierre, de St-Brandan. 50

Femelles

- 1^{er} Prix, M^{me} veuve Mesléard, de Quintin. 150 fr.
2. id., M. Brouté, Pierre, de St-Brandan. 100
3. id., M. Marhin, de Pontivy. 75
4. id., M. Durand, Joseph, de Ploufragan. 50
5. id., M. Lefloch, de Vannes. 40

TROISIÈME CATÉGORIE (Croisements Durham)*Mâles*

- 1^{er} Prix, M. Gastinel, Arsène. 150 fr.
2. id., M. Henri, Pierre, de Plourin. 100
3. id., M. Grimel, de Quintin. 75

Femelles

- 1^{er} Prix, M. Henri, Pierre, de Plourin. 150 fr.
 2. id., M. Gastinel, Arsène. 100
 3. id., M. le vicomte de Champagny. 75
- Mention honorable, M^{me} veuve Mesléard de Quintin.

QUATRIÈME CATÉGORIE (Races laitières diverses)*Mâles*

- 1^{er} Prix, M. Marhin, de Pontivy. 150 fr.
2. id., M^{me} veuve Gauvin, du Fœil. 100

Femelles

- 1^{er} Prix, M. Henri, Pierre. 150 fr.
2. id., M. Gastinel. 100
3. id., Thomas, Jean-Baptiste. 50
4. id., M^{me} veuve Mesléard, de Quintin. 50

ESPÈCE PORCINE**PREMIÈRE CATÉGORIE**

(Races indigènes pures ou croisées entre elles)

Mâles

- 1^{er} Prix, M. Hervé, Jean-Louis. 100 fr.
2. id., M. Robial. 75
3. id., M. Limon. 50

Femelles

1 ^{er} Prix, M. Legal, Jean-Charles.	100 fr.
2. id., M. Limon.	75
3. id., M ^{me} veuve Mesléard.	50
4. id., M. Robial.	50

DEUXIÈME CATÉGORIE

(Races étrangères pures ou croisées entre elles)

Femelles

1 ^{er} Prix, (Prix unique), M. de Châteauneuf.	100 fr.
---	---------

La seconde médaille d'argent offerte par la Société des agriculteurs de France a été décernée à M. Legal, fermier au Foël, pour le bel ensemble de ses animaux.

BUREAU DE L'ASSOCIATION*Directeur* : M. RIEFFEL.**CLASSE D'AGRICULTURE***Président* : M. A. DE CHATEAUVIEUX.**CLASSE D'ARCHÉOLOGIE***Président* : M. LE VICOMTE HERSART DE LA VILLEMARQUÉ.*Trésorier* : M. A. DU BREIL DE PONTBRIAND.**CLASSE D'AGRICULTURE***Secrétaire* : M. CH. HAUGOMAR DES PORTES.**CLASSE D'ARCHÉOLOGIE***Secrétaire* : M. R. POCARD-KERVILER.**SECTION HIPPIQUE***Président* : M. LE BARON DE LAREINTY.*Secrétaire* : M. LE COMTE DE CARCOUET.

LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

DE L'ASSOCIATION BRETONNE

MEMBRES FONDATEURS

- MM. Marquis d'Argentré, châ. du Plessis, Argentré, I.-et-V.
Comte d'Argentré, châ. du Plessis, Argentré, I.-et-V.
Audren de Kerdrel, sénateur, St-Uhel, près Lorient.
Vte de Bélizal, Louis, cons. gén. châ. des Granges, près Moncontour, C.-d.-N.
Bouruet-Aubertot, châ. de Kerjeffré, Arradon près Vannes.
Vte de Brémond d'Ars, Mis de Migré, Cons. gén., prés. du Comice de Pontaven, châ. de la Porte-Neuve, commune de Riec, par Pontaven, F.
Cte du Breil de Landal, châ. du Feu, par Juvigné-des-Landes (Mayenne).
Du Breil de Pontbriand, Ange, châ. de la Brousse Briantais, par Matignon, C.-d.-N.
Vte de Champagny, Henri, sénateur.
Chéguillaume, à Nantes, L.-I.

Mgr David, Evêque de Saint-Brieuc.
 Général Espivent de la Villeboisnet.
 Vte de Forsanz, sénateur.
 Fresneau, ancien député, M.
 Goffart, rue Chapsal, 21, Paris.
 De Gouvello, 25, rue de Grenelle St-Germain, Paris.
 De Goyon, duc de Feltre, député.
 Cte de Guéhéneuc de Boishue, chât. de la Guerche, à St-Hélen, près Dinan C.-du-N.
 De Keranflec'h, château du Quénélec, à Mûr, C.-du-N.
 De Kercado, chât. du Plessis, à St-Dolay, par La Roche-Bernard, M.
 Cte de Kergariou, chât. de Bonaban, à La Gouesnière, I.-et-V.
 Cte de Kergorlay, député, Oise.
 De Kerjégu, Francis, sénateur.
 M^{is} de Kerouartz, chât. des Salles, Guingamp.
 De la Borderie, Arthur, à Vitre, I.-et-V.
 De la Haye Jousselin, cons. gén. à Derval, L.-I.
 Cte de Lambilly, chât. de Lambilly, près Ploërmel, M.
 Cte de la Monneraye, sénateur, M.
 Cte de Langle, Ferdinand, chât. de Tesnières, près Argentré, I.-et-V.
 De Lareinty, sénateur.
 Vte de Langle, Augustin, à Vitre, I.-et-V.
 M^{is} de Langle, chât. du Plessis, à La Couyère, par le Sel, I.-et-V.
 Vte de la Noue, chât. des Aubiers, à Hillion, près Saint-Brieuc.
 Lallié, Nantes, rue Bertrand Geslin, 5.
 De Lesguern, Francis, maire de Dirinon, chât. de Lesquivit, Dirinon, F.
 Cte de Lorgeril, Charles, chât. de la Bourbançais, à Pleugueneuc, I.-et-V.

MM. Vte de Lorgeril, sénateur, chât. de Lorgeril, à St-Ygneuc, près Jugon, C.-d.-N.
 Loysel, général, sénateur, 18, place de la Madeleine.
 Prince de Lucinge, chât. de Coat-an-Noz, près Belle-Isle-en-Terre, C.-d.-N.
 Cte des Nétumières, chât. de la Magnane, par Saint-Aubin-d'Aubigné, I.-et-V.
 Mgr Nouvel, évêque de Quimper.
 De Pioger, sénateur, M.
 Rioust de Largentaye, député, chât. de Largentaye, près Plancoët, C.-d.-N.
 Duc de Rohan, à Josselin, M.
 Cte de Sapinaud, chât. de Tréguel, par Guémené Penfaô, L.-I.
 Société archéologique de Rennes.
 Vandercolme, à Rexpoëde, Nord.
 Vte de Virel, Alban, chât. de Trédion, par Elven, M.
 Cte de Virel, Henri, chât. du Grégo, à Theix, M.
 Martin des Landes, à Kervignac, près Douar-nenez, F.

MEMBRES ORDINAIRES

NOTA. — Les lettres capitales, à la suite des localités, indiquent :
C.-d.-N., le département des Côtes-du-Nord ; — F., le département du Finistère ; — I., ou I.-et-V., le département d'Ille-et-Vilaine ; — L., ou L.-I., le département de la Loire-Inférieure ; — M., le département du Morbihan.

- MM. Abadie, médecin-vétérinaire, à Nantes.
Abgrall, Yves-Marie, à Lannilis, F.
Alleux (des), ch. de La Vieuville, Fougères, I. V.
Andigné (C^{te} d'), chât. du Kervezo, Muzillac, M.
Andigné (V^{te} d'), fils, id.
Apuril, Arthur, chât. de Bélouan, à Ménéac, M.
Argouarc'h, prof. d'agriculture, à Quimperlé.
Armaillé (C^{te} d'), chât. de la Douve, au bourg.
d'Iré, près Segré, Maine-et-Loire.
Armez, père, à Plourivô, C.-d.-N.
Arnould, conseiller général de Quimper, boulevard des Batignolles, 20, à Paris.
Aubert (d'), Louis, ch. du Guémadeuc, Pléneuf, C.-d.-N.
Aubert (d'), J., chât. de la Hauguemorais, près Matignon, C.-d.-N.
Audran, président de la Société d'agriculture, à Quimperlé.
Balcon, Th., not. à Châteauneuf-du-Faou.
Bahezre de Lanlay, F., à Plounévez-Quintin, C.-d.-N.
Barbe, à Buzet, Haute-Garonne.
Barbier, fabric. d'instruments aratoires, à Ros-trenen, C.-d.-N.
Barthélemy (de), Anatole, 9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

- MM. Bascher de Beaumarchais, chât. de Beaumarchais, près les Sables-d'Olonne, Vendée.
Baudic, avoué à Vannes.
Bazouge, libraire à Dinan, C.-d.-N.
Beaudiez (du), H., notaire à Landerneau.
Beaudiez (du), Paul, maire à St-Thonan, chât. de Botiguéry, près Landerneau.
Becdelièvre (M^{is} de), chât. du Brosnay, près Guemené-Penfaô, L.-I.
Mgr Bécél, évêque de Vannes.
Béchenec (de), chât. de Beauvais, en Noyal-sous-Bazouges, I.-et-V.
Bégassière (de la), à Plorec, près Jugon, C.-d.-N.
Bégassière (de la), Emm., à Guingamp, C.-d.-N.
Bellabre (J. de), maire de Senven-Léart, C.-d.-N.
Belleissue (de la), juge, à St-Brieuc.
Belinaye (C^{te} de la), chât. du Bois-le-Houx, près Fougères, I.-et-V.
Belinaye (V^{te} de la), près Fougères, I.-et-V.
Bélizal (de), Hyacinthe, chât. de Bellevue, près Moncontour, C.-d.-N.
Bélouino, Léon, curé-doyen de Moncontour, chan. hon., à Moncontour, C.-d.-N.
Bergeon (frère Judorien), supérieur des frères de la Doctrine chrétienne, à Quimperlé.
Berthois (de), colonel, chât. des Bretonnières, à Erbrée, près Vitry, I.-et-V.
Bigne-Villeneuve (de la), Paul, à Rennes.
Bintinaye (V^{te} de la), ch. de la Rivière, près du Comice d'Evran, C.-d.-N.
Biron, négociant à Brest.
Bizien (C^{te} de), Louis, chât. de la Tiemblais, près Dinan, C.-d.-N.
Blanchardière (de la), chât. du Val, Guildo, près Matignon, C.-d.-N.
Blanchet, Charles, Landerneau, F.
Blaven-Duchêne, maire de Carhaix, F.
Blois (de), chât. de Poulguineau, à Quimper.

- MM. Blois (de), Louis, rue de Brest, à St-Brieuc.
 Blois (de), Aymar, à Quimper.
 Cte du Boberil, chât. de Beauchêne, à Renazé (Mayenne).
 Bobière, chimiste, à Nantes.
 Bodéléac (Garnier), maire, à Quintin, C.-d.-N.
 Bodin, direct. de l'école d'agriculture, à Rennes.
 Boisboissel (Cte de), à St-Nicolas-du-Pélem, C.-d.-N.
 Boisboissel (de), fils, à St-Nicolas-du-Pélem.
 Bois-Saint-Séverin (du), à Quimper.
 Bois de la Villerabel (du), Arthur, à St-Brieuc.
 Boishamon (du), Ch., maire de Pluduno, chât. de Montchoix, près Plancoët, C.-d.-N.
 Bois Riou (de), chât. de Bois Riou, au Trévou, par Perros-Guirec, C.-d.-N.
 Bonnemère, Lionel, 47, rue N.-D. de Lorete, Paris.
 Borderie (de la), Valdéck, cons. gén., Vitry, I. V.
 Boscher-Delangle, Paul, not., à Quintin, C.-d.-N.
 Boscher-Delangle, banq., à Loudéac, C.-d.-N.
 Bossard, vicaire à Cesson, près Rennes.
 Bot de Talhouet (du), chât. de Trémobian, à Guepprouel, près Brest.
 Botmiliau (de), Adolphe, à Goudelin, par Lanvollon, C.-d.-N.
 Botmiliau (de), Jules, rue des Carmes, 7, à Guingamp, C.-d.-N.
 Bouan du Chef-du-Bos, chât. du Val, Planguenoual, C.-d.-N.
 Boucher, notaire à Landerneau.
 Bouëtiez de Kerorguen (du), avocat à Lorient, M.
 Bouëtiez de Kerorguen (du), not., à Lorient, M.
 Bourel-Roncière, à Lanvollon, C.-d.-N.
 Bourel de la Roncière, cont. des postes, à Nantes.
 Bourg (du), Roger, chât. de la Ville-Bague, à St-Coulomb, I. V.
 Bourg (du), Paul, cons. général, château de la Roche, près Châteaubourg, I. V.

- MM. Bourgault du Coudray, Paris.
 Bourgeois, notaire à Morlaix.
 Bourguignolle, à Rosporden, F.
 Breil de la Caunelaye (Cte du), chât. du Crévy, près Ploërmel, M.
 Breil de la Caunelaye, (René du) id.
 Breil de Landal, (Vte du), chât. de Landal, à la Boussac, I. V.
 Breil de Marzan (du), Ollivier, rue des Capucins, à St-Brieuc.
 Breil de Marzan (du), Gildas, chât. de Marzan, près de La Roche-Bernard, M.
 Breil de Pontbriand (Vte du), Paul, cons. gén., chât. de la Brousse-Briantais, près Matignon, C.-d.-N.
 Breil de Pontbriand (du), Achille, maire de Corseul, C.-d.-N.
 Breil de Pontbriand (du), J.-B., chât. de Kerservan, près Guémené-sur-Scorff, M.
 Burnet-Stears, John, manoir de Kersteers, près Brest.
 Cadaran (de), par Ligné, L.-I.
 Cadeville (comte de), Landerneau.
 Cadoudal (de), à Auray, M.
 Caill, Claude, agriculteur à Kerdigant, en Plouzévédé, F.
 Calan (de), Joseph, à Quimper.
 Calan (de), Charles, chât. de Kerminaouet, près Concarneau, F.
 Cambourg (Vte de), chât. de Guesnache, par Bénodet, F.
 Caradec, Albert, avocat, cons. gén., à Vannes.
 Caradec, président du tribunal civil, à Vannes.
 Caradeuc (M^{is} de), chât. du bourg d'Iré, près Segré, Maine-et-Loire.
 Carcaradec (Cte de), père, chât. de Kérivon, près Lannion, C.-d.-N.

- MM. Carcaradec (V^{te} de), Anatole, chât. de Kérivon, près Lannion, C.-d.-N.
 Carcouet (C^{te} de), chât. de Quefféron, près Lamballe, C.-d.-N.
 Carfantan, Joseph, aux Murs, Hénanbihen, C.-du-N.
 Carheil (C^{te} de), Ernest, chât. de la Guichardière, en Carentoir, M.
 Carné-Coëtlogon (M^{is} de), cons. gén., chât. de la Ville-ès-blancs, à Sévignac, près Broons, C.-d.-N.
 Carné (V^{te} de), Edmond, chât. de Cadolan, à Guingamp, C.-d.-N.
 Carné (C^{te} de), Olivier, chât. du Glazan, à Canihuel, C.-d.-N.
 Carré (l'abbé), prof. au petit séminaire de Plouguernevel, C.-d.-N.
 Carron, Paul, à Piré, I. V.
 Carron, ancien député d'Ille-et-Vilaine.
 Carron, Jules, cons. gén., chât. de Piré, à Piré, I. V.
 Castellan (de), Louis, chât. du Chesnay, près Quintin, C.-d.-N.
 Castellan (de), Léon, chât. du Chesnay, près Quintin, C.-d.-N.
 Cazin d'Honinthon (baron), à Taulé, F.
 Chalus (de), Louis, à Landevennec par Argol, F.
 Chamaillard (de), député, à Quimper.
 Chamaillard (de), avocat à Quimper.
 Champagny (V^{te} Paul de), chât. de Keranroux, près Morlaix.
 Chancerelle, Wincelras, à Douarnenez, F.
 Charil des Mazures, sous-inspecteur des forêts à Rennes.
 Charner, à Saint-Brieuc.
 Chateaufvieux (de), Aimeric, chât. des Hairies, par Argentré, I. V.
 Chateaufvieux (de), chât. de la Fontenelle, près Châteaubourg, I. V.

- MM. Chauffier (l'abbé), à Vannes.
 Chauveau (C^{te} de), chât. de Kériolet, près Concarneau, F.
 Charrette (Urbain de), chât. de la Contrie, Couffé, L.-I.
 Chauveau, J., expert à Varades, L.-I.
 Cheminant, notaire à St-Renan, F.
 Chesnel, ingénieur, à Nantes.
 Chevillote, Charles, à Brest.
 Cintré (M^{is} de), chât. de Tréguil, par Yffendic, I. V.
 Cintré (V^{te} de), Georges, ancien député, chât. du Breil, à Iffendic, I. V.
 Clésieux (C^{te} du), Achille, rue d'Orléans, à Saint-Brieuc.
 Clésieux (V^{te} du), Ollivier, chât. de St-Ilan, près St-Brieuc.
 Cleuziou (du), Hyppolyte, à Plounévez-du Faou, F.
 Closmadeuc (de), docteur-médecin, à Vannes.
 Coetgourden (de), René, à Quimper.
 Comice de Nozay et Derval, L.-I.
 Comice de Pontaven, F.
 Comptoir du Finistère, Brest.
 Coniac (de), chât. de la Robinais, près Bain, I.-et-V.
 Couaridouc (de), château de Carnaba, Guingamp, C.-d.-N.
 Couëssin (de), Athanase, chât. de Kerougas, par Assérac, L.-I.
 Couëssin (de), Auguste, chât. de Robien, près Quintin, C.-d.-N.
 Couët, Eugène, banquier, à Quintin, C.-d.-N.
 Couédic (C^{te} du), ch. du Lézardeau, Quimperlé.
 Courcy (de), Paul, à St-Pol-de-Léon.
 Courson (de), père, président du comice de Plouha, chât. de Lizandré, près Plouha, C.-d.-N.
 Courson (de), fils, chât. de Lizandré, Plouha.
 Agr.

MM. Courtois, Victor, négociant, rue de la Mairie, 2, à Brest.

Courville (de), à Fougères, I. V.

Crezolles (Vte de), à Morlaix.

Cudennec, Aimé, à Kerargoff, Plabennec, F.

Curnier, Edmond, à Trorozec, près Lannion, C.-du-N.

Cuverville (de), Louis, chât. de Kérauter à Ste-Tréphine, C.-du-N.

Cuverville (de) chât. de la Porte-Dohain, près Uzel, C.-du-N.

Cuy (de), chât. du Roz, commune du Quillio, près Uzel, C.-du-N.

Dalmar, père, rue St-Gouéno, à Saint-Brieuc.

Dalmar, fils, à Saint-Brieuc.

Dannes (Cte de), chât. de Talhouet, près Rochefort, M.

Deloze, à sa terre de S-Gildas, en Dréfféac, L.-I.

Denoual de la Billiais, notaire à Tinténac, I. V.

Des Jars de Kéranroué, Pierre, à Guingamp.

Des Jars, Louis, rue de la Pompe, à Guingamp.

Deslandes de Lanoët, à Lamballe.

Després, rue du Château, 18, à Brest.

Després, père, chât. du Temple, près la Guerche, I. V.

Després, (fils), chât. du Temple

Dezaunay, prop. cult., à St-Etienne de Mont-Luc, L.-I.

Dezerseul (Cte du), chât. du Val, près Chateaubourg, I. V.

Dieuleveult (de), Camille, à Bohars, près Brest.

Douguedroit, propriétaire à Châteaulin, F.

Dresnay (Cte du), maire de Lanmeur, chât. du Boiseon, à Lanmeur, F.

Drouillard, chât. de Kerlaudy, St-Pol-de-Léon.

Dufilhol, Edgard, à Lorient, M.

MM. Durand, propriétaire, faubourg Roger, à Fougères, I. V.

Durand, régisseur, à Malensac, M.

Duval, maire de Paimpol, cons. gén., à Paimpol, C.-du-N.

Duval des Maisons, manufacturier, Quintin.

Ehanno, notaire, à Hennebont, M.

Elva (Cte d'), Auguste, chât. de Changé, près Laval.

Eusenot (l'abbé), vicaire, à Guidel, par Gestel, M.

Eveno (l'abbé), aum. Dames de la Retraite, Lannion.

Ferré (de) chât. du Coëtlosquet, par Pleyber-Christ, F.

Ferrière (l'abbé de la), chât. de Coatuhan, Rohan, M.

Ferron (de), Charles, chât. de Léauville, à Landujan, par Montauban, I.-et-V.

Flagelle, expert, à Landerneau.

Fleuriot de Langle, (Amiral), chât. de Pratalan, près Morlaix.

Fontan, ancien officier de marine, à Lorient.

Foucaud (de), Auguste, rue de Belair, à Rennes.

Foucaud (de), René, chât. de Launay, Bréhand-Moncontour, C.-d.-N.

Fou de Kerdaniel (du), chât. de Bonabry, Hillion, près Saint-Brieuc.

Frain de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitré.

France (Cte de), Francis, St-Malo, I.-et-V.

Fraval, Gustave, à Quintin, C.-d.-N.

Frélaut-Ducours, vicaire-général, à St-Brieuc.

Fretay (Charles du), chât. de Kerlouarn, en Plouaré, par Douarnenez, F.

Gahier, cons. général, à Rougé, L.-I.

Gaillard (l'abbé), à Couëron, L.-I.

- MM. Galerne, recteur de Canihuel, C.-d.-N.
 Galles, intendant militaire, à Rennes.
 Gardin de la Bourdonnaye, juge doyen au tribunal civil de Brest, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture de Brest.
 Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à Redon, I.-et.-V.
 Gastinel, Arsène, propriétaire cultivateur, à Gênes, I.-et.-V.
 Gauchet, négociant, sur la Fosse, 92, Nantes.
 Gaultier de Kermoal, Adolphe, au Pont-de-Gouët, Saint-Brieuc.
 Gaultier du Mottay, cons. gén., Plérin, près Saint-Brieuc.
 Genouillac (de), Olivier, Rennes.
 Gervinai (de la), place St-Sauveur, Dinan, C.-d.-N.
 Gicquel des Touches, amiral, rue du Sud, 30, Versailles.
 Goasguen (l'abbé), recteur du Conquet, F.
 Goës Briand (de), Charles, chât. du Stangmeur, près Daoulas, E.
 Goës Briand (de), Georges, chât. de Kerdaoulas, près Landerneau, F.
 Goubin, maire de Loperec, chât. du Kerenc'hoat près Landerneau.
 Grainville (de), Adrien, chât. de Trogriffon, près Lande-Peuzé, F.
 Grandjean, négociant, à Landerneau.
 Grandjean, notaire, à Ploërmel, M.
 Grimaudière (de la), Hippolyte, château de la Hamonaye, près Châteaubourg, I. V.
 Grivel (baron), capitaine de vaisseau, chât. de Crenan, près Quintin, C.-d.-N.
 Guébriant (Cte de), cons. gén., chât. de Kerdaniel, St-Jean-Kerdaniel, C.-d.-N.
 Guéhenneuc de Boishue (Vte de), chât. de St-Léger, près Combours, I. V.
 Guihenneuc, au Port-Louis, M.

- MM. Guerdavid (Vte de), Gaston, chât. de Keraél, par Guerlesquin, F.
 Guérin, directeur général des sucreries de l'Ouest, 17, rue Voltaire, Nantes.
 Guermeur, avoué à Chateaulin, F.
 Guernisac (Cte de), Louis, chât. du Mûr, près Morlaix.
 Guesdon, à St-Merhvé, I. V.
 Gueydon (de), Amiral, près Landerneau.
 Guibert, Augustin, armateur, à Saint-Servan, I.-et.-V.
 Guibert, Mathurin, armateur, à St-Servan, I. V.
 Guiheneuc, notaire, à Vitry, I. V.
 Guillard (l'abbé), rue du Front, 3, à Quimper.
 Guillemot, avocat, place St-Michel, à St-Brieuc.
 Guillier (Cte du), chât. du Guillier, près Jugon, C.-du-N.
 Guillotin de Corson (l'abbé), chanoine, rue St-Melaine, 34, à Rennes.
 Guitterel (l'abbé), professeur au petit-séminaire de Plouguernevel, C.-du-N.
 Guitten (Vte de), chât. de Bonnefontaine, Antrain, I. V.
 Hairye (de la), recev. des finances, à Quimperlé.
 Halgouët (du), Hippolyte, château de Tregranteur, près Josselin, M.
 Halgouët (comte du), Adolphe, id.
 Halligon, Louis, chât. du Rouall, près Lannilis, F.
 Hamelin, à Kernantais, en Pleucadeuc, par Molac, M.
 Hamon du Plessis, maire de Pontivy, M.
 Harscouët (comte), St-Brieuc.
 Harscouët de Keringant (Vte), ch. de Pontsal, Morbihan.
 Haugmard, J.-M., banquier, à Savenay, L. I.

- MM. Haugoumard des Portes, Charles, conseiller général, à Lamballe, C.-d.-N.
 Hémeri de Goascaradec, Armand, à St-Brieuc.
 Hémeri de Goascaradec, château du Bois-hardy, à Moncontour, C.-du-N.
 Hercé (comte de), château de Monguëret, près Ernée, Mayenne.
 Hersart de la Villemarqué (vicomte), membre de l'Institut, château de Keransker, près Quimperlé.
 Heuzé, directeur de la filature, à Landerneau, F.
 Hévin, Emile, Moulins, I.-V.
 Huchet du Guerneur, juge au tribunal de Quimperlé.
 Huon de Kermadec, Casimir, maire de Saint-Pol-de-Léon.
 Huon de Kermadec, à Plouëzoch, près Morlaix.
 Huon de Penanster, député à Lannion, C.-d.-N.
 Hûe, à Rennes, rue Louis-Philippe, 2.

Jacolot, Eugène, à St-Renan, F.
 Jacquelot (de), Joseph, à Quimper.
 Jacquelot (de), Louis, à Quimper.
 Jégou du Laz (vicomte), Eugène, château de Penanrun, près Daoulas, F.
 Jégou du Laz, Paul, à St-Pol-de-Léon.

Kerdrel (de), Paul, conseiller général, chât. du Brossay, par Rochefort-en-terre, M.
 Kerdrel (de), Paul, cons. gén., à Lannilis, F.
 Kéréver (Charles de), à Tréguier, C.-d.-N.
 Kéréver (de), château Bily, en Ploufragan, près Saint-Brieuc.
 Kéréver (de), Olivier, à Hénon, C.-d.-N.
 Kergariou (marquis de), château de Coatiliau, près Lannion, C.-d.-N.
 Kergariou (Emmanuel de), chât. de la Granville, près Châtelaudren, C.-d.-N.

- MM. Kergariou (vicomte de), Joseph, château de Lannuguy, près Morlaix.
 Kergariou (de), Rolland, chât. de Beauregard, à Cléguérec, M.
 Kergrist (de), François, château de Kéromnès, à Carantec, près Morlaix.
 Kergrist (vicomte de), Joseph, rue de Brest, à Morlaix.
 Kergu (comte de), chât. du Closneuf, à Andel, près Lamballe.
 Kérigant (de), à Quintin.
 Kéridec (vicomte de), chât. de Kerfrezec, près Hennebont.
 Kérisouet (Le Gallic de), père, château de Ménéoré, près Guémené-sur-Scoff, M.
 Kérisouet (Le Gallic de), fils, id.
 Kermel (de), Louis, chât. de la Porte-Dohain, près Uzel, C.-d.-N.
 Kermenguy (de), député, chât. de Kermenguy, à Clesder, F.
 Kermoysan (vicomte de), chât. de Coatdamour, près Morlaix, F.
 Kernier (marquis de), chât. du Bois-Cornillé, près Vitre, I.-et-V.
 Keroës, Emile, Brest.
 Kéroës, Ernest, Brest.
 Kerouanton, notaire, à St-Renan, F.
 Kerouartz (Cte de), à Guingamp, C.-d.-N.
 Kersanté, à Ploubalay, C.-d.-N.
 Kersauson (Cte de), chât. de Trodibon, près Morlaix.
 Kersauson (Cte de), Guy, chât. de Kerjean, au Conquet, F.
 Kersauson de Pénendreff, notaire, à Brest.
 Kervasdoué (Cte de), chât. de Kervasdoué, à Plouzané, F.
 Kervasdoué (de), François, chât. de Moguerou, à Locmaria-Plouzané, F.
 Kervers (vicomte de), ch. de Lanrigan, par Combourg.

MM. Kerviler, ingénieur des ponts et chaussées, à St-Nazaire.

Keyser (de), juge suppléant, à Vannes.

La Barre de Nanteuil (de), rue du Port, à Saint-Brieuc.

La Barre (comte de), père, rue de Paradis, à Laval.

La Bégassière (de), Adrien.

La Brosse (de), Louis, château d'Orvault, à Orvault, L.-I.

La Buharaye (de), château de Callac, à Plumelec, M.

La Caunelaye Cte du Breil de Pontbriand (de), chât. de la Caunelaye, à Plancoët, C.-d.-N.

Lacoste, Châteaulin.

La Féronnays (de), conseiller gén., à Nantes,

Laimé, Adolphe, propriétaire, à Quimper.

La Jaille (général Cte de), conseiller général, Dinan, C.-d.-N.

Lallemant, juge de paix, à Vannes.

Lambilly (comte de), chât. de Nay-sur-Erdre, près Nantes.

La Monneraye (de), à Montfort, Ille-et-Vilaine.

La Morelais (de), château du Lou, près Mauron, M.

La Morvonnais (de), Ch., Dinan, C.-d.-N.

La Motte-Colas (de), Alfred, maire de Pléboulle, chât. de Launay, par Matignon, C.-du-N.

La Motte-Rouge (général de), chât. de La Motte-Rouge, Hénansal, par Hénanbihen, C.-d.-N.

Langle (vicomte de), Alphonse, château des Tesnières, près Argentré, I.-et-V.

Langle (de), Camille, capitaine de vaisseau, cité d'Antin, 3, à Brest.

Langle-Beaumanoir (M^{rs} de), chât. de Beaumanoir, à Evran, près Dinan.

Lanjuinais (Cte), rue du Luxembourg, 31, Paris.

MM. Lannurien (de), Etienne, avocat à Morlaix.

Lanoë des Salles (de), à Lamballe, C.-d.-N.

La Pilorgerie (de), à Châteaubriand, L.-I.

Larcinty (de), Jules, château de Chassenon, par Blain, L.-I.

Larere, négociant, place du Champ, à Dinan
Largentaye (Rioust de), Frédéric, près Plancoët, C.-du-N.

La Rivière (de), Raymond, château de la Bouteillerie, à Combours, I.-et-V.

La Rochette (de).

La Roche-Macé (de), chât. de la Roche, par Couffé, L.-I.

La Sablière (de), château de Lanniron, près Quimper.

La Touche (Cte de), à Saint-Brieuc.

Launay (de), à Lamballe, C.-d.-N.

Laurant, notaire, à Rostrenen, C.-d.-N.

Laurens de la Barre (du), juge de paix, manoir de Coat-an-Roch, à Comanna, par Landivisiau, F.

La Vieuville (de), maire de Saint-Cast, par Matignon, C.-d.-N.

La Villarmois (comte de), château de Trans, à Trans, I.-et-V.

La Villarmois (de), fils, à Trans, I.-et-V.

La Villeféron de Riverieux (de), Légué-St-Brieuc.

La Villegontier (Cte Gérard de la), château de Parigné, près Fougères, I.-et-V.

La Villehéleuc (de), château de la Villehéleuc, à Hénanbihen, C.-d.-N.

La Villesbret (de), Hippolyte, colonel, à Brest.

La Villethéart (Cte de), chât. de la Villethéart, à la Bouillie, par Hénanbihen, C.-d.-N.

Le Bas, prop. agr., à Sainte-Geneviève, Maletroit, M.

Le Bel de Penguilly, père, chât. de Penguilly, près Moncontour, C.-d.-N.

- MM. Le Bel de Penguilly, fils, id.
 Le Bellec, Amédée, à Lannion, C.-d.-N.
 Le Berre, cons. gén., à Neuillac, près Pontivy, M.
 Le Bian, négociant, rue Monge, à Brest.
 Le Bihan, Henry, prop., à Plestin, C.-d.-N.
 Le Blanc, à Kériolet, La Trinité-sur-Mer, M.
 Le Bouteillier (Vte), à Fougères, I.-V.
 Le Bris, Joseph, propriétaire cult., à Kergrist, par Pontivy, M.
 Le Clec'h, Germain, agriculteur à Kervéguen, près Plounévez-du-Faou, F.
 Le Clerc, Arthur, à la Voirie, près Fougères, I.-et-V.
 L'Ecluse (de), Amédée, à Audierne, F.
 L'Ecluse (de), Edmond, id.
 Le Cour, négociant, Nantes.
 Le Deuff, prop. à Moustoir, par Maël-Carhaix, C.-d.-N.
 Le Flô (général), chât. du Nec'hoat, Morlaix.
 Le Floch, Louis, propriétaire cultivateur, à Minimur, près Vannes.
 Le Forestier, de Quillien, près Landerneau.
 Le Gal, au Fœil, près Quintin, C.-d.-N.
 Le Gonidec de Traissan (Cte), député, chât. de la Baratière, Vitré.
 Le Gonidec de Traissan (Cte), Paul, rue Saint-Mathurin, Laval.
 Le Gonidec de Traissan (Vte), Charles, 3, quai Châteaubriand, Rennes.
 Le Gorrec, président du comice de Pontrioux, C.-d.-N.
 Legué, Victor, à Saint-Brieuc.
 Le Guillou Pénanros, Gust., à Concarneau, F.
 Le Guillou Pénanros, Hip., à Concarneau, F.
 Le Harivel, 51, rue Monceaux, Paris.
 Lehoux, docteur-méd., rue J.-J. Rousseau, à Nantes.

- MM. Le Lasseur, Albéric, chât. de Pozinière, près Nantes.
 Leloup de Varennes, prop., à Brest.
 Le Maître, Révérend, William, à St-Pierre, Jersey.
 Le Marchant, secrétaire de la société d'agriculture, à Morlaix.
 Le Mée (l'abbé), recteur, à St-Carné, C.-d.-N.
 Le Mesle du Porzou (Cte), ancien direct. des contrib. indirectes, à Lanoë-Verte, par Paimpol, C.-d.-N.
 Le Mintier (Cte), Ed., chât. de l'Ecluy, à Pleugueneuc, I.-et-V.
 Le Mintier (Vte), Léon, chât. de l'Ecluy, I. V.
 Lemoing, prés. du comice de Goarec, C.-d.-N.
 Lemonnier, Edm. anc. notaire, à Landerneau.
 Lemonnier, Henri, directeur du comptoir du Finistère, à Brest.
 Lemoussu, ingénieur géomètre, rue Vicairie, à Saint-Brieuc.
 Le Moyne, chez M. de Chamaillard, à Quimper.
 Le Page, Allain, cult. rue de l'Eglise, Paimpol, C.-d.-N.
 Le Pays du Tailleul, Emile, Grand'Rue, à Fougères, I.-et-V.
 Le Pays du Tailleul, René, id.
 Le Pommelec, Edouard, à Binic, C.-d.-N.
 Le Pommelec, Jacques, armat., cons. gén., à Binic, C.-d.-N.
 Le Quillec, curé à Carquefou, L.-I.
 Le Roux, Léon, cons. général, chât. de Brézal, à Plouneventer, par Landivisiau, F.
 Leroux, Prosper, prop. à Nozay, L.-I.
 Le Sage, ancien maire, à Dinan, C.-d.-N.
 Le Saulnier de St-Jouan, Francis, à Binic, C.-d.-N.
 Le Saulnier de St-Jouan, Jules, au Boismeur, en St-Péver, par Bourbriac, C.-d.-N.
 Lautrec (Cte de), L.-I.

- MM. Lescouët (Cte de), Jos., château de Tronjoly, à Gourin, M.
 Lescoët (M^{is} de), château de Lesquiffiou, par Pleyber-Christ. F.
 Lesguern (de), Charles, chât. de Pencran, près Landerneau, F.
 Lesguern (Cte de), Albert, prés. du Comice de St-Nicolas-du-Pélem, chât. de Kérauter, Ste-Tréphine, C.-d.-N.
 Lestang du Rusquec (Cte de), chât. de Kerezec, près Landerneau, F.
 Lestang du Rusquec (de), Henri, chât. de Kerrouseré, à Sibiril, St-Pol-de-Léon, F.
 Léon (Prince de), député, à Josselin, M.
 Liégeard (général baron de), chât. de la Vallée, près Lamballe, C.-d.-N.
 Limon (l'abbé), chanoine titulaire, St-Brieuc.
 Limon, à Saint-Brandan, C.-d.-N.
 Lohan, Ernest, notaire, à Saint-Brieuc.
 Lonlay (de),
 Lorgeril (Vte de), chât. de Goudemail, près Châtelaudren, C.-d.-N.
 Lorgeril (Cte de), Henri, chât. du Chalonge, à Trébédan, près Dinan, C.-d.-N.
 Lorgeril (Cte de), Victor, chât. du Colombier, Hénon, près Moncontour, C.-d.-N.
 Lorgeril (Cte de), Léon, chât. de la Motte-Beaumanoir, à Plesder, par St-Domineuc, I.-et-V.
 Lorois, cons. général, à Muzillac, M.
 Lotz, const. mécanicien, à Nantes, L.

 Macé, Hippolyte, à Gennes.-I.-V.
 Madec (de) à St-Thégonnec.
 Marc'hallac'h (du), (l'abbé), vic.-g., à Quimper.
 Marhin, cultiv.-prop. à Kervers, près Pontivy.
 Marin, ancien sous-préfet, chât. de Launay, à Pleslin, C.-d.-N.

- MM. Martin, docteur-médecin, à Dinan, C.-du-N.
 Mauduit (Henri de), Quimperlé.
 Mauduit (de), Joseph, Quimperlé.
 Mazé-Launay, Albert, à Keruhon, près Brest.
 Mazurié, J.-B., à Quintin.
 Mel, enseigne de vaisseau, Brest.
 Ménard Anthime A. G., père, avocat, rue St-Julien, 2, à Nantes.
 Ménard Anthime P. L., fils, avocat, rue St-Julien, 2, à Nantes.
 Mével, propriétaire, à Kervasdoué, par le Conquet, F.
 Montgermont (de), Léonard, chât. des Gravelles, St-Méen, I.-et-V.
 Mottay (du), Henri, maire d'Evrans, chât. du Mottay, à Evran, C.-d.-N.
 Mottin, forges du Vaublanc, par Loudéac.
 Moulin de Paillard (du), chât. de Kerthomas, à Sarzeau, M.

 Nantois (Cte de), Arthur, château de Nantois, Pléneuf, C.-d.-N.
 Nantois (Vte de), F., près Hennebont, M.
 Nétumières (Mis des), château de Montbouan, près Piré, I.-et-V.
 Nétumières (Cte des), Raymond, chât. du Châtelet, près Vitre, I.-et-V.
 Nétumières (Cte des), Ivan, chât. des Nétumières, près Vitre, I.-et-V.
 Nétumières (Cte des), Guy, château des Nétumières, près Vitre, I.-et-V.
 Nétumières (Vte des), Elie, chât. de Montbouan, près Piré, I.-et-V.
 Neumager, trés. de la fabrique, à Guingamp.
 Nicol (l'abbé), à Sarzeau, M.
 Noday, (Cte du), Henri, chât. du Penhoët, près Josselin, M.
 Nouël (de), Edmond, chât. de Kertanouarn, près Paimpol, C.-d.-N.

MM. Nouël (de), Louis, chât. de Kertanouarn, près Paimpol, C.-d.-N.
 Nouël (de), père, à Ploubazlanec, C.-d.-N.
 Nouël de Lesquerneq, Landerneau, F.

Oheix, Robert, fils, à Trévé, près Loudéac.
 Ollittraut Dureste, chât. de Bizoin, près Uzel, C.-d.-N.
 Ollivier, Louis, maire, à Guingamp.
 Ollivier, Auguste, député, rue du Pont-Saint-Michel, à Guingamp.
 Ollivier, Pierre, propriétaire-cultivateur, à Trévérec, près Lanvollon, C.-d.-N.
 Ollive, à Kerfeunteun, Quimper.

Paillet, négociant, à Brest.
 Parcevaux (de), à Coatmanach, par St-Renan, F.
 Parcevaux (Vte de), Charles, St-Lô, Manche.
 Parcevaux (de) Pierre, à St-Urbain, près Landerneau, F.
 Pascal (de), Hippolyte, chât. de la Villeneuve, à Plomeur, par Pont-l'Abbé, F.
 Pelletier, Aimé, chât. de Kerrosen, Maroué, par Lamballe.
 Penquer, cons. gén. maire de Brest.
 Perrien (Cte de), chât. de Lanvau, près Landévant, M.
 Perrien (Vte de), Gustave, chât. de Locunolay, près Hennebont, M.
 Perrien (de), Raoul, id.
 Perrio, rue du Rosaire, Saint-Brieuc.
 Petit-Bois (du), chât. de Grandval, près Combourg, I.-et-V.
 Peuchant, à Kergicquel, près Pontivy, M.
 Piedevache, cons. gén., au Bosq, St-Brieuc.
 Pilven, négociant, à St-Renan, F.
 Pitre de Lisle, chât. de la Ferrière, Haie-Fouacière, L.-I.

MM. Pinczon du Sel, cons. de préf., à Rennes.
 Pioger (de), Alphonse, chât. de la Tourneraye, par Guichen, I.-et-V.
 Plessis de Grénédan (M^{is} du), cons. général, chât. de la Riaye, à Ménéac, M.
 Polignac (Cte de), chât. de Kerbastic, à Gestel, M.
 Plaine Lépine, rue Corbin, à Rennes.
 Pommereul (baron de), chât. de Marigny, près Fougères, I.-et-V.
 Pompery (de), Henri, chât. du Parc, près le Faou, F.
 Pontavice (du) Vaugarny, Paul, Bourgbarré, Ille-et-Vilaine.
 Pontbriand (de), Louis, chât. de la Vilguérif, à Trégon, par Ploubalay, C.-du-N.
 Pontbriand (de), Paul, chât. de Lévinais, Plancoët, C.-du-N.
 Pontbriand (de), Léon, chât. de Saint-Buc, près Pleurtuit, I.-et-V.
 Pontbriand (de), Georges, place Constantine, à St-Servan, I.-et-V.
 Pontbriand (de), Fernand, chât. de la Haye-Besnou, près Chateaubriand, L.-I.
 Pontbriand (de), Olivier, chât. de la Haye-Besnou, près Chateaubriand, L.-I.
 Pontbriand (de), Hippolyte, chât. de la Villeguerin, à Pluduno, près Plancoët, C.-du-N.
 Pontbriand (de), cons. de préf., rue de Brest à Saint-Brieuc.
 Porée du Breil, à Saint-Servan, I.-et-V.
 Poulpiquet (de), Césaire, chât. de Trefféry, à Quéménéven, F.
 Prémion, à Herbignac, L.-I.
 Prioul (de), rue Vicairie, à Saint-Brieuc.
 Prud'homme, Ludovic, à Saint-Brieuc.
 Queslen (Cte de), chât. de la Ville-Chevalier près Chatelaudren, C.-d.-N.

MM. Queslen (Vte de), maire de Locarn, près Maël-Carhaix, C.-d.-N.
 Quémeneur, prop. agr., à Ploudalmézeau, F.
 Querret (Vte Carlo de), chât. de Botiquerri, par Fouesnant, F.
 Querret (Hugues de), chât. de la Forêt, près Hennebont.

Radiguet, Isidore, Landerneau.

Ragot, maire, à Vitry, I.-et-V.

Raismes (de), chât. du Saz, près Arzano, F.

Raison du Cleuziou, Ch., à Lannion, C.-du-N.

Réals (de), ch. de Troërin, près Landivisiau, F.

Rengervé (de), Louis, rue Louis-Philippe, Rennes, I.-et-V.

Rieffel, directeur de l'école régionale de Grand-Jouan à Nozay, L.-I.

Robert, chât. de Kerraoul, La Roche-Maurice, par Landerneau.

Rochemure (Cte de), chât. d'Artois, à Mordellès, I.-et-V.

Rodellec (de) du Porzic, chât. du Perennou, près Quimper.

Ropartz, Yves, avocat, Rennes.

Roquefeuil (Cte de), Aymard, chât. du Bilo, près Tréguier.

Roquefeuil (Vte Raymond de), Tréguier.

Roquefeuil (Cte de), Edmond, chât. de Kergré, à Plougrescant, près Tréguier.

Roscoat (Vte du), chât. du Bois de la Roche, près Guingamp.

Roussin, chât. de Keraval, près Quimper.

Rozenweig, arch., à Vannes, M.

Rumain (du) Henri, St-Pol-de-Léon.

Rumain (du), Amédée, chât. du Lonjéo, à St-Gelven, près Gouarec, C.-d.-N.

Rorthais (Cte de), direct. du *Petit Breton*, à Vannes, M.

Rumain (l'abbé du), rect. à Ploubezre, C.-d.-N.

MM. Saint-Georges (Vte de), Henri, chât. du Ron-goet, près Landevant, M.

Saint-Georges (Vte de), Roger, chât. du Reste, à Grandchamp, M.

Saint-Georges (Vte de), chât. de Kérennével, près Rosporden, F.

Saint-Georges (Cte de), René, chât. de Keronic, à Pluvigner, M.

Saint-Luc (de), Gaston, chât. de Guilguifin, par Plogastel-St-Germain, F.

St-Pierre (Cte de), A., rue Chalais, 1, à Rennes.

St-Pierre (M^{re} de), chât. du Bois de la Salle, près Lanvollon, C.-d.-N.

St-Prix (de), Philippe, à Morlaix.

St-Prix (de), Jean, à Morlaix.

St-Prix (de), Charles, à Morlaix.

Saisy (Cte de), Louis, chât. de Castellaouënan, près Maël-Carhaix, C.-d.-N.

Saisy (Vte de), Paul, chât. de Kérampuil, près Carhaix.

Salliou, au Pellinec, en Penvénan, C.-d.-N.

Salmon-Laubourgère, prés. du trib. de Dinan.

Savary, constructeur d'instruments aratoires, à Quimperlé.

Sceaulx, (Armand de), à Kermat, par Hennebont, M.

Sellier, banquier, à Lorient, M.

Sévoy, (de), Charles, Lamballe, C.-d.-N.

Simon, Amaury, à la Digue, près Redon, I. V.

Simon, Fidèle, député, à Guémené-Penfao, L.-I.

Sivry (de), chât. de Villeneuve, par Molac, M.

Société d'Agriculture de Brest.

Société d'Agriculture de Rennes.

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, à St-B.

Société polymathique de Vannes, M.

Soubigou, sénateur, F.

Taillard (de), à Pludual, par Lanvollon, C.-d.-N.

Taillard (de), Henri, id.

Argr.

- MM. Talhouet (de), Rennes.
 Talhouet (Cte de), chât. de la Gressionnais, à Guichen, I.-et-V.
 Tanvez, président du comice de Guingamp, à Guingamp.
 Tartivel, propriétaire, à Bégard, C.-d.-N.
 Tesson (de), chât. de Beaubois, à Plancoët, C.-d.-N.
 Texier, fabricant d'instruments aratoires, à Vitré, I.-et-V.
 Thielmans, organiste, à Guingamp.
 Thiéry.
 Thomas, Hippolyte, à Landerneau, F.
 Tortelier, président du tribunal, à Vitré, I. V.
 Trédern (Cte de), Etienne, rue St-Pierre, à St-B.
 Trédern (Vte de), Félix, Place du Palais, à Rennes.
 Tresvaux du Fraval, à Laval, Mayenne.
 Trévédy, insp. de l'enr., à Guingamp.
 Trochu, Armand, à Bruté, Belle-Isle-en-Mer, M.
 Troguindy (Cte de), cons. gén., à Lannion.
 Tromelin (Cte de), H., chât. de Coatserho, près Morlaix.
 Thévenard (de), à Auray, M.
- Vacheront, propriétaire, à la Forêt, près Landerneau, F.
 Vallet, prof. d'agriculture, à Lamballe, C.-d.-N.
 Vatar, imprimeur, à Rennes.
 Walsh de Serrant, château de Quéhillac, près Savenay, L.-I.
 Vaujuas-Langan (Cte de), chât. du Plessis, Argentré, I.-et-V.
 Veillet, Victor, à Moncontour.
 Veillet, J.-B., à St-Brieuc.
 Verger (du), chât. de la Guérande, Hénanbihen, C.-d.-N.
 Villeféron du Chastel, armateur, au Légué, St-Brieuc.

- MM. Villeféron, Jules, propriétaire, à Brest.
 Villèle (de), Gaston, chât. de Miniac, à Miniac-Morvan, I.-et-V.
 Villeneuve, Raymond, à Tréguier, C.-d.-N.
 Villiers, vice-président de la Société d'Agriculture, chât. de Beauvoir, par Plougastel-Daoulas, F.
 Vincent, Emile, à Landerneau.
 Vittu de Kerraoul, Henri, chât. de la Roncière, à Matignon, C.-d.-N.
 Vittu de Kerraoul, aux Villedoré, à St-Brieuc.
 Wolbock (baron de), chât. de Kercado, près Carnac, M.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

	Pages.
Messe du Saint-Esprit.....	V
Allocution de Monseigneur.....	VI
Séance d'ouverture du Congrès.....	X
Discours de M. Garnier Bodéléac, maire de Quintin...	X
— M. Rieffel	XIII
— M. le comte de Châteauneuf.....	XXVIII
— M. le vicomte de la Villemarqué.....	XXXI
Election des membres du bureau du Congrès.....	XXXIV
Compte de gestion.....	XLI

AGRICULTURE

Séance du 7 septembre 1880 (matin). Ordre des travaux pour le mardi et le mercredi.....	5
Visite à l'exploitation de M. Limon	7
Séance du 7 septembre (soir). Discussion des questions portées au programme.....	10
Concours de charrues.....	13
Concours des produits et instruments.....	18

TABLE

	Pages.
Séance du 8 septembre. M. de Champagny fait l'histoire d'un champ pendant deux ans; observations sur les différents engrais et sur les causes de la rouille.....	21
<i>Histoire d'un champ pendant deux ans</i> , par M. de Champagny.....	23
Séance du 9 septembre. Conférence de M. Kersanté sur l'Organisation de la statistique agricole en France; examen des différents systèmes qui peuvent être adoptés pour le fonctionnement de la statistique agricole.....	41
<i>De l'organisation de la statistique agricole en France</i> , conférence par M. Kersanté.....	44
Rapport sur le concours des animaux reproducteurs de l'espèce bovine 2 ^e et 3 ^e catégories.....	62
Rapport sur le concours des animaux de la 1 ^{re} et de la 4 ^e catégories de l'espèce bovine et l'espèce porcine.....	65
Séance publique du jeudi 9 septembre. Conférence de M. de la Rochemacé.....	68
Séance du 10 septembre (matin). Conférence de M. de la Rochemacé : <i>Application de la météorologie à l'agriculture</i>	78
Notes de M. Legonidec de Tressan et de M. Piccolomini	92
Séance du 10 septembre (soir). Procès-verbal.....	94
<i>Détermination des mesures capables d'arrêter la propagation des maladies contagieuses, notamment de la pleuro-pneumonie</i> , conférence par M. Abadie...	95
Compte-rendu du concours hippique.....	115
Distribution des prix.....	124
Discours de M. de Bélizal.....	124
Liste générale des prix.....	130
— des membres fondateurs de l'Association Bretonne	135
— générale des membres de l'Association Bretonne.	138